

Lionel R.

Les cahiers des

Poésies de mon cœur



Notes

Ces notes sont la copie de la page éponyme du site des Cahiers des Poésies de mon cœur
pmcr.fr

Ces notes sont la copie de la page éponyme du site des **Cahiers des Poésies de mon cœur**
pmcr.fr

Notes générales sur l'écriture

(Ces notes figuraient primitivement à la fin du recueil unique, avant la création des vol. 1 et suivants)

La technique poétique obéit à des règles de composition qui sont nombreuses et il appartient à chaque poète de déterminer quelles sont les règles à suivre et celles à oublier.

La lecture poétique est un genre bien particulier parce que ses conventions ne sont ni celles du langage ni même celles de la lecture en prose. La poésie est musique et le rythme est le composant essentiel de la poésie, bien plus que la rime.

Les vers libres

Formellement, une poésie en vers libres contient des vers de métriques différentes. Nulle allusion ici à la présence ou à l'absence de rimes. On trouvera dans les recueils plusieurs poésies en vers libres, mais toujours rimés : j'ai définitivement fait, par penchant personnel, le choix d'employer la rime.

Les diphtongues

Une diphtongue est une suite de deux sons voyelles dans le même mot. Elle peut être lue de deux façons :

- en liant les deux sons de manière à n'obtenir qu'une seule syllabe (synérèse) : pied, chien, etc.
- en séparant chaque son de manière à obtenir deux syllabes distinctes (diérèse) : criant, lion, etc.

Chaque mot se prononce nativement de l'une ou l'autre façon. Les règles de la poésie traditionnelle définissent (le plus souvent selon l'étymologie) la prononciation des diphtongues. Les *Poésies de mon cœur* suivent ces règles au mieux. De fait, certains mots ne se lisent pas comme ils se disent (en langage courant) et on aura soin de bien rythmer la lecture pour ne pas omettre (plus rarement ajouter) une syllabe, rendant ainsi le vers bancal.

À noter que si la fameuse « licence poétique » ne permet pas au poète de faire son propre choix, il appartient quand même au lecteur de saisir, en dernier ressort, s'il faut séparer les syllabes concernées ou pas. Ici, l'auteur ⁽¹⁾ a tenu à suivre au plus près les règles de la versification comme expliqué ci-dessus.

Les liaisons

Dans la langue parlée, les liaisons (association d'un son-consonne en finale d'un mot avec le son-voyelle qui commence le mot suivant) sont parfois omises, tant la langue parlée va « au plus court. »

En poésie toutefois, les liaisons sont de règle et il y a une bonne raison à cela : les liaisons systématiquement faites ôtent toutes possibilités d'erreurs à la lecture du texte. En effet, une liaison oubliée peut, dans le pire des cas, enlever une syllabe à un vers. Ainsi : « Des pommes et des poires » se dira volontiers : dé / po / mé / des / poir (en français parlé), soit cinq syllabes, mais : dé / po / meu / zé / des / poir si on lit correctement, soit six syllabes. On voit l'importance de la chose...

On notera qu'un signe de ponctuation - virgule comprise - supprime toute liaison.

Au final, que ce soit pour les diphtongues et les liaisons, je ne peux que recommander de lire une poésie « comme on la sent. » Si le lecteur attentif se rend compte qu'un vers semble bancal, compte tenu du rythme du poème, alors c'est peut-être bien qu'on aura omis ou ajouté une syllabe à la lecture.

L'alexandrin et sa césure

Plusieurs des poésies présentées ici emploient l'alexandrin. La poésie est avant tout musique (je pense qu'il vaut toujours mieux lire une poésie à haute voix, comme on chante une chanson devant un public ou pour soi en la fredonnant) et l'alexandrin est un vers merveilleusement musical mais toute médaille a son revers : d'une part, il

nécessite qu'on prenne tout particulièrement soin de lui, d'autre part il est marqué par une lourde tradition et les règles qui le régissent sont nombreuses - la plupart sont d'ailleurs pleines de bon sens.

L'alexandrin est - au moins en théorie - le vers le plus long de la langue française. Il est même si long qu'il est impossible de le lire d'une seule traite. Il est donc composé traditionnellement de deux hémistiches de six syllabes chacun, séparés par une césure :

*Quand j'aurai vu la mort, // quand j'aurai fui la Terre,
Tel l'astre scintillant // qui côtoie la planète,*

La césure est la coupe rythmique du vers. Cette pause faite à la lecture correspond parfois à une pause syntaxique (point, virgule, etc.) mais ce n'est pas obligatoire. La poésie est ainsi faite : les vers ne sont pas toujours en correspondance avec la structure grammaticale du discours et les rejets et contre-rejets sont des exemples d'exceptions.

(¹) *Sauf omission de ma part - mais personne n'est parfait -, aucune diérèse non justifiée ne figure dans les recueils. Par contre, on notera une synérèse volontaire sur le mot Attention (dans « Trains »), deux autres sur le mot additionne (dans « Bilan » et dans « Trois tableaux de rentrée ») et une sur le mot (inventé pour le poème) Zodiacaline (dans « Éroscope »). Si millier (mi/llier, dans « Photographie ») et million (mi/lli/on, dans « Bilan ») sont attestés par de nombreux auteurs, j'ai hésité pour milliard (dans « Pré mortem ») ; logiquement en diérèse, certain tableau de diphtongues le donne pour une exception, à lire donc : mi/lliard. C'est la solution que j'avais primitivement choisie avant d'opter finalement pour la diérèse. Le lecteur érudit qui constaterait quelque erreur dans la prononciation des mots (selon les canons de la poésie traditionnelle) sera remercié s'il consent à me faire part de ses remarques.*

Notes sur l'écriture : spontanéité, sincérité... et après ? (1)

(Publié le 27 septembre 2014)

Il faut, à minima, pour qu'un poème touche quelques lecteurs, écrire avec sincérité. Je tiens la sincérité comme la plus grande vertu du poète. Elle ne suffit certes pas à faire des poèmes, mais elle est à la base de toute création.

La spontanéité est encore autre chose. Le Robert donne plusieurs définitions du mot spontané : ce que l'on fait soi-même, sans être incité ni contraint par autrui ; puis : qui se fait de soi-même sans avoir été provoqué ; encore : ce qui se fait sans que la volonté intervienne ; enfin : qui s'exprime directement, sans réflexion, calcul, ni contrainte. Ici, on retrouve la notion de « premier jet. » Ou, image têtue et évidemment fausse, celle du poète échevelé, écrivant avec sa plume d'oie sur son parchemin, sous l'influence bienveillante de sa muse, suprême inspiratrice.

La spontanéité peut être le point de départ, comme une espèce de garantie que le poète sera authentique dans ses écrits. Mais rien de plus. Au-delà de l'élan spontané, écrire demande beaucoup de travail. Le premier jet, évoqué plus haut, ne donne que rarement (oserais-je écrire : jamais ?) des résultats satisfaisants, parce que la langue française est riche de tant de mots, d'expressions, de tournures, de subtilités qu'il est impossible de transcrire ce qu'on veut exprimer de la manière la plus juste (c'est-à-dire sincère) du premier coup. Dans certains cas, je soupçonne la spontanéité de servir, à son corps défendant, de prétexte pour s'éviter le travail d'écriture.

Toute création est un subtil mélange d'inspiration et de technique. L'inspiration touche, me semble-t-il, la partie féminine de tout être humain. C'est la part non maîtrisable. On ne décide pas qu'on sera inspiré lundi prochain entre 16 h et 16 h 30... Voilà, juste retour, où le mot spontanéité peut trouver sa place. Telle scène vue, telles paroles entendues, tel fait divers vont susciter l'intérêt et, parfois, l'envie d'écrire (personnellement, ça se traduit toujours par quelques premiers vers que je griffonne sur un support quelconque. Curieusement, tout est généralement en place cette première fois, j'entends au plan technique : mètre, type de rimes, etc.). La suite n'est pas aussi simple, non pour des raisons techniques mais pour conserver tout au long du travail d'écriture l'équilibre entre la sincérité, l'authenticité indispensables et les mots sur le papier. Autrement dit : entre le fond et la forme. Par exemple, vais-je remplacer cette rime pauvre par une rime suffisante ou riche et, donc, changer ce mot en bout de vers, au risque de le remplacer par un autre qui dira moins bien ce que je ressens ?

(à suivre)

Lire de la poésie

(Publié le 6 octobre 2014)

Lire de la poésie... Y aurait-il une méthode, une façon de faire pour tirer toute la quintessence d'un poème ? Lire, voilà qui est simple quand on sait. Mais lit-on la poésie versifiée et rimée comme on lit un roman, une bande dessinée, voire, pour les plus pervers, les cours de la bourse ?

Je ne crois pas. Je pense au contraire que la lecture poétique gagne à suivre quelques règles. Ce sont ces règles que j'aimerais vous présenter ici en trois points. Considérez-les tout au plus comme celles que j'essaie d'appliquer moi-même. De là à dire qu'elles sont pertinentes... Le lecteur en jugera.

Tout d'abord, lisez à haute voix. La poésie en vers et en rimes est avant tout musique (les autres formes poétiques aussi, probablement). Les mots sonnent mieux quand ils sont dits. Mieux en tout cas que lorsqu'ils traversent simplement l'esprit.

Ensuite, laissez-vous prendre au rythme du poème. Un poème peut être écrit avec des vers de longueur identique (on parle de mètre régulier) ou avec des vers de longueurs variées (on parle de vers libres) ; mais même dans ce cas, la structure du texte existe et elle est souvent, elle, régulière. Par exemple, ce peut être trois strophes de 8 - 8 - 8 - 12 syllabes. Si vous entrez dans le rythme, vous éviterez les erreurs de syllabes, dues essentiellement aux liaisons omises et aux synérèses/diérèses ⁽¹⁾ et si vous trébuchez, vous vous en rendrez immédiatement compte.

Enfin, liez les rejets ⁽²⁾ mais sans excès. Un rejet trop marqué casse la structure logique de la phrase, et un rejet ignoré affaiblit la rime. Tout est question de mesure...

⁽¹⁾ Une synérèse est une diphtongue (deux sons-voyelles qui se suivent) prononcée en une seule syllabe. Une diérèse est une diphtongue prononcée en deux syllabes. Contrairement à une idée reçue, la fameuse licence poétique n'autorise pas le poète à choisir entre synérèse et diérèse. Je reviendrai là-dessus dans un prochain article. Exemples de synérèse : ian dans dianthe, ied dans pied, ien dans chien ; exemples de diérèses : ion dans lion (li/on), ien dans client (cli/ent). La littérature à ce propos montre bien que rien n'est vraiment clair... Entre la langue parlée, celle des poètes, l'évolution naturelle du langage, etc., diérèse et synérèse restent un des soucis majeurs des versificateurs.

⁽²⁾ Un rejet, c'est quand une phrase se termine au début du vers suivant. Quand une phrase commence à la fin d'un vers et se poursuit au vers suivant, on parle de contre-rejet.

Notes sur l'écriture : spontanéité, sincérité... et après ? (2)

(Publié le 21 novembre 2014 - suite de l'article du 27 septembre 2014)

Tout est donc question de choix entre les mots issus directement d'une émotion, d'une intuition, d'un sentiment qu'on voudrait partager, et ceux qui viennent ensuite, tout aussi sincères mais plus réfléchis.

En photographie, j'ai éprouvé à maintes reprises cette impression que quelque chose ne va pas, que cette image ne reflète plus vraiment ce que j'ai vu au moment où je l'ai prise, ou plutôt qu'elle traduit bien mal ce que j'ai ressenti en appuyant sur le bouton. C'est que les conditions de prise de vue ne sont pas les mêmes que celles qui président quand on regarde - et encore moins pour l'autre, qui n'a pas connu l'instant photographié. Où sont les bruits, les odeurs, les sons, les voix, la caresse du vent, etc. ? En photo, il faut prendre le temps du recul et choisir les images à garder longtemps après qu'elles ont été prises.

En poésie, le premier jet, c'est un peu la photo juste faite et qu'on veut montrer tout de suite. Ces mots qui s'arrachent de nous, qui expriment, parfois avec force, violence, détermination, nos ressentis, nos envies, nos peurs, nos peines et nos joies, résonnent en nous parce que c'est nous. Mais le poème est destiné à l'autre ! Et la force des mots retombe vite. Je ne saurais parler à la place de quiconque, mais je suis presque sûr que les poètes, célèbres ou non, adeptes de la prose ou du vers (avec ou sans rimes) passent beaucoup de temps à l'écriture. En tout cas, pour ce qui me concerne, si la maîtrise des mots, de leur sens, de leurs nuances est évidemment au cœur du processus d'écriture, cette maîtrise n'est jamais (ou rarement) acquise si je me laisse aller à écrire librement ce qui me passe par la tête (mais je reconnais que l'écriture dite automatique, qui fait partie des outils poétiques depuis les surréalistes, peut donner quelques textes lisibles).

Voilà comment on se rend compte qu'ici comme ailleurs, tout est question de mesure. La panoplie de petit poète ? Du papier, un crayon, deux ou trois dicos (¹), un peu d'inspiration et beaucoup de travail !

(¹) Contrairement à une idée reçue, le dictionnaire de base (définitions des mots de la langue française) et celui des synonymes sont plus utiles et plus consultés que le dictionnaire des rimes.

Le fond et la forme

(Publié le 16 janvier 2015)

Toute création, en particulier en littérature - est le résultat d'un mélange harmonieux entre le fond et la forme. Autrement dit : quoi dire ? Et comment le dire ?

J'ai déjà parlé dans deux précédents articles des notions de sincérité et de spontanéité. J'aimerais juste ici proposer à la réflexion du lecteur trois extraits de MM. Baudelaire, Chaufour et Banville. Voici.

Je plains les poètes que guide le seul instinct ; je les crois incomplets. Dans la vie spirituelle des premiers (les grands poètes), une crise se fait infailliblement, où ils veulent raisonner leur art, découvrir les lois obscures en vertu desquelles ils ont produit, et tirer de cette étude une série de préceptes dont le but divin est l'infailibilité dans la production poétique... je considère le poète comme le meilleur de tous les critiques.

Baudelaire, *Art romantique*, XXI, II.

Il me plaît de constater que le maître avait, bien avant moi (et avant d'autres) noté que les poètes guidés par la spontanéité (« le seul instinct ») sont bien à plaindre... Permettez-moi de ne pas m'étendre davantage sur les idées de « but divin » et d'« infailibilité » (et encore moins de « grands poètes ») qui me dépassent quelque peu. Quant au reste de cet extrait de l'Art romantique, il est par ailleurs suffisamment clair pour qu'il soit inutile de le commenter.

Il est constant qu'en l'absence d'un « sujet » (un mythe ou une fable qui ne peut être que donné ou révélé), le poète, contraint de renoncer à la vérité comme essence de la poésie, « versifie des discours » ou « fait des vers », se livre au « comment dire », à la virtuosité formelle, aux « poèmes de néant », à cela qui s'achève - après maintes stations - en lettrisme.

Ghislain Chaufour, *commentaires sur Divers Jeux rustiques de Du Bellay*, XXXII. À Bertrand Berger - NRF, Poésie / Gallimard.

Autrement dit : oui, on peut faire des vers sans faire de poésie. On peut même être un bon versificateur et n'être pas même un poète. Ce qui, d'après G. Chaufour, caractérise donc le poète, c'est la présence d'un « sujet », « un mythe ou une fable », « donné ou révélé. » Là encore, je ne m'étendrai pas sur l'idée. Il me semble toutefois qu'à mon modeste niveau, je parlerai plutôt de sincérité que de vérité. Ou alors de sincérité vraie (?).

Un poème, poiëma, est donc ce qui est fait et qui par conséquent n'est plus à faire, c'est-à-dire une composition dont l'expression soit si absolue, si parfaite et si définitive qu'on n'y puisse faire aucun changement... Ceci tranche une question bien souvent controversée : peut-il y avoir des poèmes en prose ? Non, il ne peut pas y en avoir, malgré le Télémaque de Fénelon, les admirables Poèmes en prose de Baudelaire et le Gaspard de la Nuit d'A. Bertrand ; car il est impossible d'imaginer une prose, si parfaite soit-elle, à laquelle on ne puisse avec un effort surhumain rien ajouter ou rien retrancher.

Banville, *Petit traité de poésie française*, Introduction.

Rien à ajouter.

Sur un vers de Tristan Corbière

(Publié le 22 janvier 2015)

Édouard-Joachim (dit Tristan) Corbière, voilà un poète que j'aime bien. Poète maudit, s'il en fut (si oui, en est-il encore ?), il est l'auteur - ironique et désabusé - du recueil « *Les Amours jaunes* » ; permettez-moi de vous en recommander chaudement la lecture.

Je serai incapable de vous expliquer pour quelle raison il m'a fallu vous livrer mes réflexions à propos du vers évoqué dans le titre de cet article... Mais qu'importe, après tout. Ce vers, le voici. Il est extrait de la « *Litanie du sommeil* » de la section « *Raccrocs* » du recueil :

« *Du violoncelliste et de son violoncelle* »

Et qu'est-ce qu'il a donc de spécial, ce vers-là ?

Violon (et ses dérivés) contient la diphtongue io. Cette diphtongue est une diérèse. Le mot violon se lit donc : vi - o - lon. Sauf que si on lit i - o, on obtient un vers de treize syllabes et ça fait désordre dans un poème en alexandrins :

Du / vi / o / lon / cel / lis / te_et / de / son / vi / o / lon / celle

Fort bien, admettons que l'auteur ait négligé la diérèse et comptons io pour une seule syllabe :

Du / vio / lon / cel / lis / te_et / de / son / vio / lon / celle

Allons bon, nous voilà avec onze syllabes...

Sacré Tristan ! Il nous a fait un vers unique où il faut lire le premier io en deux syllabes et le second en une seule, et pour deux mots de même origine, si on veut retomber sur les douze syllabes requises :

Du / vi / o / lon / cel / lis / te_et / de / son / vio / lon / celle

Du jamais vu, lu ou entendu en poésie versifiée ! Il aurait pourtant suffi à Tristan (que ses mânes ne se formalisent pas de cette familiarité) de changer un tout petit peu son vers (peut-être remplacer « de son » par « du ») pour que le mètre soit correct :

« *Du violoncelliste et du violoncelle* »

Ce n'est qu'une réflexion en passant... On ne récrit pas ce qui est déjà. Encore moins ce qui ne nous appartient pas. Puis ça n'a pas tout à fait la même signification. D'ailleurs, c'est égal... Permettez-moi à nouveau de vous recommander la lecture des « *Amours jaunes* ». Tristan Corbière devait avoir ses raisons pour prendre ses aises avec la prosodie française. En le lisant, j'ai souventeu buté sur l'un ou l'autre vers bizarrement construit mais je me suis quand même bougrement régalé...

Petit traité de prononciation (pro/non/ci/a/ti/on)

(Publié le 17 février 2015)

La lecture des *Poésies de mon cœur*, poésie versifiée et rimée, exige-t-elle des connaissances spécifiques ? Certainement pas. Mais...

Trois des idées qui président à l'écriture des Poésies sont que la poésie est musique, qu'elle gagne à être lue à haute voix et que les vers ont leur rythme que le lecteur trouvera sans peine, sachant que de nombreux textes sont écrits en vers réguliers (de même mètre, ou longueur phonique).

De plus, l'auteur emploie, tout comme ses lecteurs, la langue française et ce sont les règles qui la régissent qui sont à utiliser dans la majorité des cas. Toutefois, il est clair que la lecture poétique en suit parfois quelques-unes qui l'éloignent du français parlé. Cet article aborde trois points : les liaisons, les diphtongues et le E en finale du mot, où l'écart entre les règles de la lecture poétique et l'emploi quotidien de la langue peut être gênant.

Les liaisons

La règle est simple : il faut faire TOUTES les liaisons.

Bien entendu, il ne s'agit pas de faire des liaisons *mal-t-à-propos* mais de ne pas oublier celles qu'on omet couramment en parlant. Le lecteur est, à juste titre je présume, supposé savoir les liaisons obligatoires, facultatives (qui deviennent donc... obligatoires) et interdites.

Quelques règles à préciser :

- il n'y a jamais de liaison entre la fin d'un vers et le début du suivant,
- si entre les deux mots d'une liaison il y a un signe de ponctuation, la liaison est supprimée ; attention : il faut juste omettre la liaison, sans faire d'élision !

Les diphtongues

Une diphtongue est un groupe de deux sons-voyelles enchaînés. La diphtongue peut se prononcer de deux façons :

- en liant les deux sons ; c'est une synérèse. Exemple : un chien (chien).
- en séparant les deux sons ; c'est une diérèse. Exemple : un lion (li/on).

La difficulté vient de ce que plusieurs diphtongues, couramment prononcés en synérèse, doivent l'être en diérèse en poésie versifiée traditionnelle. L'oubli de cette règle enlèvera une syllabe au vers et cassera le rythme. Bien sûr, de nombreuses diphtongues sont prononcées en diérèse en français parlé : ier dans encrier (en/crí/er) ou dans tablier (ta/bli/er), par exemple.

On trouvera sur la page Liens de ce site une étude fort bien faite sur le sujet, avec un tableau quasi complet des diphtongues.

Voici juste une petite liste qui devrait rendre quelques services. Se prononcent en deux syllabes (diérèse) :

- les substantifs en -ion : solution (so/lu/ti/on), passion (pa/ssi/on), million (mi/li/on),
- la diphtongue io : violent (vi/o/lent), myosotis (my/o/so/tis), radio (ra/di/o),

- les diphtongues ia, ian, iai, iau : diamant (di/a/mant), média (mé/di/a), mariage (ma/ri/age), fiancer (fi/an/cer), niais (ni/ais), plagiaire (pla/gi/aire), bestiaux (bes/ti/aux), miauler (mi/au/ler),
- la diphtongue ié à l'intérieur du mot : pitié (pi/é/té), inquiétude (in/qui/é/tude) ; mais synérèse en fin de mot : amitié (a/mi/tié),
- la diphtongue -ien pour les adjectifs de lieu, de métier, d'état : Parisien (Pa/ri/si/en), historien (his/to/ri/en), aérien (a/é/ri/en),
- la diphtongue ieu : curieux (cu/ri/eux), odieux (o/di/eux), intérieur (in/té/ri/eur). On notera : pieu (piket) et pi/eux (de pitié),
- quelques autres cas où le lecteur risque de se tromper : lien (li/en), ruine (ru/ine), bruire (bru/ire), suicide (su/i/cide).

Comme souvent en français, des exceptions existent. Ainsi, ces mots se prononcent en synérèse alors qu'ils possèdent les diphtongues ci-dessus : dieu, adieu, lieu, cioux, diable, fiacre, bréviaire, fiole, pioche, etc.

Attention aussi aux sons-voyelles séparés par H : ils comptent pour deux syllabes. Particulièrement souhait (sou/ait ; on a tendance à le prononcer en une seule) et ses dérivés.

Enfin, certains mots qu'on aurait tendance à dire en diérèse n'ont qu'une seule syllabe ; par exemple : juin, ouest.

Le E en finale du mot

C'est simple : la prononciation du E à la fin d'un mot suit en tous points celle du français parlé.

On sera quand même attentif au E précédé d'une consonne et suivi d'une consonne : il compte pour une syllabe et le français parlé a tendance à escamoter ce E, en particulier pour les mots courts : elle vient (è/le/vien et non el'/vient), parce que... (par/ce/que et non parc'/que).

Le lecteur intéressé par les règles d'écriture de la poésie rimée et versifiée moderne trouvera un opuscule sur le sujet sur la page Téléchargement (Manifeste de la poésie du Lion).

La licence poétique

(Publié le 29 mars 2015)

Ah, licence poétique... Que de crimes ont été commis en ton nom ! Que de poètes paresseux se sont servis de toi pour justifier leurs vers bancals !

La licence poétique est la faveur accordée aux poètes de modifier les mots de la langue. Mais la licence poétique n'a jamais autorisé les poètes à s'arranger comme bon leur semble ! De fait, la licence poétique me paraît s'appliquer à quatre cas bien définis. Elle peut être utilisée pour :

1. changer l'orthographe - et partant, la prononciation - de certains mots. Le cas le plus connu est *encore*, susceptible de perdre son E final quand le nombre de syllabes l'exige, étant entendu que cette suppression ne peut se faire qu'en fin de vers ou devant une consonne. Elle est interdite devant une voyelle, puisqu'elle ne servirait à rien. D'autres mots peuvent ainsi être orthographiés différemment de leur forme usuelle. *Certes* a la permission de perdre parfois son S final pour éviter la liaison (devant une voyelle uniquement, donc). Idem pour les prénoms tels *Georges* ou *Jacques*, qui ne supportent pas la liaison avec la voyelle qui suit. Personne ne lirait *Jacques est venu* : ja / que / zé / ve / nu !

2. choisir la prononciation de quelques mots avec diphtongue. Pour ces rares cas, les deux variantes sont autorisées (synérèse ou diérèse). La liste est courte : *bier* (mais pas *avant-bier* qui reste en synérèse), *liard*, *miasme*, *biais* (et *biaiser*), *ancien(ne)*, *opium*, *zouave*, *ouate*, *fouaille*, *duel*, *yatagan*, *fouet*, *ouest*. Cette liste varie selon les sources, mais elle reste réduite...

3. choisir la prononciation de quelques mots quand il y a doute. Attention ! Doute ne veut pas dire que le poète ne sait pas simplement parce qu'il n'a pas cherché... C'est à lui de se renseigner ! Mais quand le doute subsiste après consultation des sources, ou quand le poète a de bonnes raisons de penser que tel mot ne devrait pas obéir à la règle des mots de sa famille, il peut transgresser cette règle. Un exemple : *avion*, mot récent, doit se lire : a / vi / on comme tous les substantifs en -ion (Apollinaire l'emploie ainsi). Mais il provient du latin *avis* (oiseau) et *avis* n'a pas de diphtongue. Selon la règle de l'étymologie, il peut donc fort bien se lire a / vion (d'autant que la synérèse convient bien à un mot à connotation moderne).

4. choisir la prononciation de certains mots dans quelques autres cas particuliers :

- un poème de veine populaire peut se servir du français parlé ; plus de i / on, de i / eu, etc. Autre solution : le poète peut aussi veiller à ne pas utiliser de mots équivoques dans ce genre de poème. Contraignant mais efficace...
- une expression couramment entendue sera davantage lue comme on l'entend, justement. Ainsi, les usagers de la SNCF connaissent bien le *Attention au départ* et *Attention* sera - forcément - lu : a / tan / tion.

Le poète qui est habitué à utiliser les règles de prononciation de la poésie traditionnelle (et qui a habitué ses lecteurs à le lire ainsi) sera bienvenu de signaler les exceptions volontaires qu'il s'autorise.

Dans tous les autres cas, le poète qui se pique de suivre les règles de la poésie traditionnelle ne peut s'autoriser à changer quoi que ce soit à la prononciation des mots au nom de la licence poétique. Des règles existent, établies d'après l'usage et même si elles semblent figées, leur emploi paye largement le poète et le lecteur de l'effort consenti à l'écriture et à la lecture, par l'extraordinaire rythme qu'elles donnent au vers traditionnel.

Définir la poésie

(Publié le 25 juillet 2015)

« C'est un coup de poing dont on a la vue, un instant, éblouie que votre injonction brusque : "Définissez la poésie." Je balbutie, meurtri : la Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. Au revoir ; mais faites-moi des excuses. »

Stéphane Mallarmé, lettre à Léo d'Orfer, 27 juin 1884, cité par Bernard Delvaille, Mille et cent ans de poésie française, Robert Laffont, Bouquins.

L'histoire est connue, au moins de certains poètes et de quelques lecteurs : Mallarmé a demandé à Léo d'Orfer de lui présenter ses excuses pour l'avoir sollicité afin qu'il donne sa définition de la poésie. Mallarmé n'est pas le premier à tenter l'aventure... Au vrai, chaque poète, je crois, est bien *obligé* de définir, à un moment ou à un autre, ce qu'il entend par poésie. Bien sûr, cette démarche peut se faire, sinon inconsciemment, au moins intuitivement, je veux dire : sans que cela soit clairement formulé. Parce qu'on peut versifier sans faire de poésie et qu'on peut être poète en prose (même si personnellement je ne me reconnais pas dans cette option-là).

Alors, le Lion ardéchois ? Qu'est-ce que la poésie pour toi ?

Je me suis posé la question et j'y ai répondu de deux manières.

1. Finalement, quelle importance cela peut-il bien avoir ? Du moment que le texte fini plaît à son auteur, faut-il absolument pouvoir le ranger dans la case Poésie pour le livrer en pâture aux lecteurs ? Puis les lecteurs mettent-ils la même chose que moi dans cette case ? Je me souviens, lors d'une lecture publique, d'une dame ayant fort peu apprécié tel poème, qui me dit : « Mais ce n'est pas de la poésie, ça ! » Même si j'accepte sans problème (et heureusement) qu'on n'aime pas ce que j'écris, j'avoue avoir été interpellé par la remarque parce que si manifestement cette dame n'aimait pas, surtout elle ne considérerait pas mon poème comme... un poème. Libre à elle, mais moi... Avais-je bien écrit un poème ? Sans nul doute. Alors quoi ? Ou cette personne n'avait pas la même approche poétique que moi, ou elle n'avait pas trouvé dans ce texte ce que j'y avais mis, qui en faisait un poème. Et qu'est-ce donc ?

2. C'est la légèreté. Je crois, je suis même absolument sûr, que s'il me fallait choisir UN mot pour définir la poésie, ce serait : légèreté. Un poème doit être léger, aérien, peu importe son sujet, peu importe sa longueur, son mètre, son rythme... La légèreté du ton, des mots, des phrases et de tout le reste crée le poème. Deux exemples...

La forteresse est, à ce jour, le poème le plus long que j'ai écrit (12 huitains en alexandrins). Vous pouvez le trouver long : il l'est. Vous pouvez, hélas, le trouver *lourd*, hélas car je ne l'ai pas voulu ainsi. Mais si c'est votre opinion...

J'ai écrit quelques poèmes que l'on qualifie volontiers d'*osés* (comme s'il ne fallait pas *oser* pour écrire !). Et savez-vous ce qui, dans ce cas, fait la différence entre la grossièreté (que je revendique) et la vulgarité (que j'abhorre) ? La légèreté...

Voilà. J'ai ma propre définition (ou du moins une partie de la définition, si l'envie me prend de la trouver incomplète). Reste le point essentiel, amies lectrices et amis lecteurs : serons-nous toujours d'accord sur la notion de légèreté ? Ça, c'est une autre histoire...

Du genre des rimes (1)

(Publié le 19 septembre 2015)

On n'a - et pour cause ! - aucun enregistrement de voix de poètes avant le milieu du XX^e siècle.

Celle d'Apollinaire est la plus connue, qui déclame « Le pont Mirabeau » sur fond de crachotements, la technique de cette époque ne permettant guère d'obtenir des enregistrements de qualité. Ce document a été réalisé entre 1911 et 1914 (source : I.N.A.).

On peut aussi entendre Apollinaire dire « Marie » et j'ai appris récemment l'existence d'un enregistrement d'Anna de Noailles. Quant à celles et ceux qui les ont précédés, nous ne les entendrons jamais...

Quand j'étais à l'école et que j'apprenais le latin, on nous donnait des consignes pour la prononciation de cette langue. Mais en vérité, qui sait comment les Romains et les érudits d'Europe parlaient le latin ? Là encore, aucune bande d'archive n'est à notre disposition.

La question qui fait le sujet de cette note est la suivante : la prosodie française sépare les rimes en rimes masculines et féminines. Je rappelle qu'une rime féminine est une rime qui se termine par un E (ou par ES ou ENT, le S et le NT final ne comptant que pour l'orthographe). Ce qui les différencie tient à leur sonorité : la rime masculine se termine de façon plutôt brusque tandis que la rime féminine, du fait de ce E en finale, « traîne » quelque peu. Les règles de la prosodie demandent l'alternance (ou une succession selon un rythme régulier) des rimes masculines et féminines et défend absolument d'apparier les deux genres. Cette exigence, d'ailleurs, n'a pas toujours existé et nombre de poètes avant le XV^e siècle n'en tenaient pas compte. Et nombre d'autres poètes, plus récemment, ne l'ont pas toujours suivie non plus - Aragon en tête, qui, un des premiers (le premier ?) a osé accoupler rime féminine et rime masculine.

Pourquoi alterner le genre des rimes, si ce n'est pour retrouver tantôt une finale « sèche » (rime masculine), tantôt une finale « traînante » (rime féminine) ?

C'est là que se pose le problème : la règle veut donc qu'une rime dite féminine se termine par E. Mais quid si le E est précédé d'une voyelle ? Si je lis : « porte » ou « blanche », j'entends bien ce E à moitié audible d'ailleurs, grâce à la consonne d'appui (T pour porte, CH pour blanche). Mais si le vers se finit par « envie » ou « venue » ? En français, pour ces deux mots, le E final est complètement inaudible (E atone). Dans ce cas, pourquoi, comme c'était le cas, considérer ces rimes comme féminines ?

Une réponse pourrait être : parce que, contrairement au français parlé, ce E final s'entendait. Certes pas comme le E écrit EU de « neveu », par exemple, mais comme celui de « porte ». Prononcé légèrement... L'absence d'enregistrement, évoqué plus haut, nous laisse dans l'incertitude. Mais deux choses sont sûres : d'une, si ce E précédé d'une voyelle était audible, même à moitié, l'effet obtenu - ce n'est que mon avis - devait être un peu ridicule ; deuxio, et pour ne pas tomber dans le ridicule, justement (enfin, pas comme ça au moins), la règle que j'ai adoptée pour définir la rime féminine exclut le E en finale précédé d'une voyelle. Et du coup restitue la prononciation du français. Pas de « envi-E », mais « envi ». Pas de « venu-E », mais « venu ».

Puis... J'ai découvert, par hasard, dans l'anthologie de Bernard Delvaille, « Mille et cent ans de poésie française », parue chez Robert Laffont (Bouquins), un poème de Marcel Thiry, non titré, où on peut lire ceci (p. 1627) :

*Le sage typographe aux yeux de jeune fille,
Comme il va composer le nom de Vancouver,*

*Lève la tête, et voit dans un ciel entrouvert
Ton visage de paradis, Géographie...*

La voilà bien, ma réponse ! Dans ce quatrain en rimes embrassées, le poète fait rimer « fille » avec « Géographie » ... qu'il fallait donc prononcer « gé-o-gra-fi-E ». Même si ce genre d'association est rarissime (en général, les poètes font rimer un mot en -IE avec un autre mot en -IE aussi), la preuve est faite que les E en finale se prononçaient, y compris si le E était précédé d'une voyelle. Quoi d'étonnant au demeurant ? Puisque la règle fonctionnait déjà ainsi à l'intérieur du vers (le lecteur intéressé peut lire le poème « Sur le E en finale du mot, précédé d'une voyelle et suivi d'une consonne » dans le vol. 2 des *Poésies de mon cœur*, variation amusante sur ce thème).

Je n'exposerai pas à nouveau ici les quelques règles de composition que je m'efforce de suivre pour écrire ma « poésie rimée et versifiée moderne ». Vous pouvez les retrouver dans le Manifeste du même nom, téléchargeable sur ce site. Mais autant le respect de la diérèse pour les diphtongues (qui la demandent) me semble propre à favoriser la scansion du vers, autant cette règle définissant la rime féminine en y incluant le E en finale précédé d'une voyelle me paraît de nature à rendre ridicule la poésie la plus charmante qui soit.

Avec tout le respect que je dois aux prestigieux poètes du passé....

Note du 24 octobre 2015 - J'ajoute ceci, qui contredit quelque peu mes propos : je viens de relire certains poèmes des « Fêtes galantes » de Verlaine ; or, je trouve, dans le sonnet « Mandoline » (écrit entièrement en rimes féminines) ce quatrain :

*Leurs courtes vestes de soie, / Leurs longues robes à queue,
Leur élégance, leur joie / Et leurs molles ombres bleues.*

Qui me fera croire que le E final était prononcé dans les vers 2 et 4 de ce quatrain ? Comment aurait-on pu lire : queu-E et : bleu-E ? Autrement dit, que faire de ces E en finale précédés du son... E ? Deux E qui se suivent à la lecture, voilà qui ne doit pas laisser de surprendre !

Question en suspens, donc.

Critiques

(Publié le 16 octobre 2015)

Je n'aime pas les critiques.

Entendez par là : les gens qui font profession de donner leur avis sur le sujet qu'ils prétendent connaître. Attention : un avis est un avis et chacun est en droit de donner le sien.

Au demeurant, je me contente volontiers d'entendre « J'aime », « Je n'aime pas » ou « Bof... » (avec toutes les nuances possibles et avec, quand même, une préférence pour la première option). Pourquoi demander plus ? À chacun ses goûts...

Or, je suis tombé récemment sur un petit bouquin sobrement intitulé « Plaisir au poème », sous-titré « Chroniques de Georges Mounin », paru aux éditions Agone. Georges Mounin était linguiste, sémiologue et... critique en poésie. Pour autant (vous voyez comme je peux être méfiant), cet homme-là a écrit des choses fort pertinentes, qui me rappellent tel poème, lu ici ou là...

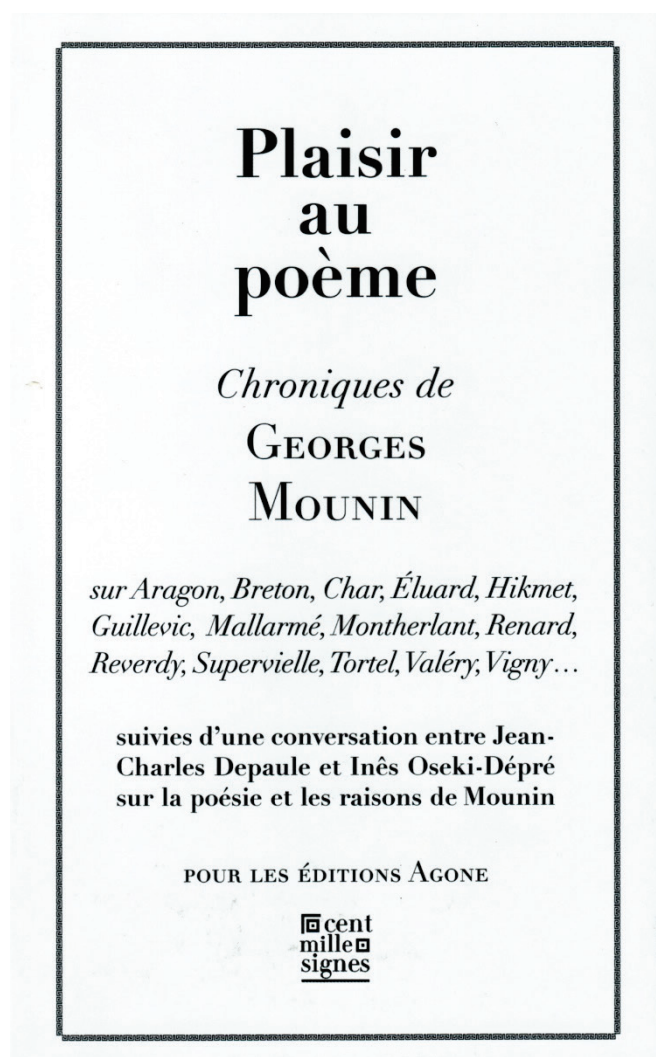
À une époque, la nôtre, où la poésie versifiée et rimée regorge de métaphores tout aussi obscures les unes que les autres (bien qu'elles parlent certainement à leurs auteurs), permettez-moi de citer quelques passages de ces chroniques au ton salutaire.

[...] On dirait que tous ces poètes, pathétiques souvent dans leur tension vers la poésie n'ont pas de femme (même s'ils ont très monotone des femmes), n'ont pas d'enfants, n'ont pas d'idées, n'ont pas d'amis, n'ont pas de morts. Quand ils intitulent un poème « Automne », on n'y parle pas de l'automne ; quand ils dédient un poème à un mort, que nous connaissons tous, on n'y parle ni d'eux, ni de notre ami mort et de notre amitié, on y parle d'autre chose. Pas ou peu de sujets, c'est-à-dire pas d'émotions non littéraires [...] Camarades poètes, ayez des émotions d'abord, écoutez patiemment vos vraies, vos propres émotions, les émotions nées de votre vie et non pas nées de vos lectures - qui sont la matière irremplaçable d'une poésie ; [...] Après, seulement, l'effort pour les transmettre par des mots - au lieu de masturber quelquefois des mots pour en faire improbablement jaillir des émotions, à tout hasard.

Ceci encore :

Le mot « réalisme » est un grand mot, qui fait trop peur encore à beaucoup de poètes : le réalisme des poètes, c'est de reconnaître, c'est d'avouer d'abord leurs émotions véritables - qui sont aussi les nôtres -, au lieu d'essayer d'en fabriquer de très distinguées, mais qui n'existent pas.

Je suis heureux de constater que selon Georges Mounin la sincérité (car c'est elle, je crois, qu'on peut retrouver dans ses propos) est la matière première de la poésie.



Je trouve encore ce passage :

[...] Mais n'auront du succès d'ici vingt-cinq ans que ceux qui n'écrivaient pas des poèmes seulement parce que d'abord ils en avaient lu, de bons, beaucoup, souvent et longtemps : ceux qui sauront découvrir en eux leurs vrais poèmes [...]. En un mot, ceux qui vivent...

Donc : lire, oui, mais pas que... Écrire en poésie, c'est surtout vivre.

Une conversation (c'est le terme employé) entre J.-C. Depaule et I. Oseki-Dépré sur Mounin termine ce petit bouquin. J'en extrais ce court passage de J.-C. Depaule :

Mounin écrit : « *Camarades poètes, ayez des émotions d'abord.* » *Le reste (les aspects phonologiques, rhétoriques) pour lui est « solfège » ou « béquille poétique ».*

J'ai d'abord été quelque peu irrité par cette opinion. Et le travail d'écriture, alors ? Puis il me semble avoir saisi la pensée du grand homme. Bien sûr que les artifices littéraires sont sans intérêt si la sincérité n'est pas présente. La boucle est bouclée et je peux reprendre mes propos du début sur l'abus des métaphores et autres joyeusetés.

En guise de conclusion : vive la poésie vivante et sincère, riche en émotions et en sentiments vécus. J'ajouterais : peu importe la forme (à titre personnel je n'écris et ne lis que de la poésie versifiée et rimée, mais ce n'est que l'expression de mon propre goût).

Bonnes lectures à vous et, si vous tenez la plume, de beaux textes à venir !

La machine à poésie

(Publié le 16 novembre 2015)

Je n'aime toujours pas les critiques.

Mais un bouquin ⁽¹⁾ de Pierre Jourde, critique de son état, m'a (partiellement) réjoui.

Je vais me contenter, dans cette note, de vous livrer le texte de ce que l'auteur nomme un *Interlude* : en l'occurrence celui intitulé « Projet de machine à poésie ».

Projet de machine à poésie

On peut dire qu'il ne demeure dans la pratique majoritaire du vers libre commun que ce que Réda appelle très justement le « poteau : ATTENTION POÉSIE ».

Jacques Roubaud, La Vieillesse d'Alexandre

Il y a un siècle, alors que le sonnet faisait fureur en France, Georges Auriol avait eu l'idée de rationaliser la création poétique. Il s'agissait de passer de l'âge artisanal à l'âge industriel. On standardisait la fabrication des voitures, pourquoi pas celle des vers ? Auriol avait donc inventé la *Manufacture Nationale de Sonnets*. Cette utile institution produisait ce genre de texte :

*Quand la tomate au soir, lasse d'avoir rougi,
Fuit le ruisseau jaseur que fréquente l'ablette,
J'aime inscrire des mots commençant par des j
Sur l'ivoire bénin de mes humbles tablettes.*

*Parfois, je vais errer sur le vieux tertre où gît
Le souvenir dolent des pauvres poires blettes,
Et puis je m'en reviens, tranquille, en mon logis
Où mon petit-neveu tranquillement goblette.*

*Alors, si le dîner n'est pas encore cuit,
Je décroche un fusil et je mange un biscuit
Avec mon perroquet sur le pas de ma porte ;*

*Je laisse au lendemain son air mystérieux,
Et mon esprit flâneur suit à travers les cieux
Le rêve qui troubla l'âme du vieux cloporte.*

Cela ne voulait rien dire (les poèmes néo mallarméens publiés à la même époque dans *La Phalange* n'avaient pas l'air non plus très clairs) mais c'était amusant. Malheureusement, la *Manufacture Nationale de Sonnets*, conçue pour produire *ad libitum* de la poésie, n'a pas eu le succès escompté.

Si le précurseur n'a pas été compris, son idée, pourtant, était bonne. Il suffirait de quelques ajustements, d'une petite modernisation, et on pourrait la reprendre utilement. De nos jours, trop de poètes encore produisent, au prix de veilles épuisantes, d'angoisses dont on n'a pas idée, de tortures mentales inouïes, une quantité somme toute assez

restreinte de textes compte tenu de l'énergie dépensée. Ces œuvres, ces gouttes de sang extraites par le poète de ses veines, vont se dessécher dans des plaquettes et des revues confidentielles achetées (mais tout de même pas lues) par la femme du poète, la mère du poète et parfois le collègue du poète. En termes économiques, c'est une perte sèche. Du point de vue humain, c'est inadmissible. L'invention de la machine à laver a débarrassé les femmes d'une lourde tâche (lorsque les femmes seules se chargeaient du linge). Le poète est un être fragile et délicat. Inventons-lui la machine qui lui rendra la vie plus légère, sans nous priver de notre indispensable ration de poésie.

Notre tâche sera facilitée par le fait que beaucoup de poèmes s'élaborent selon des recettes identiques. À chaque époque son académisme. Vers 1830, lacs, nacelles, cascadelles prolifèrent. Il fallait des larmes, de l'éloquence, du flou, de l'apostrophe (Ô !), des cheveux bouclés, une bonne muse et une grosse potée d'alexandrins. Lamartine avait sévi. De nos jours, l'académisme n'est plus le même. Certains poètes semblent considérer que la poésie est forcément quelque chose de compassé, vague et un peu triste. On doit s'y ennuyer de manière distinguée, en écoutant de jolis mots et quelques métaphores de bon goût. A... V... est le modèle du poète académique contemporain. Il sait distiller l'ennui par une abstraction assortie d'images discrètes, avec du corps quand même, pour donner un peu de gras. Écoutons son chant, tel qu'il s'élève entre les pages de *Tout se passe comme si* :

*Faire le vide aussi bien,
tout reprendre à la base
comme s'il n'était plus question de dalle...
S'appuyer sur une poignée de mots,
Les rayons d'une roue...
Tout ce que j'écris avec ces pauvres mots
Est si proche, et en même temps si lointain...
Si c'était vrai ce que je dis -
appuyé là sur un coude
dans l'obscurité,
main tendue une poussière de seconde,
main tendue
dans le sifflement des mots*

Le poète académique a compris qu'on n'est pas poète sans absence ni obscurité. A... V... en possède d'importants stocks :

*Dans la terre, il y a des traces de pas
De plus en plus profondes -
Mais perdu ici, dans l'absence,
J'attends le premier venu*

Parmi les divers sous-modèles académiques qui se portent en ce moment, l'amateur peut trouver le caillouteux-métaphysique. Courte méditation sur un bout de montagne. Fulgurances à la campagne. S'écrit en velours côtelé et chapeau de feutre. Arbres, pierre, lumière, ciel, silence, visage, secret. G... L... :

*Contre l'œil
La forêt
Mémoire pauvre
Un secret de tristesse se perd loin de la face
Et dans le brou de lumière disparaît
Même le visage natal
Même soi, sueur et cendre*

B... V... fait preuve d'un peu plus d'audace peut-être dans l'incompréhensible, dans la superposition du concret et de l'abstrait. S'il affectionne les mots en -ment, il connaît la nécessité, lui aussi, du silence, du cri et de la déchirure, aucun des accessoires obligatoires ne manque à sa panoplie. On doit ne pas savoir de quoi on parle, mais éperdument, comme en témoignent ces extraits de poèmes publiés dans Conférence n° 10-11, printemps-automne 2000 :

*Respiration tout à coup
Renversement changé en distance
Quand le déchirement se fait
La clarté l'aveu toujours si insoumis
Auquel chaque instant impatiemment ressemble
La peur et le début l'image
Que les glaciers précipitent
L'ensoleillement n'est-il qu'un cri
Le frémissement existe
Avoir vacillé craque toujours
Où s'accentue la promptitude
À quoi le désastre éperdument consent
La nudité de l'insistance un ravin*

Et ce sont, ainsi, des « effleurements » et des « dessaisissements », des « consentements », des « pressentiments », des « réitérations » et des « stupéfactions ». On ne s'ennuie pas une seconde.

Le métaphysique-imagé-sérieux est un modèle qui exige une vraie maîtrise. Veston, chemise ouverte. Lumière, souffle, visage, miroir, vent, masque, vide, silence et ciel. B... N... est un grand maître contemporain :

*La vie est une cascade
Le désir la remonte
tout acte proclame notre liberté
puis l'action se perd dans la multitude
le monde n'est pas fini
et quand le vent se lève
notre visage est différent
l'amour défait l'amour
pour devenir plus que lui-même
qui va mourir
sait que la beauté est inexorable
je regarde ton souffle
l'obscur du temps est un ongle
derrière l'œil
il faudrait tenir sa langue
jusqu'au commencement du monde
la lumière est terrible*

Mais les petits maîtres, comme J...-F... M..., ne déméritent pas :

*déjà tombe à travers la lumière
toute une vide avalanche d'au-delà*

*qui me laisse debout
enfoui dans la clarté
je n'ai à avancer qu'en moi-même
en poussant sans la déchirer
la mince paroi du souffle*

Et tout cela, forcément, en vers libres. Comme le dit Jacques Roubaud dans *La Vieillesse d'Alexandre*, à la question « Qu'est-ce qu'un vers ? » le vers libre répond : « Aller à la ligne. » Et quand va-t-on à la ligne ? Lorsque la phrase ou le membre de phrase est fini. Le vers libre standard, celui qui se pratique couramment, s'adonne ainsi à ce que l'on appelait autrefois l'« analyse logique », par le découpage syntaxique. Cela facilitera le travail des lycéens du futur. On ne comprend pas toujours bien, mais qu'est-ce que c'est beau. Quel besoin de comprendre, d'ailleurs ? Demande-t-on à comprendre la poterie de Vallauris que l'on pose sur le buffet de la salle à manger ?

La fortune souriant à l'audacieux, j'ai eu chance de tomber par hasard sur le paradigme de la poésie académique moderne, harmonieusement compassée. Celui qui pourrait servir de moule à une standardisation de la production. Le moule en question se trouve en dernière page du n° 13 de la revue trimestrielle *Chroniques de la Bibliothèque nationale de France*. Une référence culturelle. Cette livraison — voyons là un heureux présage — est celle du tournant du millénaire : décembre 2000 — janvier-février 2001 qui sera aussi, si le conservatisme ne l'emporte pas sur l'esprit de novation, celui du renouveau total du mode de création poétique. Je me contente, avant de satisfaire la concupiscence de l'amateur de lignes inégales, de recopier les précisions dispensées par cette gazette digne de confiance sur l'auteur de la merveille :

P... T..., né en 1961, est l'auteur de trois romans publiés aux éditions de la Table ronde : *Impasse du Capricorne* (1992), *Les Jalousies de Sienné* (1994) et *La Nostalgie des singes* (1997).

Je demande à présent au lecteur de bien vouloir respecter le silence le plus absolu, car voici la chose :

Mousson

*L'Orient au loin dessine une fleur d'ambre
La nuit calque ses pleurs et ravit les mémoires
Elle s'ouvre encore
À des sillages
Où des moussons intimes
Ont jeté leurs pluies noires
Il reste un peu de vent
Des parfums alanguis
Où meurent trop de visages
Des enfants égarés
Des femmes évanouies
Il reste un peu de jour
Où passent en souffrance
Un amour
Et des yeux sans regard
Et des croix de silence*

Ce petit chef-d'œuvre suffirait à lui seul à ruiner l'axiome inaugural de Gombrowicz dans *Contre les poètes* : « Presque personne n'aime les vers, et le monde des vers est fictif et faux. »

Pour le thème, on a là quelque chose comme « Nuit de Chine, nuit câline, nuit d'amour » (même si c'est l'Inde ou la Thaïlande), en plus pathétique, mais le poète académique contemporain se doit d'être légèrement pathétique, comme on l'aura observé (pathétique ou sentencieux, ou les deux). Les détails importent peu et n'apportent guère d'autres informations. Mais enfin, l'expression diffère, et c'est elle qui nous importe, si nous voulons parvenir à nos fins, augmenter la production tout en libérant le poète de ses souffrances.

Nous avons compris le principe du vers libre. Il nous reste à assimiler le fonctionnement sémantique, syntaxique, lexical de la chose, et le tour sera joué. Heureux détenteurs de la formule du Coca-Cola lyrique, nous pourrions inonder le monde de nos produits.

Sémantiquement, rien de très neuf : chaque vers doit contenir une impropriété qui puisse avoir l'air d'une possible métaphore. La métaphore est par excellence ce qui fait poétique. L'impropriété consistera donc à réunir un substantif et un verbe, un substantif et un adjectif, un verbe et un complément, etc., qui ne vont pas ensemble normalement : « L'Orient dessine », « La nuit calque », « Calque des pleurs », « Des croix de silence ». Du moment que ça ne se peut pas, c'est bon. Ce n'est quand même pas la peine de faire de la poésie pour parler comme tout le monde.

Une syntaxe poétique élargit à la phrase l'impropriété sémantique. Quelques subordonnées, pas trop, généralement relatives, associeront des propositions sans rapport évident du point de vue du sens. On préférera la relative en où. N'importe quoi, aujourd'hui, doit pouvoir se représenter en termes d'espace. Où permet d'associer à peu près tout ce qu'on veut. Le petit texte de P... T... en est un exemple parfait : toutes les subordonnées sont des relatives. Il y en a trois en seize vers. On se représente d'ailleurs malaisément, à la lecture, des visages mourant dans des parfums ou des croix passant dans le jour. Où donne simplement une agréable impression de continuité, sa fonction est de faire cohérent, de lier la sauce poétique.

Lexicalement, il importe que l'impropriété n'accouple que des termes honorables. Pas question de calquer les harengs, de vélomoteurs de silence ou de croix de brocoli. Nous en arrivons à ce qui fait de *Mousson* un rare joyau : le lexique. Tous les termes de ce texte sont jolis. Ils confèrent au poème un air de dignité un peu grave extrêmement seyant. Cette allure permet au premier venu de reconnaître le caractère poétique de l'objet : la voilà bien, la poésie. Si nous extrayons de ce poème tous les substantifs ou les adjectifs qui font référence à un objet un peu trop spécial (il n'y en a que deux : mousson, orient), il nous reste tous les ingrédients verbaux nécessaires à un poème parfait. On pourrait presque se contenter de recueillir les mots à la rime (si l'on peut s'exprimer ainsi), tant ils sont caractéristiques. Il nous faudra donc des fleurs, de la mémoire, de l'intime, du noir, du vent, des visages, des enfants, de l'évanoui, de la souffrance, de l'amour, de la nuit, du regard, et, bien entendu, c'est l'excipient, mais il est indispensable, du silence. Le cas d'« alanguir » peut se discuter. Lui aussi est un terme très poétique, mais son petit côté fin de siècle risque de paraître maniéré et un peu obsolète. On préférera s'en passer, de même que d'« égaré », qui pourrait nous faire dériver, inversement, vers un genre Artaud-échevelé qui n'est pas notre propos pour cette fois. On notera que P... T... a sagement écarté « oiseau » et « étoile », démodés depuis plusieurs décennies. Il a bien senti en revanche l'importance poétique actuelle de « mémoire ».

Les verbes sont moins importants que les noms et les épithètes. Eux aussi jouent un rôle d'association, souvent spatiale. « Passer », « rester » sont parfaits : tout ce qui passe est poétique. Ce qui reste aussi. On pourra préférer « demeurer ». « Mourir » est évidemment indispensable. « Ouvrir », « fermer », « ravir » font toujours bien.

À présent, notre méthode de fabrication :

- A. trouver un contexte quelconque, de préférence spatial. Cela n'est pas indispensable. Mais on peut remplacer l'Orient par, mettons, le faubourg (banlieue ferait trop social, trop précis pour être poétique. Faubourg a quelque chose d'intemporel et de modeste en même temps).

- B. faire des lignes inégales, chacune contenant grosso modo une proposition.
- C. associer dans le désordre les mots recueillis ci-dessus, en ajoutant des termes neutres ici et là, quelques verbes, « clore », « recueillir », « monter », « descendre », et surtout « attendre ».
- D. lier le tout avec des où (dérogation possible pour qui, quand ou dont, afin de varier).

Il ne reste plus qu'à lancer les machines :

Rues

*Clore les fleurs de la mémoire
Quand s'ouvrent des pluies douces
En nous, et que l'intime
Où passent les vents noirs
Recueille un peu de pleurs
Et les visages évanouis
Où meurent des regards
Demeurer dans le cœur du faubourg
Parmi les enfants perdus
Les souffrances mortes
Et les amours ravies
Aller seul dans la nuit
Où perle du silence*

Ce poème a été rédigé absolument au hasard, sans douleur aucune, en deux minutes et trente secondes. On a là un produit tout à fait remarquable compte tenu des conditions de fabrication, sensible, vibrant, indiscernable du produit ordinaire. Certes, il y a peut-être encore un peu trop de clarté. On pourrait peaufiner, mais je n'ai pas voulu tricher. Remarquons au passage qu'on y retrouve le léger filigrane social qui agrémentait le poème de P... T..., mais dans un contexte différent. On voit bien l'avantage de la formule : avec un matériel limité et très peu de fatigue, on peut produire une quantité quasi illimitée de textes. Il serait aisé d'informatiser la chose et de laisser faire l'ordinateur. Mais le public préférera sans doute les poèmes authentiquement écrits à la main par l'artiste. Avec notre méthode, ce dernier a les moyens de décupler sa production sans douleur. Et puis, si un jour il y a surproduction, on ira déverser les tonnes de poèmes invendus devant la Bibliothèque nationale.

(¹) Pierre Jourde, *La littérature sans estomac*, éditions L'esprit des péninsules

L'illusion du virtuel

(Publié le 9 mai 2016)

Quand j'étais photographe, je tâchais de prendre grand soin de mes images. C'est que chaque photographe tient à conserver au mieux ses précieux clichés !

Jusqu'à l'irruption du numérique, la photo (l'image) et son support (le film) étaient confondus. Le stockage, dans les meilleures conditions, du négatif ou de l'inversible, assurait de fait la pérennité de l'image qui était dessus. Avec le numérique, tout a changé... L'image numérique n'existe pas dans le monde réel. Ce n'est qu'une entité mathématique, une suite de valeurs qui a besoin d'un outil pour être accessible au regardeur. Certes, un négatif devait être tiré sur papier et une diapo projetée pour être facilement lisibles, mais l'image pouvait quand même être vue directement. Le numérique a changé la donne sur deux points : d'une part, l'objet (la photo) et le support sont différenciés, « prendre soin de ses photos » signifie désormais prendre soin du support où elles sont stockées et ce support est tout sauf pérenne - quid des DVD dans 100 ans ? D'autre part, aucune image numérique n'est visible avant d'avoir passé par un intermédiaire (écran, impression).

De même, la Toile est un monde virtuel, inaccessible à qui n'a pas les outils idoines. Outils immatériels (il faut un abonnement auprès d'un FAI) et matériels (ordinateur, tablette, etc.).

Venons-en à l'écriture.

Je m'étais promis de ne plus retourner sur les forums de poésie en 2016. Promesse tenue. J'avais déjà quitté sans regret les forums de photo avant d'arrêter l'activité elle-même à l'été 2014. Dans les deux cas, c'est la même raison qui m'a poussé à agir ainsi. Un forum est un lieu (virtuel, bien sûr) où rencontrer (virtuellement, évidemment) des gens qui partagent la même passion que vous. Si l'avantage des forums est de mettre en contact (virtuel, etc.) des gens parfois éloignés, et parfois beaucoup de gens, cet avantage ne compense guère l'absence de contact, ce contact qu'on a dans la vraie vie, face à de vrais individus.

Les spécialistes du comportement affirment que, lors d'un échange, le contenu du message lui-même ne compte que pour très peu dans la discussion (moins de 10%). La gestuelle y a au contraire une part considérable : attitudes, position du corps, ton de la voix, etc. Il va de soi que toute cette partie est inexistante sur un forum. Fort bien, mais on peut penser qu'alors le message, dopé à presque 100% (du débat, le reste tenant à la partie graphique : niveau du discours, fautes de grammaire ou d'orthographe, style), n'en devient que plus efficace. Admettons... Sauf que le discours peut être aisément travesti, au moins par les plus malins, et que finalement vous ne savez jamais à qui vous avez affaire. De plus, la souplesse de l'oralité, dans un face à face ou dans une discussion à plusieurs, permet de s'adapter à son ou ses interlocuteur(s). Rien de tel sur un forum. La (relative) lourdeur imposée par l'écrit ne permet pas de réelles conversations.

Je n'ai qu'une très petite expérience des salons du livre (trois à ce jour) mais le peu que j'ai fréquenté m'a ravi. J'ai pu y croiser toutes sortes de gens. J'y ai vu, face à l'écriture poétique - enfin, face à la mienne en tout cas - des indifférents, des intéressés, des passionnés. J'ai pu échanger pour de vrai ; j'ai argumenté, débattu quelquefois alors même que je pensais que face à la création, « on aime ou on n'aime pas, point ». Mais c'est ça, la vie : on ne sait jamais ce qu'une rencontre réserve. Même si je tiens à rester maître des mots que j'emploie, autrement dit même si les échanges n'ont guère d'impact sur mon écriture, il n'empêche... Il en reste toujours quelque chose. On me dit, par exemple, préférer le vol. 1 des *Poésies* au vol. 2 parce que les poèmes sont apparus plus spontanés au lecteur... Voilà qui est intéressant. Et qui m'amène à réfléchir sur la spontanéité et sur la frontière (fluctuante) entre fond et forme. En pratique, je me retrouve à récrire comme dans le vol. 1 quelques poésies (qui figureront dans le vol. 3) moins régulières dans leur

forme : appariement de rimes masculines et féminines, non-respect de l'alternance du genre des rimes, etc. Nul doute que la réflexion ci-avant évoquée y est un peu pour quelque chose...

Je ne saurais conclure cette brève note sans évoquer l'absolue nécessité de l'anti-virtuel par excellence : le livre papier. Naturellement, je garde ma place sur la Toile et le site des Poésies reste actif (avec mon blog et mon compte sur Face-de-Bouc, mais ces deux-là sont à l'entier service du site). Mais un site n'est pas un forum. Un site est une vitrine où le lecteur occasionnel peut lire quelques poésies, où l'habitué(e) - si, il y en a ! - vient de temps en temps lire les derniers poèmes et où celle ou celui que le hasard d'une recherche a conduit là passera peut-être (je l'espère !) un agréable moment. Mais la finalité de l'écriture reste le livre. Ce n'est pas ici le lieu pour faire l'apologie du livre papier ou pour évoquer les innombrables difficultés à trouver un éditeur, d'ailleurs non résolues par l'auteur de ces lignes - qui n'a pas fait beaucoup d'efforts en ce sens au demeurant ; mais il me fallait bien, avant de clore cet article, rappeler que le vrai livre, avec une couverture et du papier, est, autant pour l'auteur que pour ses lecteurs, le meilleur ancrage dans la réalité.

Alors... au plaisir de vous croiser dans un salon !

Du genre des rimes (2)

(Publié le 27 juin 2016)

« La désaffection des poètes modernes envers la rime s'expliquerait, selon Aragon, en grande partie par le nombre limité de combinaisons que permettrait leur répartition traditionnelle entre rimes féminines et rimes masculines. Aussi Aragon propose-t-il encore à la suite d'Apollinaire un autre système d'ailleurs plus adapté à la prononciation actuelle : « Pour Apollinaire étaient rimes féminines tous les mots qui se terminent à l'oreille sur une consonne prononcée (...), tandis que pour lui étaient rimes masculines toutes celles qui s'achèvent par une voyelle ou une nasale. D'où la liberté que riment entre eux des mots comme *exil* et *malhabile*... »

Bernard Lecherbonnier, *Le cycle d'Elsa d'Aragon*, Hatier.

Vous venez de lire ce que j'appellerai la définition AA de la rime féminine (AA pour Apollinaire-Aragon). Cette définition est axée sur la déclamation car la poésie est faite pour être dite à voix haute. Du coup, faire rimer *soleil* et *abeille* devient possible. Même si on peut estimer qu'une légère différence subsiste entre un EIL court et un EILLE long, cet écart est quasi inaudible. Léon Warnant, un des plus fameux lexicologues de langue française ne s'y est pas trompé, qui a regroupé dans l'excellent *Larousse des rimes* les sons comme EIL et EILLE, justement, ou encore AIL et AILLE, EUR et EUR(R)E, etc.

Rappelons qu'en français, la rime ne peut porter a minima que sur une voyelle tonique et dressons dès lors un petit tableau du genre des rimes, exemples à l'appui, dans la poésie traditionnelle et selon AA.

Poésie traditionnelle

- E en finale (ou ES, ENT) : rime féminine. Exemple : portE, viE, livrE, tu cherchES, ils tombENT, etc.
- tout autre lettre en finale : rime masculine. Exemple : chat, ballon, bonheur, panier, etc.

Définition AA

- voyelle tonique + consonne(s) tonique(s) (+ E, mais facultatif) en finale : rime féminine. Exemple : pORTE, IIVRE, solEIL, abEILLE, etc.
- voyelle tonique en finale : rime masculine. Exemple : chAt, ballON, panIER, vIe, etc.

On constate donc que de nombreux vers changent de genre ! Mieux : on peut se retrouver avec une inversion des genres pour un ensemble de vers donné. Quand V. Hugo écrit (Les chants du crépuscule, pièce XXXVIII) :

*Vous qui n'avez jamais de sourire moqueur
Pour les accablements dont une âme est troublée,
Vous qui vivez sereine, attentive et voilée,
Homme par la pensée et femme par le cœur,*

il compte évidemment : M (moqueur), F (troubléE), F (voiléE) et M (cœur). Or, selon AA, les genres sont tout simplement... inversés : F (moquEUR, voyelles toniques EU + consonne tonique R), M (troublÉE, voyelle tonique en finale, le E étant muet), M (voilÉE, comme troublÉE) et F (cEUR, comme moquEUR).

Surprenant, non ?

Personnellement, je préfère la définition AA du genre des rimes à la définition traditionnelle. J'avais d'ailleurs déjà restreint la rime féminine à celles finissant avec un E précédé d'une consonne : amie, venue, tombée, etc. sont pour

moi des terminaisons de rimes masculines puisque le E final est complètement inaudible. Sûr que si j'avais rencontré la définition AA plus tôt, je l'eusse peut-être suivie.

Je dois faire ce constat : j'ai écrit que l'alternance, ou au moins un rythme dans la succession, des rimes féminines et masculines, si je ne m'en faisais pas une obligation, contribuait à l'harmonie générale du poème. Fort bien sauf que... plusieurs de mes poèmes, si je reprends la définition AA, ne respectent plus aucun rythme. Par exemple, ce quatrain, comme l'ensemble du poème **Malédiction**, est censé être en rimes F - M - F - M :

*Le poète maudit, l'oiseau noir de passage,
Qui réjouit tes sens, l'envie créateur
Existe donc ? Pardi, ce n'est pas qu'un mirage !
Mais sais-tu sa navrance ? Aussi, ami lecteur,*

Or, selon AA, il est tout simplement en rimes... F - F - F - F !

Dois-je en déduire que le poème en question n'est plus harmonieux ? Si je pensais ainsi, soyez assuré que je le dirais, mais la réponse est non. S'il me fallait reprendre bon nombre de poèmes au prétexte qu'ils n'obéissent pas à une règle, je le ferais, mais ce n'est pas le cas. D'ailleurs, plusieurs des poèmes du vol. 1 des *Poésies* ont été écrits sans souci du genre des rimes. Je ne les renie pas pour autant. Pour info, on lit, extrait du Petit traité de versification française, dans le (mauvais) Dictionnaire Bordas des rimes et sonorités, que « Paul Claudel hait l'alternance fastidieuse des rimes masculines et féminines qu'il compare à la cime dentelée d'une palissade de pieux pointus. »

Dans mon petit Manifeste, j'ai écrit : « Règle 4 - Privilégier l'appariement des vers par genre (M / M et F / F) et privilégier un schéma par genre pour structurer les strophes. Ces deux règles ne sont pas d'un emploi absolu. On pourra apparier M / F ou suivre un schéma irrégulier dans les strophes. » et « Règle 5 - Privilégier l'harmonie du poème considéré dans son ensemble. C'est la totalité du poème qu'il faut toujours considérer. La règle n° 4 n'est donc pas à respecter à tout prix, même si l'emploi de cette règle a tendance dans de nombreux cas à favoriser l'harmonie du poème. » Je le pense toujours et c'est bien pour avoir privilégié - du moins ai-je la faiblesse de le croire et d'espérer que mes lecteurs partagent cette opinion - l'harmonie de chaque poème que leur relecture, même à l'aune de la définition AA, ne me trouble pas.

Bon, et maintenant ? Après les poèmes aux rimes M et F mêlées, après ceux écrits régulièrement selon la définition traditionnelle des genres, vais-je écrire les prochains selon la définition AA ? Je l'ignore encore, mais quel plaisir d'apprendre de ceux qui nous ont précédés... La vie n'est-elle pas changement permanent ?

Malgré eux...

(Publié le 12 septembre 2016)

Une lecture attentive et répétée des poètes du passé dans les éditions contemporaines révèle à qui y est sensible un bien étrange comportement de la part de l'exégète de service - essentiellement l'inévitable « présentateur » (ou « compilateur ») des œuvres en question.

Si, vous savez, celui dont le nom figure après le : « Présentation et choix de... » ou le : « Édition annotée et présentée par... ». Déjà, qu'on se permette de choisir parmi les pièces d'un auteur pour en faire comme une façon de nouveau recueil est fort discutable. Pourtant, c'est, direz-vous, le principe de l'anthologie ; mais qui a dit qu'une anthologie est une bonne chose ? Bon, elle a au moins le mérite de faire découvrir des auteurs (et son pendant : d'en laisser des quantités dans l'ombre) et elle annonce la couleur : une anthologie est signée, elle résulte d'un choix arbitraire. Mais chacun n'y a qu'une (toute) petite part ; quand on applique ce principe à un seul auteur, ne crée-t-on point, sans l'avis de l'intéressé, une forme de nouveau « recueil de... » ?

Voici, en quelques exemples, ce qu'on peut faire sans tenir compte de l'avis des auteurs - et pour cause, ils ne sont plus là pour le donner. Malgré eux...

« Les Quatre Saisons de Ronsard » (Poésie / Gallimard) est une compilation de poèmes du maître. Ronsard a connu, de son vivant, plusieurs éditions de ses œuvres. Il a donc pu, selon son désir, reprendre des pièces au fil de ces éditions. Et il l'a fait. Parfois, c'est un dédicataire qui change ; parfois, c'est un ou quelques vers qui est/sont repris. Or, dans la présentation du recueil, le compilateur écrit (p. 24) :

Nous avons adopté pour la plupart des textes le dernier état contrôlé par Ronsard, c'est-à-dire l'édition de 1584 [...]. Nous nous sommes écartés du dernier état du texte lorsque la première version ou celle de 1578 nous ont semblé supérieures.

Là, j'ai envie d'écrire : de quoi je me mêle ? Voilà un érudit qui se permet de juger, à la place de l'auteur disparu, que la dernière édition n'est pas la meilleure ! Bon sang, n'est-ce pas à Ronsard, même défunt, de « décider » ? C'est, finalement, le goût (discutable) de l'un contre celui de l'autre. Or, cet autre est l'auteur : priorité absolue !

« La doctrine de l'amour » et « Valentines » (un volume chez Poésie / Gallimard) sont deux recueils de Germain Nouveau. Du courage, lisons l'habituel bla-bla-bla de compilateur. Voilà de l'intéressant (p. 16) :

Nouveau, qui ne voulait pas qu'on publiât ses vers, se cachait sous des pseudonymes [...].

Et dans la biographie (p. 275) : 1910 - Publication, à son insu, des Poèmes d'Humilis. Il porte plainte contre l'éditeur. 1913 - Second procès contre l'éditeur. Enfin, dans la notice (les critiques adorent rédiger des notices, des renvois, des notes et tout genre, lesquelles peuvent rendre service quand elles éclairent tel poème qui fait référence à un personnage ou à un événement peu ou plus connu, mais qui ne sont le plus souvent que pur délire, fort bien rédigé par ailleurs ; la forme sans le fond, quoi...), au sujet de « La doctrine de l'amour » :

Nous ne possédons pas, en dépit des efforts érudits des exégètes, et nous ne posséderons vraisemblablement jamais d'édition satisfaisante de ce recueil. Le ou les manuscrits originaux ont disparu ; les diverses publications ont été faites d'après des copies établies de mémoire par des admirateurs de Germain Nouveau après que celui-ci eut décidé de s'opposer à la publication d'un poème qui ne lui paraissait plus correspondre à la rigueur de ses convictions religieuses. Avec une obstination farouche, Nouveau s'arrangea pour faire disparaître ses vers. Le même scénario se renouvela, quelques années plus tard, avec les Valentines. Bref, l'auteur refuse absolument toute publication. Attitude qui n'a pas fini de nous surprendre.

Tout est dit : pauvre Nouveau !

Le cas n'est pas unique. Dans l'« Anthologie de la poésie française » en deux volumes parue dans la bibliothèque de la Pléiade, on peut lire ceci à propos du poète (peu connu) Desmahis (1722-1761) (p. 1037) :

Ses œuvres ont été recueillies après sa mort, bien qu'il eût demandé qu'elles fussent détruites.

Enfin, j'ai gardé l'excellent Rimbaud pour la fin. Rimbaud n'a été poète que peu de temps dans sa vie. Dans l'introduction des « Poésies complètes » au Livre de Poche, on peut lire (p. 7) :

Imaginez un instant qu'un éditeur réunisse pour vous les œuvres que Rimbaud lui-même a publiées. Cela tiendrait dans un mouchoir de poche. Il est en effet l'auteur d'un seul livre, une mince plaquette plutôt, de cinquante-trois pages, avec des blancs, Une saison en enfer, « parue à Bruxelles », comme le rappelait Verlaine, « chez Poot et Cie, 37, rue aux Choux ».

Et (p. 9), après avoir évoqué les efforts de Verlaine et de plusieurs autres :

Anthumes ou posthumes, ces publications échappent à Rimbaud. Elles se sont faites sans qu'il le sût.

Soyons honnêtes : on a le droit de penser que toutes ces histoires, la plupart pas très claires, sont de peu d'intérêt pour lire Rimbaud. C'est le cas d'ailleurs... Quid, par exemple, du fameux « recueil Demeny » ? Ce Demeny à qui Rimbaud écrivait en 1871 :

« brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mon séjour à Douai ».

C'est égal... J'aime beaucoup la poésie de Rimbaud (pas tout d'ailleurs, mais peu importe). Toutefois, là n'est pas la question.

La question, c'est celle qui se pose pour les poètes cités ici (et pour d'autres). Quelle que soit la volonté d'un auteur, n'est-il pas honnête et décent de la respecter ? Ces quelques exemples nous montrent clairement que ce n'est pas toujours le cas...

Haïku

(Publié le 31 décembre 2016)

Les haïku, ces (désormais) fameux « poèmes courts japonais », peuvent-ils tenter un poète qui pratique la versification à l'occidentale, sur des bases classiques qui plus est ?

Certes. D'ailleurs, je ne serais pas le premier et encore moins le seul à tenter l'aventure : Jean Paulhan, Eugène Guillevic, Francis Ponge, Paul Éluard ont eux aussi écrit des haïku. Et d'autres en ont parlé, notamment au XIX^e siècle.

Mais tout nouveau domaine d'écriture nécessite qu'on s'informe, histoire de ne pas faire n'importe quoi. À cet égard, je me permets de recommander au haïkiste débutant la lecture de bon bouquin de Philippe Costa : « Petit manuel pour écrire des haïku ». Ce manuel, donc, porte bien son nom. Il s'agit d'un livre essentiellement pratique, donnant au haïkiste nouveau venu (et pourquoi pas aux autres aussi...) des pistes d'écriture. Et avant tout, il définit ce qu'est le haïku ou, mieux, ce qu'il N'est PAS. La quantité de fausses vérités sur le haïku est telle que la lecture du chapitre 2 du livre est déroutante... Et quoi, le haïku, ce n'est donc pas une expression de la pensée bouddhiste (zen, de surcroît), de la philosophie japonaise ou du culte de la nature ? Eh bien non... Pour faire court, je citerai ces deux passages :

Le haïku est marqué du sceau de l'irrespect, de l'espièglerie et de la trivialité, quelquefois de la moquerie.

Et :

Le haïku est un genre avant tout descriptif, imagé, mais aussi intimiste et émotionnel et... qui ne pense jamais ; ou quand il pense, c'est à rien ! Le haïku c'est en fait le plus souvent ce qu'on nomme en littérature une « image visuelle », quelquefois une « image littéraire ».

Cette courte note n'a pas pour but de reprendre ce que Philippe Costa fait très bien dans son livre et le lecteur intéressé trouvera tout ce qu'il faut dans le bouquin en question. Et ce même lecteur n'oubliera pas qu'il aura acheté un manuel, c'est-à-dire un ouvrage pratique. L'auteur donne, en une soixantaine de chapitres, des conseils et des trucs d'écriture. Le plus amusant, c'est que ces chapitres sont souvent en totale contradiction l'un avec l'autre. L'art du haïku est fait aussi de cela, de procédés littéraires opposés, des figures de style très variées, etc.

Le haïku est l'art de la brièveté, de la concision. C'est peut-être là le point le plus délicat pour un poète occidental, habitué au contraire à développer ses idées (sans tomber toutefois dans le bavardage, cela va de soi). Autant dire qu'il lui faudra changer d'état d'esprit. Et, joie et bonheur, l'exercice se révèle passionnant, salutaire et, contre toute attente, bénéfique (par opposition) à l'écriture classique. Il faut juste adopter la bonne disposition mentale et, personnellement, j'avoue avoir du mal à passer aisément d'un genre à l'autre. Autrement dit, si je me promène (les balades sont une source inépuisable d'inspiration) et que j'ai le haïku en tête, pas question d'écrire parallèlement un sonnet, par exemple.

Je laisse au lecteur le soin de se renseigner davantage. Voici quand même trois de mes premiers haïku. Qu'en pensez-vous ?

*Héron haut perché
Sur ton rocher : quel poisson
Ce soir au menu ?*

*Vieux train d'autrefois,
Vieille voiture à rivets...
Arrivés pourtant !*

*Petit' fille en pleurs,
P'tit garçon qui la console :
Gros chagrin parti.*

Notez au passage dans le dernier poème l'emploi des fausses élisions, indispensable parfois si on veut respecter la métrique du haïku (5-7-5). C'est d'ailleurs le seul reproche que je ferais à Philippe Costa : nombre de ses propres haïku qu'il cite sont bancals car certains vers ont une syllabe de trop (qu'il aurait pu marquer de l'apostrophe de la fausse élision, justement). Mais Philippe Costa n'est probablement pas un poète formé à l'écriture classique et du coup, il a tendance à faire sauter nombre de E caducs à la lecture. Exemple (p. 119) :

*Onze heures du matin
petit café de Penmarc'h
Histoires de marins.*

Soit : 6-7-6 ! Il aurait suffi d'écrire : Onze heur's du matin et Histoïr's de marins...

Enfin, et la question ne peut manquer de se poser au poète familier des diphtongues : comment les prononcer ? Personnellement, j'ai choisi, après mûre réflexion, de respecter les diérèses pour mes haïku (pa/ssi/on, par exemple).

Le haïku ? L'autre face de la poésie, à essayer absolument !

Du besoin d'être obscur

(Publié le 16 mars 2017)

J'ai déjà tenté (voir les notes « Notes sur l'écriture : spontanéité, sincérité... et après ? » des 27 septembre et 21 novembre 2014 et « Définir la poésie » du 25 juillet 2015) de trouver, certes pas la définition de la poésie, mais ma définition – ce qui n'est déjà pas mal et quand il m'avait fallu choisir des qualificatifs, les mots sincérité et légèreté s'étaient présentés.

Il en est un autre qui m'est tellement évident que je n'ai pas cru bon d'en faire mention : la clarté.

Je ne suis pas historien de la littérature mais j'ai lu suffisamment de poètes pour avoir croisé, au fil des pages, un certain nombre qui, manifestement, ont fait du vers sibyllin une spécialité. Bien sûr, Mallarmé vient de suite à l'esprit (« *Mallarmé, intraduisible, même en français* » selon Jules Renard), bien sûr aussi, on pensera à toute la clique des pseudo-poètes des années 70-80-90 (voir la note « La machine à poésie » du 16 novembre 2015), apôtres du vers libre, des métaphores tordues et des blancs pleins la page (ça va plus vite pour faire un bouquin).

Fort heureusement, la plupart des poètes du passé ont écrit clairement. (Re)lisez François Villon, Pierre de Ronsard, Joachim Du Bellay, Victor Hugo, Charles Cros, Marie Noël, Anna de Noailles et tant d'autres : rien dans leurs vers n'est un obstacle à la compréhension (exception faite parfois de tournures oubliées de la langue ou de faits et/ou de personnes oubliés eux aussi). C'est du simple bon sens : quel que soit le message qu'on veut faire passer, il en va de sa survie et de sa crédibilité de le formuler clairement.

On pourra objecter qu'il n'y a pas forcément de message, ou qu'il n'est pas forcément nécessaire de comprendre pour apprécier. Bon, c'est peut-être possible... J'avoue qu'il m'arrive d'« entrer » dans un tableau abstrait, même si je préfère la peinture figurative, et de prendre plaisir à le contempler. Mais, que voulez-vous, je ne suis jamais arrivé à pareil résultat avec les mots. Pas de sens, ou un sens tellement caché qu'il en devient introuvable et je tourne la page. Suis-je le seul ?

Pourquoi écrire ainsi ? Mystère de la création... D'ailleurs, je n'ai pas de réponse, moi qui essaie d'être limpide, mais j'ai quand même une petite idée sur le sujet : et si c'était pour « faire poétique » ? La poésie n'est-elle pas faite pour celles et ceux qui sauront la révéler (c'est beau, hein ?) et, partant, n'est-il pas bienvenu, ce vers passablement obscur ? Puis il n'est pas incompréhensible, il a juste un sens caché... À moins que l'absence de sens immédiat ne soit la condition pour laisser le lecteur libre d'errer à sa guise entre les mots ? Eh bien non, perdu ! Un poème au sens clair n'empêche nullement le lecteur d'en faire sa propre lecture, j'ai eu maints témoignages en ce sens avec mes propres poèmes mais aussi, bien sûr, avec ceux d'auteurs du passé. La limpidité des eaux du lac ne permet-elle pas d'en voir le fond ? (Hourra, j'ai placé ma métaphore !)

J'avais envisagé de conclure cette brève note en citant quelques vers glanés de-ci, de-là. Ces vers me turlupinent, j'ai beau les avoir lus, les lire et les relire encore, je ne parviens jamais à en tirer le moindre sens. Mais je préfère renoncer à ces citations – et aux vers en question. J'avoue que ça m'amuse encore quand je tombe au fil de mes pérégrinations poétiques sur un poète dont la devise doit (ou devait) être : « Comprenne qui pourra ! », en repensant à « La machine à poésie » (article cité plus haut et publié dans ces notes, dû à Pierre Jourde et extrait de « La littérature sans estomac ») ; vous pouvez toujours (re)lire cette note, pour autant permettez-moi d'en citer quelques brefs extraits pour finir : « *Le poète académique a compris qu'on n'est pas poète sans absence ni obscurité. (...) On doit ne pas savoir de quoi on parle, mais éperdument. (...) Certains poètes semblent considérer que la poésie est forcément quelque chose de compassé, vague et un peu triste. On doit s'y ennuyer de manière distinguée, en écoutant de jolis mots et quelques métaphores de bon goût. (...) Ce n'est quand même pas la peine de faire de la poésie pour parler comme tout le monde.* »

Je vous souhaite de beaux moments de poésie.

Note du 10 avril 2017 - Diderot écrit ceci en 1767 : « La clarté est bonne pour convaincre ; elle ne vaut rien pour émouvoir. La clarté, de quelque manière qu'on l'entende, nuit à l'enthousiasme. Poètes, (...) soyez ténébreux. » et Sainte-Beuve : « Le plus grand poète n'est pas celui qui a le mieux fait ; c'est celui qui suggère le plus, celui dont on ne sait pas bien d'abord tout ce qu'il a voulu dire et exprimer... » (Dans les deux exemples, c'est moi qui souligne). Il y a des idées qui ont la vie dure...

Vers faux

(Publié le 30 juillet 2017)

Ah, les vers faux ! Les vrais vers faux, si j'ose dire, ceux que l'ont fait involontairement... Et dieu sait si j'en lis, des vers faux, sur la Toile en particulier, où des cohortes de poètes amateurs tentent de versifier à la mode classique sans connaissances et sans rigueur. (Je tiens à préciser que je suis moi-même un poète amateur - mais qui vit de poésie de nos jours ? - et que l'expression est faite pour me plaire, puisqu'elle donne à entendre : celui qui aime, du latin *amator*, dixit le Robert ; nulle intention péjorative donc dans l'emploi de ce mot).

Écrire de la poésie versifiée, métrée et rimée demande beaucoup de soins. Si l'harmonie générale du poème est finalement le but recherché (qu'importe, par exemple, si l'on a ou non respecté l'alternance du genre des rimes, si l'on n'a pas choisi de faire les diérèses classiques, si l'on préfère les formes nouvelles aux formes traditionnelles, etc.), oublier la pulsation et négliger de respecter le nombre de syllabes dans le vers, voilà un truc qui ne pardonne jamais. Il suffit, pour peu que le poète ait l'oreille musicale assez, et un poète doit avoir l'oreille musicale, qu'il ait su donner un rythme à ses vers pour que le lecteur, pris par ce rythme, que d'habiles ruptures évidemment choisies peuvent d'ailleurs renforcer, perçoive instantanément le vers bancal qui s'est glissé là...

C'est parfois, dans une série d'alexandrins, le vers de 11 syllabes pour une fausse diérèse (car pour jouer avec les sons, il faut connaître les règles), plus souvent le vers de 13 syllabes pour une liaison oubliée, le cas est plus que fréquent, ou pour un H initial empêchant la liaison, liaison que le maladroit a faite par erreur. Certes, la pratique de l'écriture poétique renforce le sens du rythme et, pour peu qu'on ait quelques dispositions (et qu'on les travaille), il n'est nul besoin de compter les syllabes pour entendre immédiatement le vers bâtarde qui fait tache au milieu des autres. Mais la lecture fréquente des poètes reconnus (je parle des vrais poètes, pas des escrocs de la poésie contemporaine, définitivement incapables de publier le moindre vers régulier) augmente elle aussi considérablement l'aptitude au repérage des vers faux.

Bien sûr, on ne lit pas de la poésie pour traquer les vers improbables... La capacité qu'on acquiert à l'écriture et à la lecture de dénicher les vers faux n'est que la conséquence de l'éducation de l'oreille, éducation tout simplement indispensable pour apprécier la poésie versifiée, métrée et rimée - et, inutile de le dire mais c'est tellement mieux en le disant, pour en écrire.

Pour clore cet article, permettez-moi une interrogation : je me suis toujours demandé si les vers faux que j'ai croisés chez nos vénérés maîtres au hasard de mes lectures poétiques sont de la main de l'auteur ou sont dus à l'éditeur. Comment ? Mais oui, on trouve des vers faux chez plusieurs poètes de renom ! Très peu, il est vrai, vraiment très peu. Mais tout de même...

Dans les œuvres complètes d'Anna de Noailles (parues aux éditions du Sandre), superbe poétesse que j'adore et à qui j'ai modestement consacré un poème en guise d'hommage (!), j'ai noté plusieurs dizaines d'erreurs. Certaines sont manifestement des erreurs d'impression. D'autres sont plus douteuses... Des vers de 10, 11 ou 13 syllabes au milieu d'alexandrins, de nombreux cas de mots en diérèse comptés par l'auteur en synérèse, etc. Attention : cela ne change absolument rien à la qualité de l'œuvre d'A. de Noailles, en tout cas, cela n'enlève rien à l'estime que je lui porte ; disons que ce serait juste histoire de savoir...

Puis j'ai croisé chez le père Hugo (soi-même) quelques vers faux parmi ceux de « L'art d'être grand-père ». Je vous les soumets. Alors, la plume du maître a-t-elle fourché ou l'éditeur est-il à condamner pour négligence technique ?

Extrait de : Le pot cassé :

De ce vase unique, étrange, impossible, engourdi,

Rien à faire, celui-là compte encore et toujours 13 syllabes. Quid ?

Extrait de : Les griffonnages de l'écolier :

Les pâtés d'encre ails, mêlés aux vers profonds,

Curieux vers où la présence des ails reste inexplicable... 11 syllabes au compteur.

Extrait de : L'Épopée du lion :

Et le chevalier dit : - Salut, ô bête terrible !

Le chevalier a-t-il bien dit ce « ô » qui ajoute une 13^e syllabe au vers ?

Enfin, dans ce même recueil, Hugo n'hésite pas à employer « pion » une fois en synérèse, l'autre en diérèse (pi/on, ce qui est le bon emploi). Pas dans le même poème, il est vrai, mais voilà qui montre que les plus grands auteurs prennent parfois un peu de liberté avec les règles. Mais eux, au moins les connaissent-ils, ces règles que la troupe des pseudo-poètes de ce siècle ignore - sans se douter de ce qu'elle perd...

Note du 30 mars 2018 - Mon excellent confrère en poésie – et correspondant – YánnuČój WĀtesžq me signale que le vers faux attribué ci-dessus au père Hugo :

Les pâtés d'encre ails, mêlés aux vers profonds,

ne serait pas fautif si l'éditeur avait bien fait son travail. Le vers original est en effet :

Les pâtés d'encre ailés, mêlés aux vers profonds,

Dont acte.

(¹) Voir « À Anna de Noailles » dans le vol. 2 des Poésies de mon cœur.

Pèire Godolin

(Publié le 30 août 2017)

Pèire Godolin (lire : Peïre Goudouli) est un poète occitan né et mort à Toulouse (1580-1649).

Farfouillant comme à mon habitude dans les bacs improbables de certain magasin bric-à-brac, je suis tombé, que le Destin en soit remercié, sur un bouquin épatant de Pierre Escudé : les œuvres complètes, commentées et traduites en français, de Pèire Godolin. Ma foi, j'ignorais tout de cet homme mais je suis né Ardéchois, donc d'ancêtres occitans, j'ai entendu maintes fois ma grand-mère et mon père parler « patois », comme ils disaient et je suis resté très attaché à la langue occitane que je comprends un peu - sans la parler toutefois.

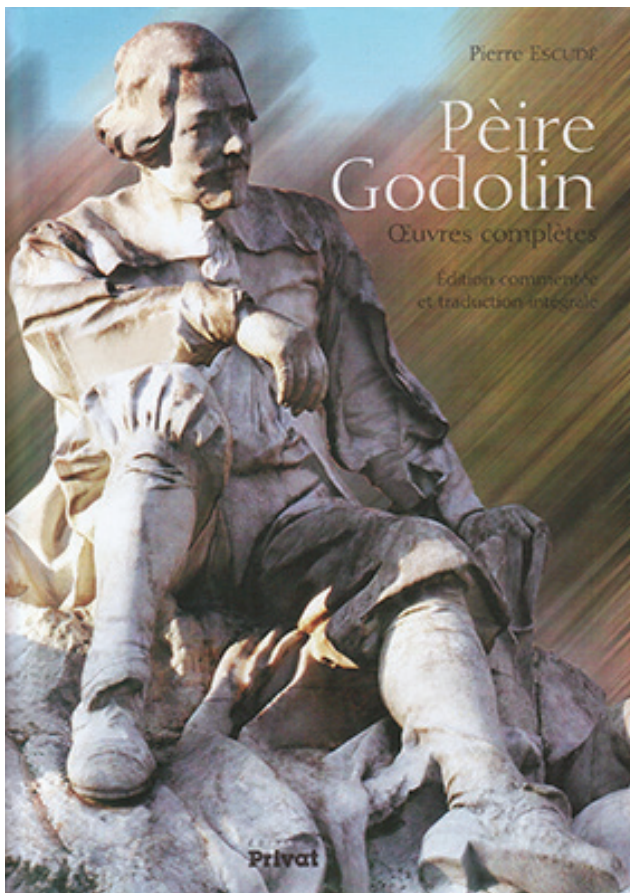
Voici, figurant au dos du volume, un résumé de l'ouvrage (hélas indisponible sauf à mettre la main dessus sans le chercher) : *Godolin est le plus important des poètes toulousains et des poètes du Sud à une époque où Toulouse, capitale des états de Languedoc, est la « seconde ville du premier royaume d'Europe ». Des années 1600 jusqu'à sa mort en 1649, de la fin de l'humanisme au début de la provincialisation, Godolin ne cesse de chanter et de représenter l'image complexe et multiple d'une société toulousaine, occitane, française, en totale mutation. Sa passion du double mot, son jeu du portrait saisi sur le vif, ses peintures de scènes amoureuses, grotesques ou teintées d'érotisme, peignent l'homme sans fard. À la fois empli d'illusions et dénié, désespéré et joyeux, il entremêle fantaisie et rêverie dans un verbe unique, capable d'évoquer avec intensité des scènes bachiques ou des noëls pastoraux. Cette édition souhaite donner à un large public l'œuvre totale de Pèire Godolin dans une graphie stabilisée, accompagnée pour la première fois d'une traduction poétique. Elle permet de découvrir un auteur immense, passeur de l'âme occitane, mais tout autant maillon entre Montaigne et Molière dans une Europe baroque que l'historiographie française a voulu trop longtemps masquer. La poésie légère et profonde de Godolin est d'une inventivité fulgurante. Elle s'adresse à Tots, véritable miroir d'une société qui, entre amour et passions, détresses sociales et amitié, cherche sa propre vérité. Plus que jamais, il était temps que Godolin redevienne actuel.*

Or donc, j'embarque le livre pour quelques euros et après l'avoir feuilleté, j'en entreprends la lecture systématique. J'ai déjà eu affaire à des ouvrages écrits en français d'autrefois (les œuvres de Rabelais et en poésie, les lays de Marie

de France, les poèmes de Rutebeuf ou ceux de Charles d'Orléans) et, à chaque fois, j'ai pris la peine de lire le texte original - avec bien sûr de fréquents reports à la traduction. Je sais donc les bénéfices que l'on tire de l'exercice et je sais aussi ce que l'on perd à ne pas s'y astreindre : tout, on perd tout.

Bien m'en a pris : j'ai découvert un poète extraordinaire, écrivant dans une langue étonnante et bien faite pour la poésie (entre autres usages). Godolin connaissait les Occitans (qui ne parlaient qu'occitan), les Français, bilingues (langues française et occitane) et les Francimans, ignorant tout de la langue du sud de la Loire. Lui-même se disait Français, qui parlait parfaitement français et occitan. S'il a écrit majoritairement dans la langue de son pays, il a aussi produit quelques textes, poésie comprise, en français.

Godolin a écrit des poésies sacrées (beaucoup de Noëls) et de nombreuses poésies profanes où il vante les plaisirs de la vie : aimer, manger et boire. Il a mis en scène nombre de personnages fictifs, archétypes du soldat de fortune (n'oublions pas qu'il a vécu en période extrêmement troublée, avec les guerres de religion), de l'ivrogne, de l'amant déçu, etc.



Que puis-je en dire, moi qui essaie à ma façon de faire rimer les mots du français ? Eh bien que j'ai croisé un poète exceptionnel et attachant, aussi un technicien hors pair maîtrisant tous les canons de la poésie franco-occitane. Les chanceux qui connaissent Godolin apprécient les trois « floretas » de son « Ramelet Mondin », entendez : trois recueils poétiques nommés Petits rameaux (Ramelet) écrits dans la langue de Toulouse (Mondin). Pierre Escudé explique à ce propos : *Mondin signifie ramondin : langue des comtes Raimond [...]. Langue qui va de Gascogne à Provence, et frôle l'Aragon. Langue de l'empire médiéval des troubadours, le mondin est tout autant mondain : langue du monde, langue de la société.*

Le mondin, l'occitan, justement... Mon dieu, que cette langue est chantante ! Elle nécessite certes qu'on apprenne a minima quelques règles de base pour la bien prononcer, mais l'effort consenti est largement compensé par la musique des mots, surtout mis en forme par un maître comme Godolin ! Pierre Escudé a réussi à donner des versions en français qui n'ont évidemment pas la saveur des originaux mais qui se lisent avec plaisir. En voici trois courts exemples.

D'une petite demoiselle malade

*Amour, en larmoyant sur ses deux joues poupines,
Vint dire à la Beauté : « Il faut se retirer,
Car pour toi jamais plus on ne va soupirer
Et je ne lancerai que de tristes épines
Si la mort vient cueillir la fleur des Ramondines. »*

(Les Ramondines sont les Toulousaines.)

Une demoiselle passe, et deux camarades se disent :

*I. Allons guigner les yeux de cette Demoiselle,
Vue de dos, son maintien me ravit quasiment !
R. Passe donc le premier pour le savoir vraiment,
Donne-lui deux baisers où elle a l'air si belle.*

*Nous pensons vivre bien contents
En passant en douceur le temps,
Mais sans que nous voyions sa trace,
En passant, c'est Lui qui nous passe.*

J'ajouterai que le principe que j'applique sans faillir : lire la poésie à voix haute (exception faite dans le train, mes compagnons de voyage n'étant pas forcément amateurs de beaux vers) est incontournable ici - je parle du texte en occitan, tant, je le répète, cette langue qui est un peu la mienne met en valeur la musique des mots. Et ça tombe bien puisque j'ai toujours associé poésie et musique ; de la musique sans notes, en quelque sorte...

Enfin, nul ne s'étonnera que Père Godolin, poète majeur et remarquable à tous points de vue, soit absent du Larousse (mon édition date de 2009. Y est-il maintenant ?), là où sont listés tant d'inconnus célèbres, tant de gens sans importance - sinon, sans intérêt. Pierre Escudé écrit : *Triplement marginalisé de par sa langue, la tonalité et le contenu de son expression, son origine géographique et historique, Godolin est en effet triplement exclu de la sphère de réception et de transmission moderne de la culture française contemporaine [... II] écrit presque exclusivement en langue occitane ; son écriture n'est pas classique ; enfin, il n'est pas de Paris. Godolin : « auteur patoisant, irrégulier, provincial ». Triple tare.*

Souvent les élites bien pensantes ne savent pas ce qu'elles perdent.

Des femmes en poésie

(Publié le 11 février 2018)

En 2016, Françoise Chandernagor a publié (au Cherche midi) une anthologie intitulée : « Quand les femmes parlent d'amour ». L'occasion de se pencher un peu sur la place des femmes en poésie...

Une façon de procéder peut être de feuilleter l'une ou l'autre anthologie – et j'en ai plusieurs en rayons. Hélas, le résultat de mes (brèves) investigations n'est guère à l'avantage des femmes poètes.

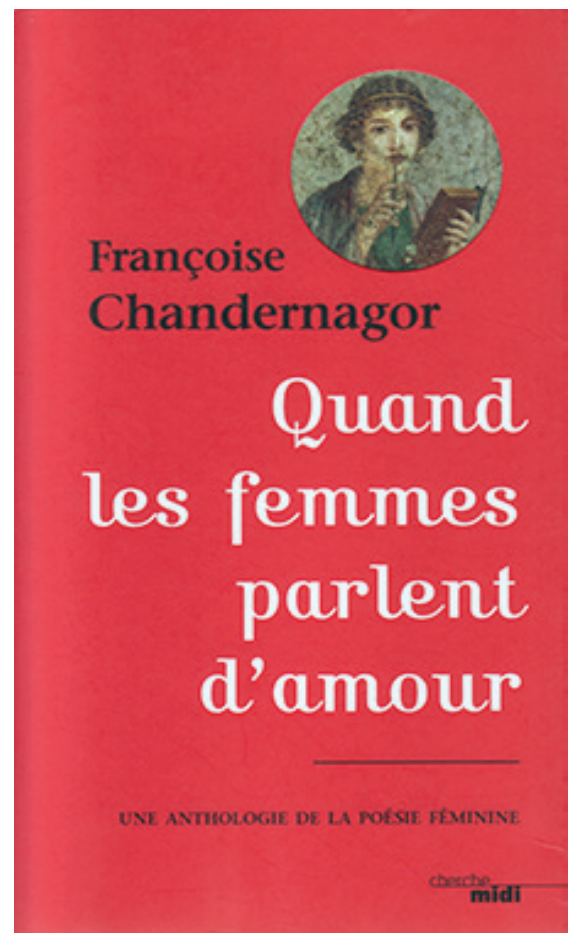
J'attribuerai sans conteste la palme à l'anthologie de La Pléiade en deux volumes (« Anthologie de la poésie française »). Les auteurs de ces ouvrages ont réussi un double exploit, chacun aux deux bouts de la chaîne du temps, si je puis dire. Au début, c'est une des plus grandes poétesses du Moyen Âge, Marie de France (connue surtout pour ses lais, notamment le Lai du Chèvrefeuille) qui a carrément été oubliée (dans le vol. 1) ; vers la fin (provisoire) de l'aventure, à cheval sur le XIX^e et le XX^e siècle, une autre grande dame de la poésie, Anna de Noailles, a droit, royalement, à... un (1 !) poème (dans le vol. 2). Avec ça, une constante dans les anthologies : face à cette pénurie, de pleines pages de poètes (plus ou moins imbuvables – c'est un avis personnel) qui ont, eux, la chance d'être nés hommes.

Bernard Delvaille et ses « Mille et cent ans de poésie française » fait un peu mieux. Marie de France est présente avec l'inévitable Lai du Chèvrefeuille et Anna de Noailles a droit à trois pièces.

Il est inutile de rapporter le contenu de telle ou telle autre anthologie. La chanson est la même. Bien sûr, le lecteur est à peu près sûr de retrouver ces poétesses qu'on pourrait dès lors qualifier d'incontournables : Marie de France (honte à La Pléiade !), Christine de Pizan, Pernette du Guillet, Louise Labé, Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, Marie Noël... La liste varie évidemment d'un ouvrage à l'autre mais elle reste toute petite. De plus, les poétesses ont droit à la portion congrue (il ne faut pas rêver !). Bien, mais cela n'est-il pas conforme à la réalité de la poésie française ? Les femmes ne sont-elles pas minoritaires en quantité ? Probablement. Mais mes nombreuses lectures poétiques, anthologies comprises, me laissent sur cette impression, que quand on est une femme, on est forcément un peu en dessous du lot (désolé si la formule paraît choquante) et du coup, je le redis, nombre de poètes (la plupart, certes, de qualité mais est-ce une raison pour nier celle des femmes ?) ont droit à nettement plus de poèmes en citation que ces dames.

Dans son bouquin, F. Chandernagor m'a fait découvrir plusieurs de ces poétesses en manque de reconnaissance. Je ne citerai ici (le lecteur intéressé se procurera le livre) que l'excellente Anne de la Vigne (1634-1684), poétesse somptueuse, valant bien ses homologues masculins (Voiture, Benserade, Malleville, etc.) et, bien souvent, valant même mieux. Pourtant, comme le fait remarquer l'auteur, ces messieurs ont droit aux manuels scolaires et/ou aux anthologies. Anne de la Vigne, non. Pour quelle raison ?

Pour clore cette note, permettez-moi de vous résumer – les titres sont parlants et ils suffiront – les conseils remplis d'humour



(féroce) que donne F. Chandernagor à ses lectrices-poétesses ou désireuses de le devenir, dans son avant-propos : *Premièrement, soyez un homme (...) Deuxièmement, habitez Paris (...) Troisièmement, vivez vieille (...) Quatrièmement, prenez-vous au sérieux (...) Cinquièmement, écrivez...*

Et en guise de conclusion, le voici, ce cinquième conseil dans son intégralité :

Écrivez quand même, oui, écrivez encore, écrivez sans cesse, malgré l'indifférence du public, le silence de la critique, et l'incompréhension de vos amis. Écrivez, pour les étoiles comme Cécile Sauvage, pour les palmiers comme Anne Perrier, pour le désert comme les poétesses du Liban. Car, lorsqu'ils ont été suffisamment recopiés, imprimés ou mis sur le Net, les poèmes vivent plus longtemps que les poètes. Votre corps, votre nom, auront disparu depuis des siècles quand un jour, par hasard, un curieux dénicher, au fond d'une bibliothèque en ruine, sous une épaisse couche de poussière, un exemplaire papier, ou numérique, d'une de vos œuvres. Et, soudain, on essaiera de savoir qui vous étiez, on vous lira avec intérêt, dans la surprise de l'instant on vous portera même aux nues, vous serez lancée — ou relancée : croyez-vous qu'on lisait encore Christine de Pisan et Ronsard au XVII^e siècle, ou Maurice Scève et Du Bellay au XVIII^e ? Le XX^e siècle leur a donné une seconde chance. Comptez sur le XXII^e...

Et surtout, n'oubliez jamais ce qu'a écrit Sappho, cette petite phrase isolée dont le contexte est perdu, une phrase orpheline, à demi dévorée par le temps, mais que tout écrivain, tout artiste, devrait se répéter comme un mantra : Il y aura quelqu'un, un jour, pour se souvenir de nous.

Critique en folie

(Publié le 21 mars 2018)

Une édition contemporaine de « L'Art d'être grand-père » de Victor Hugo commence, hélas (c'est devenu une habitude) par l'inévitable laïus de l'exégète de service ce jour-là, généralement un universitaire, parasite de la littérature et de la poésie en particulier. Prise de tête garantie (alors que la poésie de Hugo se suffit à elle-même comme doit – ou devrait – le faire toute poésie).

À la page 26 de la préface, on peut donc lire ceci :

10. LICENCE POÉTIQUE, OU UNE QUESTION D'ORTHOGRAPHE

On a remarqué l'absence d'« s » pour Charles dans les Griffonnages de l'écolier, et dans bien d'autres textes où il apparaît. Chez Georges, c'est encore plus fréquent. Souvent se trouvent mêlées les deux orthographes.

... J'entendrai tour à tour
Ce que Georges conseille à Jeanne, doux amour,
Et ce que Jeanne enseigne à George. En patriarche
Que mènent les enfants, je réglerai ma marche...

Si l'absence de « s » en français féminise ce prénom selon l'exemple éclatant de George Sand à l'époque, cette hésitation le fait osciller entre les deux genres, dans une adolescence en pleine recherche d'elle-même.

J'avoue que ce dernier paragraphe m'a réjoui... Comment peut-on se prendre la tête ainsi, à mêler George Sand et la prétendue féminisation de son prénom, et « une adolescence en pleine recherche d'elle-même » ?

Les explications les plus simples sont souvent les meilleures mais la simplicité ne sied pas aux branleurs de cervelles... En l'occurrence, je doute que le père Hugo se soit esquiné les méninges à vouloir évoquer « une adolescence en pleine recherche d'elle-même » du fait qu'il écrit Georges ou George. Mieux, il ne s'agit même pas de licence poétique à proprement parler.

La licence poétique autorise le poète à écrire « certe » au lieu de « certes » quand le mot est suivi d'une voyelle et que l'auteur ne veut pas de liaison. Même chose pour les verbes du premier groupe au présent de l'indicatif avec tu ; « Tu cherches à... » se lira bien sûr tu-cher-che-za et « Tu cherche' à » tu-cher-cha, sans liaison (dans ce dernier cas, on trouve parfois une apostrophe pour marquer l'absence du « s »).

Mais pour les prénoms avec la finale « -es », il n'est même plus question de choix... Les poètes de toutes les époques ont toujours supprimé le « s » quand le prénom est suivi d'une voyelle, tant « Jacques a dit » (lu : ja-ke-za-di) serait ridicule. « Jacque a dit » s'impose donc, tout comme

Et ce que Jeanne enseigne à George. En patriarche

s'impose, sans « s » à Georges pour permettre l'élision avec « En patriarche ». Tout simplement !

Voilà, c'est tout et même si l'auteur n'est plus là pour en parler, je suis convaincu que les « Charle » et les « George » de Hugo ne sont justifiés que par l'application (logique) d'une des règles de l'écriture poétique – et rien d'autre.

Mais bien sûr, on n'est pas critique pour écrire des banalités... quitte à délirer.

Novlangue

(Publié le 7 juin 2018)

La novlangue est la langue officielle d'Océania, inventée par George Orwell pour son roman 1984 (publié en 1949). Une nouvelle traduction du roman en 2018 la renomme néoparler.

Le principe est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. Ils deviennent des sujets aisément manipulables par les médias de masse tels que la télévision.

C'est donc une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'État, l'objectif ultime étant d'aller jusqu'à empêcher l'« idée » même de cette critique.

(Extrait de l'article « Novlangue » sur Wikipédia).

Je ne lis pas Le Point, sinon dans les salles d'attente, mais un de ses articles (numéro 2226 du 7 mai 2015), sous la plume de Jean-Loup Chiflet, évoque la novlangue de notre (triste) époque.

Permettez-moi, sans autre commentaire, de le livrer à votre réflexion...

Parlez-vous la novlangue officielle ?

Charabia. Comment, d'oxymores en circonlocutions, ne plus appeler un chat un chat.

Au début était le « politiquement correct ». Cette moralisation du langage, introduite aux États-Unis dans les années 60 par des universitaires et des partis de gauche, avait un principe louable, celui de défendre minorités et opprimés en rectifiant les préjugés de langage de l'homme blanc. Les « Afro-Américains » (ex-Noirs) puis les « Américains de souche » (ex-Indiens) en furent les premiers bénéficiaires. Pour être honnête, on doit constater que chez nous le politiquement correct a contribué à faire avancer le progrès social et que, grâce à lui, on ne dit plus « fille mère » mais mère célibataire et que le mot « nègre », qui évoque la cruauté de l'histoire, a disparu pour se transformer en noir.

On s'est peu à peu laissé bercer par ces périphrases euphémisantes : « malentendant » (sourd), « malvoyant » (aveugle), « personne de petite taille » (nain... et naine, parité oblige), « personne à mobilité réduite » (paralytique), « senior » (vieux) ou autre « technicien de surface » (balayeur). Et puis, allez savoir pourquoi, mais probablement sous l'influence d'un certain puritanisme, la novlangue de Big Brother, imaginée par George Orwell en 1949, et dont le politiquement correct n'était peut-être que l'ersatz, est apparue insidieusement non pas en « 1984 », mais en 2014... On se souvient que la langue officielle d'Océania, dans ce trop actuel roman d'anticipation, avait pour objectif de réduire, sinon de détruire, les subtilités et les nuances du langage. Son objectif ? Éradiquer l'ancienne langue pour s'imposer d'ici à 2050 et empêcher de réfléchir, abolir le dialogue, faire de la pensée un crime et transformer l'humain en mouton pour éviter qu'il ne remette en cause l'État. Le vocabulaire devait se réduire à des mots désignant exclusivement les activités du travail et du quotidien, le tout mâtiné de règles de grammaire ne comportant aucune exception.

En observant ce qui se passe aujourd'hui, on est obligé de prendre acte qu'Orwell a bien creusé son sillon. Rien ne va plus dans le monde merveilleux de la langue de Voltaire, de Rivarol et des autres ! On se doit de supporter pléonasmes

et redondances : « gagnant-gagnant », « vote utile », « peuple souverain » ; on s'est accoutumé aux oxymores : « égalité des chances », « entreprise citoyenne », « guerre propre », « moralisation du capitalisme » ou « tolérance zéro » (si j'osais, j'ajouterais « musique militaire », « Banque populaire » et « islamisme modéré »...).

Mais il y a mieux : « faire France » (travailler pour le pays), « faire de l'en-commun » (bâtir une société harmonieuse), « produire des possibles » (se lancer dans des projets) pour faire évoluer « les dynamiques plurielles de la société »... Quant à « nos femmes et hommes politiques, à parité, se sacrifiant à l'unisson grâce à leur sensibilité plurielle », qui ne sont plus au pouvoir mais « aux responsabilités », ils s'inscrivent dans une « alternance », corollaire du « clivage gauche-droite », ce qui n'est pas de leur faute puisque l'« ascenseur social » est en panne. Pas d'inquiétude, la « gauche plurielle » (on voit !) et la « droite décomplexée » (on a vu !) œuvrent pour la « démocratie ». On n'entend parler que d'« ouverture », de « dialogue », de « contrat social » et de « citoyenneté ». Rien de plus normal, il faut bien mater les « complotistes », les « frondeurs », les « réactionnaires » et les suppôts d'une « politique partisane ». Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. En revanche, le « front républicain », lui, sait ce qu'il doit dire, par le truchement de ses « experts », pour justifier l'injustifiable avec des « pactes de responsabilité, de légitimité et de moralité ».

On pourrait en rire et imaginer qu'on n'est plus à l'écoute de Big Brother mais des Marx Brothers... Tant s'en faut, car ce qui se passe à l'Éducation nationale nous ramène, hélas, à la triste réalité. L'école, qui est chargée de former, c'est-à-dire de faire penser, de cultiver, d'apprendre à lire, écrire et compter à la totalité des individus de la nation, offre un sommet du genre. Derrière l'absurdité de la « pédagogie spiralaire » (reprise constante de ce qui est déjà acquis), maladie textuellement transmissible, ce soi-disant « sanctuaire du savoir » n'aurait-il pas muté en « ossuaire du lavoir » ?

CQFD ! O tempora, o mores ! Après les rythmes, les nouveaux programmes scolaires dévoilés récemment enfonce le clou : il s'agit d'une réforme « majeure », qui touche le fond, mais surtout la forme ! Sachez que le « nouveau socle commun de connaissances, de compétences et de culture » préparera au mieux nos « apprenants », sous le regard bienveillant de leurs « pro-géniteurs », soulagés de quitter enfin l'École pour les Nuls. Il faut savoir en effet que « communiquer un savoir est un processus complexe parce qu'il y a encodage de sens, transmission de signifiants puis décodage, au niveau banal de tout échange symbolique. Ensuite, parce que s'opèrent du côté de l'émetteur une transposition et une mise en forme du savoir aux fins de le rendre accessible à d'autres ; cette opération est plus difficile pour des savoirs d'action ou d'expérience, au départ faiblement discursifs ou conceptualisés. » CQFD ! Mais ils pourront se décharger de leur « épuisement cognitif » en « recherchant le gain d'un duel médié par un référentiel bondissant de micro-envergure » (essayer de gagner au tennis), ou même « traverser en équilibre horizontal par immersion prolongée de la tête en milieu aquatique » (nager). Une fois diplômés, nos enfants s'inséreront sans peine dans le « monde du non-chômage », accueillis par les « forces vives » et autres « capitaines d'industrie », en toute « flexibilité » et « mobilité » face aux « cures d'austérité », « écoresponsables » et « volontaristes », pour « réussir dans la vie » (et non réussir leur vie), même s'ils doivent commencer au bas de l'échelle en étant « chef d'exploitation d'élevage de bétail sur sol » (berger), « gondolier » (employé de libre-service), « intervenant en génie climatique » (ramoneur), « animateur de piste » (pompiste) ou, mieux, « employé sur une plage d'habillement optionnel » (employé dans un camp de nudistes).

Mais évitons le « devoir d'ingérence » dans leur destin, même si les « frappes chirurgicales » de la « mondialisation » les transforment en « boucliers humains », « dommages collatéraux » d'une société « en crise ». Ce ne sera pas de la faute des « décideurs », ce ne sera pas de la leur non plus.

On pourrait dissenter longtemps sur la novlangue des « professionnels de la profession ». À quoi bon, et surtout pour quels résultats ? Il faudrait peut-être inventer un vocable pour ceux qui sont parfois si cher payés pour leur amateurisme en se souvenant justement que l'arche de Noé fut construite par des amateurs et le « Titanic » par des professionnels. Que conclure, si ce n'est qu'en réduisant ainsi les finesses de notre langage nous devenons aussi beaucoup plus facilement manipulables hors de nos frontières. « French bashing » ? Perte du triple A ? À ce train-là, la France ne devrait pas tarder à gagner un triple zéro.

Par ignorance...

(Publié le 1^{er} juillet 2018)

J'ai entendu déclamer naguère, lors de lectures poétiques, des poèmes d'une médiocrité affligeante. J'en ai lu sur la Toile des quantités du même tonneau.

« Holà, me direz-vous, de quel droit... ?

— Du droit de celui, vous répondrai-je, qui a pris la peine d'apprendre les règles de la versification française. »

« Poète, mon ami, te viendrait-il à l'esprit de fabriquer une belle armoire pour ta chambre ? Ou un ensemble table + chaises pour ton salon ? — Quelle idée ! me répond l'interpellé, Je ne suis pas ébéniste ! (Si vous êtes ébéniste et êtes — ou croyez être — poète, remplacez le métier d'ébéniste par ce que vous voulez — pourvu que vous n'y connaissiez strictement rien). Je n'ai pas les outils, je n'ai pas non plus appris à m'en servir ! »

Nous sommes d'accord. Je ne ferai pas non plus mes propres meubles pour les mêmes raisons. Dans ce cas, comment se fait-il, ami poète, que tu t'essaies à versifier sans avoir la moindre connaissance des règles de la poésie classique ? Je crois savoir la réponse à cette question : pour nombre de poètes de XXI^e siècle, l'écriture poétique est quelque chose de vague, de flou et d'indéterminé ; il y faut certes des vers et des rimes mais les contraintes se limitent là (et encore : quels vers et quelles rimes ?) ; tout est dans les (bons) sentiments qu'on veut partager. Mais c'est faux : il n'y a rien de plus précis, de plus ciselé, que l'écriture poétique. De plus difficile aussi.

Les règles de composition poétique ne sont pas l'apanage d'une élite. Il suffit de les apprendre en consultant les ouvrages idoines ou en lisant abondamment les poètes connus (disons, jusqu'à Aragon — au passage, le lecteur intéressé trouvera sur ce site des documents qui traitent du sujet). Puis il faut mettre en pratique les règles apprises. Bien sûr, les règles ne sont que des outils et leur pleine possession ne suffira pas à faire un bon poème ; chacun peut définir ce qu'il entend par un « bon poème » mais convenez qu'il faut *a minima* que ce soit un poème bien écrit. Malheureusement, vouloir versifier sans ces outils aboutit inmanquablement à des poèmes pitoyables : quantité de rimes pauvres alors que la rime suffisante s'impose avec son bel équilibre (surtout pour les rimes masculines — la magie de la « consonne d'appui »), et un mètre inexistant avec pour conséquence ce que j'appelle un « poème mou » et sans vigueur. Car la poésie versifiée, métrée et rimée est avant tout musique. Musique des mots, bien entendu et qui n'a pas l'oreille musicale ferait bien mieux d'oublier les vers. Chantez-vous faux ?

J'ai parfois l'impression, à lire ou à écouter ces pauvres vers, que l'auteur n'a même pas fait l'effort de choisir un mètre. Tel poème commence en octosyllabes, puis on y trouve un bâtard de sept ou neuf éléments. Car l'essentiel pour le poète ignorant, comme je l'ai écrit ci-avant, est de poser les rimes et qu'importe les vers fautifs. L'intéressé s'en satisfait puisqu'il a réussi à faire passer son message. Et que dire des fausses élisions, présentes en abondance et des liaisons oubliées ? (Je serai indulgent pour les diérèses classiques car leur usage est un peu passé de mode, pourvu que le poète ait fait le choix de les négliger ; mais c'est dommage car leur emploi donne un rythme extraordinaire au vers).

Or donc, pour toute forme de création artistique, et peut-être davantage en poésie versifiée, métrée et rimée qu'ailleurs, la qualité dépend de l'harmonie entre le fond et la forme. Chacun fait son affaire du fond ; la forme dépend des règles. Et si ces règles sont contraignantes, elles ne méritent pas moins qu'on s'en serve ; elles sont le fruit de l'expérience de générations de poètes et sont un instrument d'écriture parfaitement adapté à la langue française.

Rassurez-vous, âmes sensibles : en cette triste époque où la poésie est tellement maltraitée, les poètes médiocres ont aussi leurs lecteurs. Que ce soit dans la vraie vie ou sur la Toile, combien en ai-je entendu ou lu, de commentaires

admiratifs, sinon élogieux à propos de tel ou tel poème ? On y trouve toutes les tares ici évoquées, plus quelques autres, mais l'auteur mérite qu'on l'encourage : n'est-il pas sincère ? Pire encore, n'est-il pas gentil, n'est-elle pas charmante, ce monsieur, cette dame ? Hélas, si la sincérité et la gentillesse ont toute leur place en poésie, elles ne suffisent pas à faire de bons poèmes quand on n'y connaît rien, tout simplement. Pourtant, je le redis : nul élitisme là-dedans, il suffit de se pencher sur la question et d'apprendre.

Je crois bien que la prochaine fois que j'entendrai cette bouillie de mots qu'un auteur a outrageusement qualifié de poème, j'imiterai Rimbaud lors d'une mémorable soirée chez les Vilains Bonshommes : je me lèverai et je quitterai l'assemblée en grommelant : « Et merde... Merde ! »

Jeunes poètes

(Publié le 29 octobre 2018)

J'ai déniché, au cours de mes pérégrinations farfouillesques (pourquoi se priver de créer un mot qui de toute façon ne durera que le temps d'un article ?), un petit opuscule intitulé « Poésie en liberté – 2005 ». Il s'agit du palmarès pour l'année 2005, donc, du concours de poésie éponyme organisé pour les lycéens.



Ce concours existe toujours ; le visiteur désireux d'en savoir plus peut se rendre sur le site dédié : www.poesie-en-liberte.fr. Belle initiative : il s'agit, à travers la poésie, de promouvoir la francophonie et, bien sûr, la poésie auprès des ados.

Plus qu'intéressé, j'ai donc acquis (pour 1 €) le bouquin en question et me suis engagé à le lire en tâchant de respecter cette règle : oublier qui avait écrit ces poèmes, autrement dit : ne pas tenir compte de l'âge des auteurs. Après tout, Rimbaud a bien été poète au même âge ou à peu près – et une courte période de sa vie.

Surprise : j'ai retrouvé au fil des pages tout ce que l'on trouve chez nombre de poètes du XXI^e siècle (ou prétendus tels).

La majorité de la production est ainsi faite de ce que j'appelle la « poésie molle » : des vers certes mais sans rythme (à cause d'erreurs récurrentes de versification, vers trop courts, plus souvent trop longs pour une liaison oubliée, etc.) et des rimes pauvres pour la plupart. J'évoquais

Rimbaud ci-avant ; mais Rimbaud, comme ses contemporains passés par les études, avait appris les règles de la composition poétique française. Je doute que ce soit le cas pour nos jeunes auteurs – pas davantage pour les adultes que j'ai cités précédemment. Quand se rendra-t-on compte que la versification est avant tout une technique d'écriture ? Et une technique exigeante pour une écriture précise, ciselée, bref : l'inverse de ce que le mot « poésie » évoque généralement, flou artistique, mots approximatifs, suggérer plutôt que dire, etc.

Mais j'ai croisé aussi dans ce petit livre quelques clones du poète que Pierre Jourde évoque dans « La machine à poésie » (on trouvera ce texte sur cette page), ce poète, typique de la seconde moitié du XX^e siècle, qui écrit des vers aussi obscurs que prétentieux. En voici un exemple (pp. 98 et 135) :

(...)
*Ô Fatum rouge fils de horloges criardes
Toutes folles Amours, sous tes martèlements,
Chialent à méduser leurs mornes hallebardes,*
(...)

Encore :

(...)
*j'écoutais d'un œil absorbé
le passage des nuées aquatiques
transferts de cette densité latente*
(...)

De deux choses l'une : ou les auteurs de ce charabia ont quelque chose qui ne tourne pas rond ou ils font du second degré (ce que j'espère – pour eux). Au demeurant, c'est plutôt amusant de noter que certains jeunes savent déjà faire de l'esbroufe avec les mots. S'ils se lancent dans la littérature, ils iront loin, les critiques de notre époque sont friands de ce baragouin. Inutile de développer plus avant, lisez, si ce n'est déjà fait, l'article de Pierre Jourde.

On peut lire encore dans ce palmarès des poèmes qui... n'en sont pas. J'entends : composés de vers injustifiés (pourquoi aller à la ligne si le rythme ne le demande pas ?), autrement dit de la prose déguisée. Ce découpage arbitraire est une des caractéristiques de la pseudo poésie épinglée par Pierre Jourde. Mais, heureuse surprise, j'ai trouvé dans cette catégorie de fort belles choses. Comme quoi, débarrassés de la contrainte du vers, certains auteurs savent être émouvants (ou savent faire rire, c'est selon). D'ailleurs qu'on ne se méprenne pas : plusieurs poèmes de ce livre ne m'ont pas déplu (ou m'ont carrément ravi), y compris ceux qui relèvent de tentatives maladroites. Pourvu que les lycéens désireux de continuer à faire des vers aient réalisé qu'il fallait absolument apprendre la prosodie, seule manière de combiner heureusement technique et inspiration...

J'ai gardé pour la fin le poème suivant (p. 99) :

Sonnet contradictoire

*Méfiez-vous de ces vers élégants et habiles,
Qui s'habillent pour plaire aux lecteurs exigeants,
D'assonances choisies, de rimes difficiles,
Et maquillent leur teint de mots intelligents.*

*Le hasard fait parfois l'alexandrin facile,
C'est un piège ! Fuyez ces rythmes contingents !
Car nul n'est à l'abri des carcans immobiles,
Et l'on commet trop vite un sonnet affligeant...*

*Méfiez-vous de ces vers qui rongent les poèmes,
Qui, de ces fruits juteux, ne laissent qu'un tas d'os,
Sans la chair de Babel donnant vie au Logos.*

*Méfiez-vous de ces vers parfaits, car quand bien même
La césure au milieu fait croire aux mots vainqueurs,
La poésie vaut mieux que ces règles sans cœur.*

C'est ce qui s'appelle scier la branche où l'on est assis ! Comme Verlaine dénonçant la rime dans un poème... en rimes (tiens, au passage, c'est curieux, je n'ai jamais lu de critiques sur ce paradoxe, critiquer la rime en rimant...)

Ce sonnet, fort bien écrit (on passera sur les vers 1 et 9, vers faux puisque Méfiez se lit Mé/fi/ez et non Mé/fiez, mais il suffirait de remplacer « de ces vers » par « des vers ») dénonce avec justesse les poèmes rutilants et creux à la fois. Je pense, entre autres, aux poèmes écrits à la demande (pour célébrer la disparition d'un homme célèbre, par exemple ; le XIX^e siècle fut riche de ce genre-là).

Mais, ironie du sort, si j'ai bien aimé la forme de ce poème (peut-être parce qu'il est un des seuls à être ne pas trop malmener la poésie versifiée), sa façon de systématiser le rapport entre la belle écriture et la vacuité du texte me paraît abusif. Prétendre qu'un poème bien écrit n'est forcément qu'une coquille vide est pour le moins excessif et conseiller, à ce titre, de fuir « ces rythmes contingents » relève du suicide littéraire !

Une explication pourrait-elle être trouvée à la fin ? L'auteur qualifie les règles de composition de « règles sans cœur » ; évidemment, dans ce cas... Mais, cher jeune homme, ces règles-là ne sont pas faites pour avoir un cœur... Elles sont faites pour être appliquées parce qu'elles sont le meilleur (probablement le seul) moyen de versifier en langue française. Bon, je ne veux pas revenir ici sur les techniques d'écriture, le lecteur curieux n'aura qu'à parcourir les notes de cette page. Non, jeune poète, les règles n'ont pas à avoir de cœur. Mais le poète, oui, bien sûr, qu'il lui faut avoir un cœur, sauf que toute la difficulté du travail d'écriture consiste précisément à faire le lien entre les élans de son cœur et la manière de les traduire en mots (en l'occurrence pour ce qui nous concerne, en vers rythmés et rimés).

Le juste équilibre entre le fond et la forme, ou entre le cœur et la raison, en somme...

Faire du neuf...

(Publié le 11 janvier 2019)

J'ai lu naguère les propos d'un monsieur bien placé qui disait : « Ceux qui singent la poésie du passé m'accablent ». Voilà qui m'interpelle, moi qui écris volontiers en tâchant d'appliquer les règles de la poésie classique – avec tout de même deux ou trois adaptations au français contemporain. Horreur ! Ne ferais-je que « singer » mes célèbres prédécesseurs ?

Certes, singer qui ou quoi que ce soit est accablant. Quoique... Quand c'est bien fait... Bon, me direz-vous, quand c'est bien fait, on ne parle plus de singer. Bah, question de vocabulaire et c'est bien là tout le problème : les mots n'ont jamais la même portée, ils dépendent de ceux qui les emploient, certes avec une base commune sans quoi les échanges seraient impossibles mais cette base, pour être indispensable, n'en est pas moins ténue et les nuances sont nombreuses. Ajoutez-y les goûts et les couleurs, jamais les mêmes entre les lecteurs et la singerie devient chef-d'œuvre – ou inversement.

En tout cas, qu'ils singent ou pas, je continue à préférer la lecture de mes collègues en poésie qui savent jouer du vers, du rythme et de la rime, bien loin des tristes guignols juste capables d'aligner des mots au sens abscons. J'ai déjà parlé de ces pseudo-poètes, gribouilleurs pitoyables qui croient qu'il faut être obscur pour faire de la poésie (soyons honnêtes : il existe, j'en ai rencontré récemment, des auteurs qui réussissent à combiner versification et charabia ; remarquez, ceux-là peuvent se réclamer de noms illustres et d'autres ont écrit, au moins pendant une partie de leur vie, des vers à la signification obscure).

Mais dépassons, si vous le voulez bien, le problème posé par les nuances que peut prendre tel ou tel mot, problème de toute façon insoluble et demandons nous : pourquoi faudrait-il faire du nouveau à tout prix ? D'ailleurs, est-il bien raisonnable de croire que c'est possible ? Nous trimballons 2 000 ans de civilisation et même un peu plus. Il faut se faire à cette idée : tout a été dit – ou presque et sous toutes les formes possibles. Bien naïf qui croit qu'il va inventer !

J'ai cru récemment y arriver, en utilisant à la rime un mot coupé en deux... Ce sacrilège mérite qu'on l'ose, me suis-je dit, certes à petites doses, mais il apporte un je-ne-sais-quoi d'insolite... J'ai donc écrit ceci :

*Je parle de l'amour ! C'est un sujet, me semble–
T-il que tous les auteurs ont évoqué, pardi !*

Il ne s'agit là que d'une coupe raisonnable, en quelque sorte, entre deux termes d'une seule expression. On pouvait faire mieux (ou pire, seul le lecteur est juge) :

*La journée s'achève... Oser en offrande
Mon premier poème au 1^{er} janvier :
Telle était l'idée. C'est fait, salut ! Rende–
–Ez-vous l'an prochain... au 1^{er} janvier !*

Là, c'est carrément « Rendez » du mot « Rendez-vous » qui passe à la tronçonneuse.

Mais lisez ceci :

*Il va rôdant comme un loup
Autour du cœur de beaucoup
Et s'élance tout à coup*

*Poussant un sombre bou-bou !
Soudain le voilà roucou-
Lant ramier gonflant son cou.*

La voilà bien, l'innovation ! Verlaine, dans cet extrait de « Chair » (« Dernières poésies, Prologue » in « Chansons pour elle et autres poèmes érotiques », Folio) a coupé « roucoulant » en deux bien avant moi ! Quand je vous disais qu'il est folie de chercher à faire du nouveau...

Ici, j'entends certaine voix qui me dit : « Mais il ne s'agit pas de faire du nouveau à tout prix ! Il s'agit de ne pas singer ! ». Et hop, retour à la case départ et la singerie devient chef-d'œuvre – ou inversement. Étonnant, non ?

Lucidité

(Publié le 28 avril 2019)

Jean-Louis Servan-Schreiber, dans « Fragments de lucidité » (paru au Livre de Poche) parle avec humour (et... lucidité) du statut de l'homme (ou de la femme) de plume, dans son chapitre 12, p. 75, « Où l'on se demande à quoi sert d'écrire ».

En voici quelques extraits. Qu'ajouter de plus à ces *fragments de lucidité* ?

Où l'on se demande à quoi sert d'écrire

Écrire n'est pas une préoccupation universelle. À part les SMS et les messages électroniques, on s'en passe de plus en plus. Mais ceux qui lisent ces lignes, par définition, aiment les mots. Derrière chaque lecteur rêve un auteur potentiel ou frustré. Pour aborder ce dont il sera question ici, nous sommes donc entre nous. Difficile d'aller plus loin sans mettre en exergue l'injonction radicale de Rilke à un jeune poète : « N'écrivez que si vous ne pouvez pas ne pas écrire ». (...)

Il m'arrive de penser qu'écrire est une névrose bénigne qui n'a pas d'inconvénients pour les autres, puisque la plupart s'abstiennent de me lire. Je passe sur les minuscules retombées de notoriété, de contacts humains ou de rentrées financières qui en découlent. Elles ne suffiraient évidemment pas à justifier les heures et les jours investis à cette tâche. (...)

Miser sur une notoriété fugitive ou une trace durable serait un péché contre la lucidité, une naïveté de plus. Ce ne peut pas être la vraie justification de cet acte de scribe, dont tant d'autres se passent allègrement. (...)

Quant aux livres, leur taux de rémanence à la mémoire est à peine supérieur. Ils ne trouvent de sens qu'auprès de quelques personnes qui veulent bien me lire, et dans les semaines qui suivent leur publication. (...)

Quand j'ai l'intention d'écrire, j'évite d'entrer dans une librairie. La vue des milliers de titres qui débordent des rayonnages suffirait à rendre dérisoire toute velléité d'en ajouter un nouveau.

Pourquoi écrit-on ? Je l'ai dit, d'abord pour soi et pour répondre à un besoin, comme on fait de l'exercice physique pour entretenir son corps et rester plus longtemps en forme. J'écris pour jouer avec les mots, plaisir qu'à mes yeux aucun jeu vidéo ne pourra égaler. Pour mettre un surcroît de sens dans toute journée. Pour m'estimer moi-même, puisque je me jugerais sans aménité si je faisais un refus d'obstacle au pied de la page blanche. Pour entretenir avec ceux qui comptent à mes yeux un lien de plus, sans insister pour qu'ils me lisent ; ce serait lourd. Pour me donner l'illusion d'éviter la trivialité. Pour tenter de formuler des idées, plutôt que de les laisser dans le nuage de l'inexprimé. Pour faire partie d'une communauté valorisée, bien qu'en déclin, celle des auteurs. (...)

Quel noircisseur de pages croit vraiment que son message est de nature à faire progresser l'humanité ?



La véritable histoire d'Ez le Sage

(Publié le 27 mai 2019)

Ez le Sage est un poème publié sur le site des *Cahiers des Poésies* hier 26 mai. Ez le Sage... Quel curieux nom ! Mais qui est donc Ez le Sage ?

Je me plais parfois à imaginer la scène suivante : un Terrien du XXII^e ou du XXIII^e siècle, farfouillant un jour dans un grenier oublié, tombe sur des exemplaires des *Cahiers des Poésies de mon cœur*, acquis deux cents ans auparavant et miraculeusement préservés des outrages du temps. Ce découvreur providentiel est critique littéraire de métier (les parasites ont la vie dure) ; il est emballé par ce qu'il lit (!), en particulier par le poème d'Ez le Sage. Peut-être ce branleur de cervelles des temps futurs écrira-t-il : « (...) *Mais qui peut bien être ce "Ez le Sage" ? On devine, dans le nom pour le moins insolite du bonhomme, quelque mystérieuse allusion à l'éternité des choses... Ez comme Est, parce que la sagesse Est (ou devrait être) éternelle, Ez comme Es, pour : c'est toi, ami lecteur, qui Es le Sage. En vérité, ne sont-ce pas là deux façons de dire : Sois le Sage de ta propre vie ? (...)* », etc.

Rien ne m'amuse autant que ce genre de fiction ; avouez-le, je ne suis pas trop éloigné des fadaises que les critiques et autres universitaires pondent quand ils rédigent les commentaires d'une édition contemporaine des œuvres de tel ou tel poète – édition qui porte leur nom, évidemment. J'en ai donné plusieurs fois des exemples dans ces notes mais je n'ai guère de mérite, tant ils abondent.

Pour autant, amis lecteurs, voici l'histoire véritable d'Ez le Sage (pour toi aussi, critique de l'an 2219, bien qu'il y ait fort peu de chances que cet article te parvienne, tant la Toile est éphémère).

Ez le Sage est né dans un... car. Vous avez bien lu.

J'avais fait une de mes randonnées favorites, j'ai nommé Annonay-Tournon et je m'apprêtais à rentrer chez moi avec un des cars de la ligne 3 du Sept, le réseau ardéchois. À bord du véhicule, je prends place côté droit, le véhicule démarre et s'arrête bientôt aux feux qui règlent la circulation non loin de la gare routière de Tournon. À ces feux, comme à tous les feux tricolores de France et de Navarre, une balise, panneau de secours en cas de non fonctionnement des petites lumières verte, orange et rouge. Sous le triangle de cette balise, le cartouche précisant aux distraits qui auraient oublié la signification du panneau susnommé : CÉDEZ LE PASSAGE.



Les plus perspicaces d'entre vous – et je ne doute pas que vous en fassiez partie – auront compris... Le cartouche en question est rédigé sur deux lignes : CÉDEZ LE | PASSAGE.

Le montant gauche de la vitre du car me cachait la partie gauche du panneau et, partant, du cartouche. Les lettres « CÉD » de la première ligne et « PAS » de la seconde étaient masquées. Ne restait donc plus que... EZ LE | SAGE.

Ainsi naquit Ez le Sage. Car comment résister au plaisir d'écrire quelques vers en honneur du vénérable Ez le Sage quand le destin a cru bon de me révéler son existence de manière aussi éclatante ? Ce que j'ai fait, avec, bien entendu, l'espoir que ce poème plairait à mes lecteurs – et avec l'intention de leur révéler un jour la véritable histoire d'Ez le Sage. C'est fait.

Voilà tout... L'inspiration trouve sa source dans des endroits et en des circonstances qu'on n'imagine guère !

Faire du neuf (bis)

(Publié le 24 juillet 2019)

J'ai publié le 11 janvier dernier une note intitulée « Faire du neuf ». J'évoquais là, entre autres, l'impossibilité (à tout le moins, l'extrême difficulté) d'innover quand on a derrière soi près de 2 000 ans de civilisation.

Dans le domaine de l'écriture poétique et pour étayer mon propos, je citai Verlaine qui n'avait pas hésité à couper un mot par le milieu à la rime. Pauvre de moi, qui croyais l'avoir fait le premier...

Le lecteur intéressé se reportera à la note susdite mais j'ai trouvé mieux depuis. Christine de Pizan, dans « Le Chemin de Longue Étude » (Le Livre de Poche, Lettres gothiques, traduction d'Andrea Tarnowski), publié en 1402, se livre à quelques facéties dans la versification, fort bienvenues au demeurant, qui montrent que les poètes (et les poétesses comme ici) du Moyen Âge savaient jouer avec les règles et ne les respectaient parfois que pour mieux s'en écarter.

En voici cinq exemples.

Les quatre premiers offrent une rime qu'on pourrait apparenter aux rimes équivoquées ; l'auteur pose un mot monosyllabique en fin de vers qui, avec la syllabe qui le précède, fait la rime avec le vers précédent.

Ainsi aux vers 1679-1681 :

*Mais tu n'as mie le corsage
Abille a ce. Toutedfoiz say ge
Que de toy ne vient le deffault*

*[mais tu n'as pas du tout la stature
qui convient à cela. Toutefois je sais
que ce n'est pas ta faute]*

où « corsage » rime avec « say ge » (pour « sais-je » ; je suppose que « corsage » se prononçait « corsaigne »). Et moi qui étais persuadé que ce type de rime n'était apparu que tardivement !

Même chose aux vers 1884-1887, aux vers 3799-3800 et aux vers 5888-5891 :

*En leurs cercles si bellement
Se ment qu'il empeche la course
Du firmament du ciel ; et pour ce
Le fist Dieux (...)*

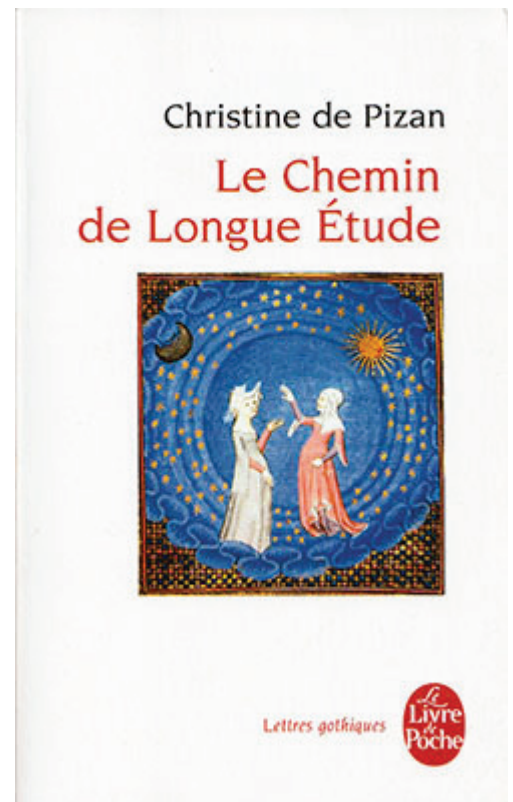
*[(L'ordre des planètes)
dans leurs cercles d'une manière réglée
se manifeste de telle sorte qu'il ralentit la course
du firmament céleste ; et Dieu le fit ainsi car (...)]*

*(...) Et plus leur donna grant louange.
Que vous en semble ? Dites, mens ge ?*

*[(...) Et les investit d'une plus grande gloire.
Qu'en pensez-vous ? Dites, est-ce que je mens ?]*

*(...) Aux armes entendre tousjours
Et au gouvernement publique,
Et de nuit à l'étude, si que
Oyseuse ensement eschevoit.*

*[(...) Il s'occupait d'armes
Et de gouvernement
Et la nuit il étudiait, de sorte
Qu'il évitait l'oisiveté.]*



où « course » rime avec « pour ce », « louange » avec « mens ge » et « publique » avec « si que ». C'est le genre de rime que j'aime bien et que j'ai employé plusieurs fois – mais force est de constater que je suis loin d'être le premier...

Une petite remarque au passage : je semble être le seul (cette fois-ci !) à ôter le « e » final des monosyllabes pour le remplacer par l'apostrophe. Un monosyllabe avec « e » se lit toujours en appuyant sur ce « e ». Par exemple, « Je » se lit « jeu » mais s'il est placé à la rime comme second élément, il se lira « j' » et puisqu'il faut l'élider, il faut également montrer cette élision. En voici un exemple. Dans **Le march(i)eur des bois**, j'écris ceci :

*Si pour que tu satisfasses
À l'hygiène, c'est râpé,
Déchiffre : si tu n'as pas c'
Qu'on nomme PQ, rampe et*

Le « ce » est élidé en « c' » pour que l'ensemble « pas c' » se lise comme « passe » et non comme « pas ceux ». Vous suivez ? Eh bien, dans tous les cas semblables, je n'ai jamais rencontré la marque de l'élision. Serais-je trop pointilleux ?

Enfin et pour en revenir au sujet de cette note, aux vers 2275-2277, C. de Pizan écrit :

*Mais la matiere pas de liege
Ne fu de quoy elle estoit faite,
Ains de blanc yvoire, parfaite-
Ment belle fu, toute entaillée ;*

*[La matière de quoi elle était faite
n'était pas du liège, non,
mais d'ivoire pur parfaite-
ment beau et tout sculpté]*

Nous y voilà... En 1402, longtemps avant Verlaine, l'auteur a coupé un mot en deux à la rime (« parfaite- / ment »).

N'est-ce pas étonnant ? Étonnamment moderne, en tout cas !

Du genre des mots

(Publié le 21 octobre 2019)

Le poète est *a minima* un manieur de mots. Bien entendu, le lecteur pourra remplacer « manieur » par toute autre expression du même tonneau à sa convenance. Là n'est pas le sujet de cette note...

Si j'en parle ainsi, c'est que certains d'entre nous – et j'en fais partie – finissent, à force de jouer avec les mots justement, par vouer une passion à la langue française, bien méritée au demeurant tant elle (la langue française) est en tous points admirable. Pour ce qui me concerne, cet engouement m'amène fréquemment à m'intéresser de près à l'évolution du français, chose fort utile par ailleurs quand on veut lire les poètes d'un passé un peu lointain, aussi à me rendre dans les lieux les plus secrets du français, si j'ose dire, pour en rapporter quelque notion oubliée des hommes... Par exemple : avez-vous entendu parler des mots, comment dire... neutres ?

Je ne suis pas linguiste (et pour ce qui va suivre, je serai infiniment reconnaissant au visiteur qui l'est [linguiste] de me contacter s'il constate, de-ci, de-là, des termes inadaptés et/ou des notions incorrectes : j'aime apprendre) mais je suis logique et un peu agacé par celles et ceux qui maltraitent la langue française sous divers prétextes, la plupart de ces goudjats n'ayant d'ailleurs pas besoin de prétexte : leur ignorance leur suffit largement.

En voici un exemple. La notion de genres est à la mode et madame le maire de ma commune met un point d'honneur à se faire appeler « madame LA maire ». À défaut d'être une marque de féminisme un tantinet exacerbé, cette pratique dénote avant tout une méconnaissance du français.

La langue française ne connaît que deux genres. Un nom est féminin ou masculin. Pas de genre neutre en français. Toutefois, certains mots peuvent, je crois, être considérés comme neutres. Je les nomme, faute de mieux (au secours, ami linguiste !) « mots génériques ». C'est le cas de « maire » ou, bel exemple dans le contexte de ce site, d'« auteur » : l'horrible « auteure » est grotesque ; c'est oublier qu'« auteur » n'est pas à proprement parler un mot masculin. Il représente une catégorie de personnes, femmes ou hommes sans distinction (ou n'importe quel genre intermédiaire qui vous convient). Entre parenthèses, « auteure » sent à plein nez son mot bricolé. Quitte à innover, il aurait fallu opter pour « auteuse » ou « autrice », c'est ce qui se fait de mieux en français.

J'entends d'ici les féministes de tout poil hurler que, oui, mais comme par hasard, ces prétendus « mots neutres » sont tous masculins. Ah, croyez-vous ? Pourtant, chère madame qui êtes à la tête de ma commune, je continuerai à vous appeler : « madame LE maire » sinon, je serais dans l'obligation, fort embarrassante, de dire : « Mars est LE planète de la guerre » puisque Mars est, la chose est incontestable, un dieu, pas une déesse. Fort heureusement, « planète » est un mot regroupant les deux genres. Tout comme « maire ». Idem, je ne saurais dire : « Jean Gabin est UN étoile du cinéma », au prétexte que l'étoile en question est un acteur. En conséquence, M. Machin est LE maire de A... tout comme Mme Trucmuche est aussi LE maire de B...

Tiens, je me demande si je n'ai pas là le sujet d'un prochain poème... Bah, c'est toujours ça de gagné !

15 juin 1964

(Publié le 26 novembre 2019)

C'est un petit bout de film, un court extrait d'une émission de variétés du couple célèbre des débuts de la télévision française, Maritie et Gilbert Carpentier. L'émission se nommait : « La Grande Farandole » et ce jour-là, c'était le lundi 15 juin 1964, pendant « La Grande Farandole », elle a interprété sa chanson – elle était venue pour ça.

Samedi 2 novembre 2019... France-Info annonce la disparition de Marie Laforêt. Une brève nécro, comme ils disent. Marie Laforêt (chanteuse, comédienne, écrivain... le lecteur intéressé peut se référer à sa bio sur Wikipédia) avait fêté ses quatre-vingts ans le 5 octobre. Pour moi, Marie Laforêt, c'est avant tout une chanson : « Viens sur la montagne ». D'accord, c'est bien peu pour une artiste qui a enregistré près d'une quinzaine de disques et s'est produite maintes fois sur scène mais en apprenant la nouvelle de sa mort, c'est immédiatement « Viens sur la montagne » qui m'est revenu ; fait étonnant, au même moment quelque chose m'a traversé, sans que j'en sache rien d'abord, quelque chose comme un souvenir lointain longtemps assoupi qui se serait réveillé... Et une quinzaine de jours plus tard (la durée d'une gestation ?), c'est à n'en pas douter ce quelque chose qui m'a poussé à faire une recherche sur TuTube ; mots-clés : « Marie Laforêt » et « Viens sur la montagne ». Peu de résultats : une bande audio, présentée sous de multiples formes, et une vidéo, celle enregistrée pour « La Grande Farandole » du 15 juin 1964. Je télécharge la séquence et je regarde...

À l'été 1964, j'avais sept ans et quelques mois. Ai-je réellement vu « La Grande Farandole » du 15 juin de cette année-là ? Tout me porte à le croire. Bon, Marie Laforêt n'a-t-elle pas participé à d'autres émissions de variétés où elle aurait chanté « Viens sur la montagne », des émissions aux archives mal tenues et donc perdues pour la postérité ? Peut-être mais que l'on ne s'étonne pas plus que ça s'il n'est pas fait mention d'autres versions télévisées de « Viens sur la montagne » : la télé débutait au milieu des années 60 et nombre d'artistes préféraient la radio, nettement plus répandue ; en tout cas, mes parents, le point est capital, possédaient un poste de télévision à cette époque. Voilà pour l'aspect pratique des choses, si l'on peut dire. La suite relève de l'indicible, de l'indéfinissable, c'est juste un ressenti, une impression : oui, j'étais devant le poste ce jour-là puisque j'ai eu le sentiment, plus de cinquante ans après, d'être à nouveau le petit garçon de l'année 1964...

Peut-on tomber amoureux à sept ans ? Pardi, quelle question ! Bien sûr qu'on peut ! Et même bien avant ! Que le lecteur ne se méprenne pas : cet amour naissant et qui parfois perdure se traduit le plus souvent, dans la *vraie* vie, par de doux gestes, par des regards échangés, par des mains qui se tiennent, rien de plus – c'est déjà beaucoup ! Je ne me souviens pas comment cela s'est manifesté ce 15 juin 1964, pourtant je *sais* – ne me demandez pas de l'expliquer – que je suis tombé amoureux de Marie Laforêt quand elle invitait le téléspectateur à l'accompagner « sur la montagne ». Je *sais* mais ce n'est pas un savoir conscient, cela relève, je le répète, des choses vaguement perçues, ces choses cachées venues d'un passé révolu. Nous sommes tous, peu ou prou, porteurs de secrets enfouis parce que difficiles à vivre : la plupart de ces secrets sont liés à des traumatismes venus de notre vécu ou de notre lignée (« l'héritage familial »). J'ignorais qu'il puisse en être ainsi pour des expériences agréables ; or, l'inconscient est parfaitement capable, le bougre, de dissimuler de beaux moments s'ils ne sont pas recevables. Et moi, petit garçon de sept ans, je suis tombé amoureux d'une splendide jeune femme (elle avait vingt-cinq ans en 1964) et cela justement n'était pas recevable.

Cinquante-trois ans plus tard, je *sais*. Que le visiteur veuille bien regarder « Viens sur la montagne », peut-être comprendra-t-il... Au milieu des années 60, la censure avait encore les ciseaux longs. Pas question de jouer « avec ça ». On en reparlera après mai 68, en attendant, impossible d'en montrer trop. Certes, pourtant aucun censeur ne pouvait, même en 1964, passer à la trappe « Viens sur la montagne » : Marie Laforêt y paraît en plan américain, à gauche de l'écran (et en double : premiers effets spéciaux ?) puis son visage s'incruste à droite. Vous voyez, rien d'outrageant et les bonnes mœurs sont sauvées. Mais point n'est besoin de dévoiler quoi que ce soit pour séduire quand on s'appelle Marie Laforêt... De la séduction donc, et même, osons le mot : de la sensualité à coup sûr dans cette

voix au vibrato envoûtant, sur ses lèvres, dans les mouvements de son visage, dans le regard, le regard surtout. Ah, les yeux de Marie Laforêt... Interrogez quiconque l'a connue, il vous parlera de ses yeux. Le réalisateur ne s'y est pas trompé, qui a demandé au cadreur de faire de plus en plus serré jusqu'au plan final : ne manquez pas le plan final.

Peut-être est-ce le petit garçon qui s'exprime aujourd'hui parce qu'il a enfin trouvé les mots pour le dire, mais qu'importe... En tout cas, c'est le poète de 2019 qui vous dit merci de tout cœur : merci à vous, Marie Laforêt, qui m'avez sans le savoir donné tant d'émotions et tant pis s'il leur a fallu tout ce temps pour refaire surface. Je les ai retrouvées longtemps après, comme a dû les ressentir le petit garçon de sept ans devant son poste. C'était le 15 juin 1964.

P.S. : le lecteur voudra bien me pardonner de n'avoir pas parlé de poésie dans cette note – en tout cas, pas directement. Au demeurant, un poème pourrait bien naître de cette « aventure intérieure ».

Émile Nelligan

(Publié le 11 février 2020)

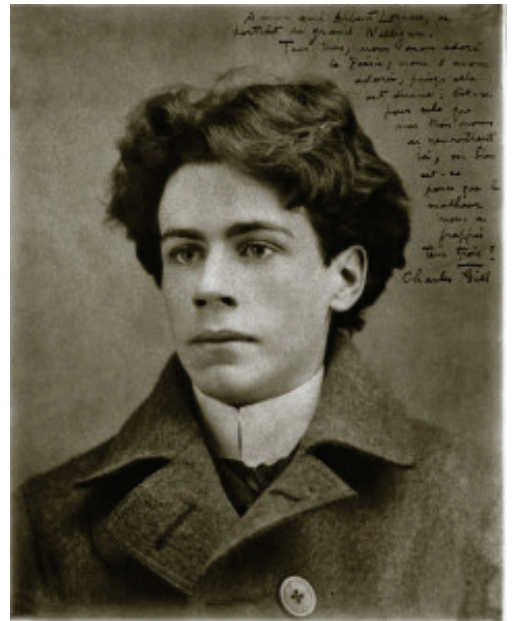
Connaissez-vous Émile Nelligan ? Probablement oui si vous êtes de la Belle Province ; dans le cas contraire, je parie que non et c'est bien dommage. Rassurez-vous : j'étais dans le même cas naguère.



Il est des hasards heureux. Avant chacune des Rencontres poétiques, le premier mardi du mois place des Terreaux à Lyon, je prends un moment pour aller fouiner à la Bourse, rue Lanterne, près des Terreaux justement. Il s'agit d'une librairie qui propose nombre de livres d'occasion à prix réduits. Ce mardi de février, en farfouillant au rayon poésie, je suis tombé sur un petit bouquin issu de la « Bibliothèque franco-canadienne », imprimé à Montréal pour les éditions Fides le 27 août 1974. Son titre : « Émile Nelligan, Poèmes choisis ». Face au livre d'un poète ou d'une poétesse de moi inconnu(e), je m'empresse toujours d'en feuilleter les pages, histoire d'avoir une idée de la versification de l'intéressé(e). Ravissement : Émile Nelligan écrit – écrivait serait plus exact – en suivant les canons de la poésie classique francophone. Ce n'est donc pas un de ces fumeux poétereaux des temps

modernes, définitivement incapables d'aligner quatre vers réguliers, encore moins de faire de la musique avec les mots mais un poète en qui je me retrouve, moi qui essaie à ma façon de faire de la poésie qui chante, justement.

Émile Nelligan (né le 24 décembre 1879 à Montréal, mort le 18 novembre 1941) a peu écrit. Le parallèle avec Rimbaud, plusieurs fois noté, est frappant ; comme le p'tit gars de Charleville, il a composé l'essentiel de son œuvre poétique en quelques courtes années et au moment de l'adolescence, au début du XX^e siècle. Ayant étudié, il a appris les règles de la prosodie classique et a pu, su et voulu les bien utiliser. Dans ses poèmes, Émile Nelligan parle de la mort, de l'amour – quel poète n'en parle pas ? – mais aussi et souvent de son mal-être, lui qui fréquenta l'hôpital psychiatrique à partir de 1925. Je ne dirai rien de sa manière d'écrire ; j'ai à plusieurs reprises exprimé tout le bien (!) que je pense des critiques et je ne vais pas à mon tour tomber dans leurs lamentables travers. De toute façon, le lecteur aura compris que sa poésie me plaît ; libre à lui (le lecteur de cette note) de partir à la découverte d'Émile Nelligan. La Toile est pleine de pages à lui consacrées et l'amateur, au prix d'un peu de persévérance, devrait pouvoir se procurer ses ouvrages.



Émile Nelligan, en tout cas dans le recueil de ses poèmes choisis trouvé à Lyon, avait de toute évidence un goût marqué pour le sonnet et son sonnet le plus célèbre est « Le Vaisseau d'or ». Le voici.

*Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.*

*Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,*

*Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.*

*Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputé.*

*Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve !*

Certes, c'est un sonnet irrégulier (les rimes ne sont pas identiques d'un quatrain à l'autre) mais qu'importe ? Ce poème vous parle-t-il ? Mieux, vous séduit-il ? Si oui, il ne vous reste plus qu'à partir à la recherche des livres de ce poète québécois trop ignoré en France : Émile Nelligan.

Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée

(Publié le 12 mars 2020)

Voici un article paru sur le site de l'AGEFI dimanche 17 novembre 2019 sous la plume de Christophe Clavé, professeur de stratégie & management ⁽¹⁾ à l'INSEEC SBE. Comme je l'ai fait pour la note Novlangue du 7 juin 2018, je vous livre son contenu sans autre commentaire.

Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée

L'effet de Flynn du nom de son concepteur, a prévalu jusque dans les années 1960. Son principe est que le Quotient Intellectuel (QI) moyen ne cesse d'augmenter dans la population. Or depuis les années 1980, les chercheurs en sciences cognitives semblent partager le constat d'une inversion de l'effet Flynn, et d'une baisse du QI moyen.



La thèse est encore discutée et de nombreuses études sont en cours depuis près de quarante ans sans parvenir à apaiser le débat. Il semble bien que le niveau d'intelligence mesuré par les tests de QI diminue dans les pays les plus développés, et qu'une multitude de facteurs puissent en être la cause.

À cette baisse même contestée du niveau moyen d'intelligence s'ajoute l'appauvrissement du langage. Les études sont nombreuses qui démontrent le rétrécissement du champ lexical et un appauvrissement de la langue. Il ne s'agit pas seulement de la diminution du vocabulaire utilisé, mais aussi des subtilités de la langue qui permettent d'élaborer et de formuler une pensée complexe.

La disparition progressive des temps (subjonctif, passé simple, imparfait, formes composées du futur, participe passé...) donne lieu à une pensée au présent, limitée à l'instant, incapable de projections dans le temps. La généralisation du tutoiement, la disparition des majuscules et de la ponctuation sont autant de coups mortels portés à la subtilité de l'expression. Supprimer le mot « mademoiselle » est non seulement renoncer à l'esthétique d'un mot, mais également promouvoir l'idée qu'entre une petite fille et une femme il n'y a rien.

Moins de mots et moins de verbes conjugués c'est moins de capacités à exprimer les émotions et moins de possibilité d'élaborer une pensée.

Des études ont montré qu'une partie de la violence dans la sphère publique et privée provient directement de l'incapacité à mettre des mots sur les émotions.

Sans mots pour construire un raisonnement la pensée complexe chère à Edgar Morin est entravée, rendue impossible. Plus le langage est pauvre, moins la pensée existe.

L'histoire est riche d'exemples et les écrits sont nombreux de Georges Orwell dans 1984 à Ray Bradbury dans Fahrenheit 451 qui ont relaté comment les dictatures de toutes obédiences entravaient la pensée en réduisant et tordant le nombre et le sens des mots. Il n'y a pas de pensée critique sans pensée. Et il n'y a pas de pensée sans mots. Comment construire une pensée hypothético-déductive sans maîtrise du conditionnel ? Comment envisager l'avenir sans conjugaison au futur ? Comment appréhender une temporalité, une succession d'éléments dans le temps, qu'ils soient passés ou à venir, ainsi que leur durée relative, sans une langue qui fait la différence entre ce qui aurait pu être,

ce qui a été, ce qui est, ce qui pourrait advenir, et ce qui sera après que ce qui pourrait advenir soit advenu ? Si un cri de ralliement devait se faire entendre aujourd'hui, ce serait celui, adressé aux parents et aux enseignants : faites parler, lire et écrire vos enfants, vos élèves, vos étudiants.

Enseignez et pratiquez la langue dans ses formes les plus variées, même si elle semble compliquée, surtout si elle est compliquée. Parce que dans cet effort se trouve la liberté. Ceux qui expliquent à longueur de temps qu'il faut simplifier l'orthographe, purger la langue de ses « défauts », abolir les genres, les temps, les nuances, tout ce qui crée de la complexité sont les fossoyeurs de l'esprit humain. Il n'est pas de liberté sans exigences. Il n'est pas de beauté sans la pensée de la beauté.

(¹) « *Management* » ? Personnellement, j'aurais plutôt dit : *gestion*. *Vive la langue française !*

Jivago, docteur et poète

(Publié le 4 mai 2020)

J'ai récemment ajouté à la liste des livres de la page Bibliothèque du site des Cahiers le roman de Pasternak : « Le docteur Jivago ». Certes, d'autres livres figurent sur cette liste, qui ne sont pas spécialement liés à l'activité poétique mais « Le docteur Jivago », lui, y a bien toute sa place au nom de la poésie.

L'auteur, Boris Pasternak, était poète – et donc romancier – et son héros, le docteur Iouri Andréievitch Jivago, est poète de même. D'ailleurs, la dix-septième et dernière partie du livre est titrée : Vers de Iouri Jivago. Et tel est le talent de Pasternak qu'on est persuadé, quand on arrive à la fin de ce roman admirable, que c'est bien Iouri Andréievitch Jivago qui a composé les vingt-cinq pièces proposées au lecteur... Mon attrait pour la culture russe n'est évidemment pas étranger à la fascination et à l'émotion intense que je ressens quand je lis (ou relis) « Le docteur Jivago » (voyez mon poème Métempsycose) mais je ne peux m'empêcher de croire à l'existence du célèbre docteur et je sens, mieux : je sais que c'est lui qui a effectivement écrit les poèmes qui clôturent le livre.

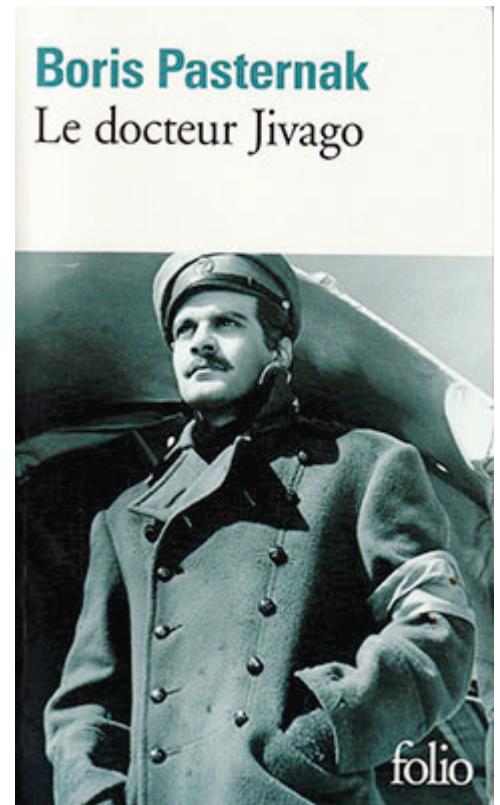
Aux pages 558 et 559 de l'édition française du « Docteur Jivago » (chez Folio), il y a l'admirable passage que je vous suggère de lire ici. Nous sommes proches de la fin de l'histoire, Jivago est de retour à Varykino avec Larissa Fiodorovna Antipova (Lara) et sa fille Katia. Il les voit pour la dernière fois – sans le savoir à ce moment du récit. Il fait nuit et Jivago entreprend d'écrire des poèmes.

Veillant à ce que l'aspect de ce qu'il écrivait rendît bien le mouvement vivant de sa main et ne se défigurât pas en perdant son âme et sa force d'expression, il rédigea de sa large écriture, dans une forme qui peu à peu changeait et s'améliorait, les vers dont il se souvenait avec le plus de netteté : « L'étoile de Noël », « Nuit d'hiver » et quelques autres poésies du même genre, oubliées par la suite, puis égarées à jamais.

Puis il passa de ces pièces achevées et mûries à ce qu'il avait naguère commencé et laissé en suspens, trouva le ton et se mit à en esquisser une suite sans le moindre espoir de mener désormais son travail à bonne fin. Puis son attention se dispersa, il se laissa traîner et passa à quelque chose de nouveau.

Après deux ou trois strophes qui coulèrent facilement et quelques comparaisons qui l'étonnèrent lui-même, il fut pris tout entier par son travail et sentit l'approche de ce qu'on appelle l'inspiration. Le rapport des forces qui régissent la création paraît alors se renverser. Ce qui reçoit la priorité, ce n'est plus l'homme et l'état d'âme auquel il cherche à donner une expression, mais le langage par lequel il veut l'exprimer. Le langage, patrie et réceptacle de la beauté et du sens, se met lui-même à penser et à parler pour l'homme, et devient tout entier musique, non par sa résonance extérieure et sensible, mais par l'impétuosité et la puissance de son mouvement intérieur. Pareil alors à la masse roulante d'un fleuve dont le courant polit les pierres du fond et actionne les roues des moulins, le flux du langage, de lui-même et par ses propres lois, crée en chemin, et comme au passage, la mesure, la rime, et mille autres formes, mille autres figures encore plus importantes, mais jusqu'ici inconnues, inexplorées et sans nom.

Dans ces moments-là, Iouri Andréievitch sentait que ce n'était pas lui qui faisait l'essentiel de son travail, mais quelque chose de plus haut qui le dominait et le dirigeait : l'état de la poésie et de la pensée universelles, leur avenir, le pas que devait accomplir maintenant leur développement historique. Et il sentait qu'il n'était que le prétexte et le point d'appui de ce mouvement.



Il écartait tous les reproches qu'il aurait pu se faire, le mécontentement de lui-même et le sentiment de sa propre insignifiance l'abandonnaient pour un temps. Il tournait la tête, il regardait autour de lui.

Il voyait les têtes de Lara et de Katenka endormies sur leurs oreillers blancs comme la neige. La propreté du linge, la propreté de la chambre, la pureté de leurs traits, se fondant avec la pureté de la nuit, de la neige, des étoiles et de la lune dans une même vague indivisible qui l'atteignait droit au cœur, le faisaient jubiler et pleurer, le pénétraient du sentiment de la pureté triomphante de l'existence.

J'ai retrouvé dans cet remarquable extrait cette notion, que le langage, « patrie et réceptacle de la beauté et du sens » dit Pasternak, « devient tout entier musique, non par sa résonance extérieure et sensible, mais par l'impétuosité et la puissance de son mouvement intérieur ». La musique des mots : voilà bien là la grande idée ! Écrire de la poésie, c'est faire de la musique sans notes, juste avec les mots, et avec cette obligation d'une force intérieure. Encore : « le flux du langage, de lui-même et par ses propres lois, crée en chemin, et comme au passage, la mesure, la rime, et mille autres formes, mille autres figures ». Que dire d'autre ?

Ah, si vous saviez comme je regrette de ne pas connaître la langue russe pour pouvoir lire les grands poètes de ce grand pays, à commencer par Pasternak lui-même !

Le poète et la jeune femme

(Publié le 3 juin 2020)

Le temps... Thème éternel (c'est le cas de le dire !) de l'inspiration poétique, rebattu, ressassé mais encore et toujours remis sur le métier, vingt fois comme disait Boileau ou cent fois comme disent les rustres qui citent à tort et à travers – *de* travers plutôt.

J'ai bien sûr apporté ma contribution, fut-elle modeste, à ce grand œuvre collectif. Témoins, entre autres, **À celle qui m'a croisé en souriant** (dernier quatrain) :

*Vous aurais-je tant plu ? D'ailleurs, quelle importance ?
Ce gracieux moment m'aura réconforté
Quand ce n'est déjà plus, demoiselle en partance,
Qu'un souvenir charmant que je veux emporter.*

Ou le haïku 188 (série VIII) :

*Et sur ma photo
La trapéziste en plein vol
Figée à jamais.*

Et d'autres, que le visiteur croquera peut-être au gré de son errance dans les *Poésies de mon cœur*.

Tiens, à propos de photo (je fus longtemps photographe, occupé à figer le temps), puis-je vous proposer cette image (ci-contre à droite) ?

Cette image, intitulée « Poète déclamant ses vers dans une librairie » est extraite du livre « L'U.R.S.S., un portrait en couleurs » (p. 118 ; éditions Odé, octobre 1960). On y voit en effet un poète, debout (sur une chaise ?), en pleine action face à un public attentif d'amateurs de poésie. Observez comme le poète est en train de prononcer un mot. Mais quel mot ? Pour moi, tout le charme est là : nul ne saura jamais ce que le poète disait à l'instant précis où l'opérateur a appuyé sur le petit bouton. Et comme un peu de lyrisme ne saurait nuire, je dis : camarade poète, je te salue par-delà les (ex-)frontières de la Russie soviétique – par-delà le temps aussi, qui a passé. Témoins de cette scène, qu'êtes-vous devenus ?



Regardez les participant(e)s ; tous ont la tête tournée vers le poète, un sourit, un autre donne aussi cette impression malgré qu'elle est de dos... Et une semble regarder le photographe. La voyez-vous ?

En voici une autre. Début avril 1977, j'ai eu l'opportunité de faire le voyage jusqu'à Moscou et Léninegrad (jadis nom de Saint-Petersbourg). J'ai pris la deuxième photo (ci-contre à gauche) sur la Place Rouge. Il y a foule, les gens semblent pressés et en tout cas, tous sont indifférents au touriste venu de l'Ouest qui prend une photo. Tous sauf

une, cette jeune personne au foulard qui me fixe attentivement (et à l'exception peut-être de quelques autres au second plan, mais c'est moins visible). Qu'est-il advenu de cette jeune femme ? Quelle était sa vie avant le moment où j'ai pris cette image ? Quelle après ? Oh, je ne prétends pas par-là que cette rencontre fugitive a changé quoi que ce soit



à son existence, non... Mais rien n'est dû au hasard. Puis c'est un peu le lot des poètes d'avoir l'imagination fertile – et la sensibilité exacerbée. Lisez (ou relisez) Les deux verres, vous comprendrez à quoi je fais allusion !

Reste, pour un poète, le plus difficile, également le plus excitant : mettre des mots, des vers, du rythme et des rimes sur un moment du passé figé à jamais sur la pellicule. La muse d'un poète en activité ne saurait d'ailleurs le laisser longtemps dans

l'embarras et le poème inspiré par cette rencontre aussi fugitive que lointaine, maintenant que nous sommes en 2020, est en cours d'écriture. ⁽¹⁾

Et qui sait ? Si vous passez par ce site, vous qui m'avez lancé un regard en avril 1977, écrivez-moi !

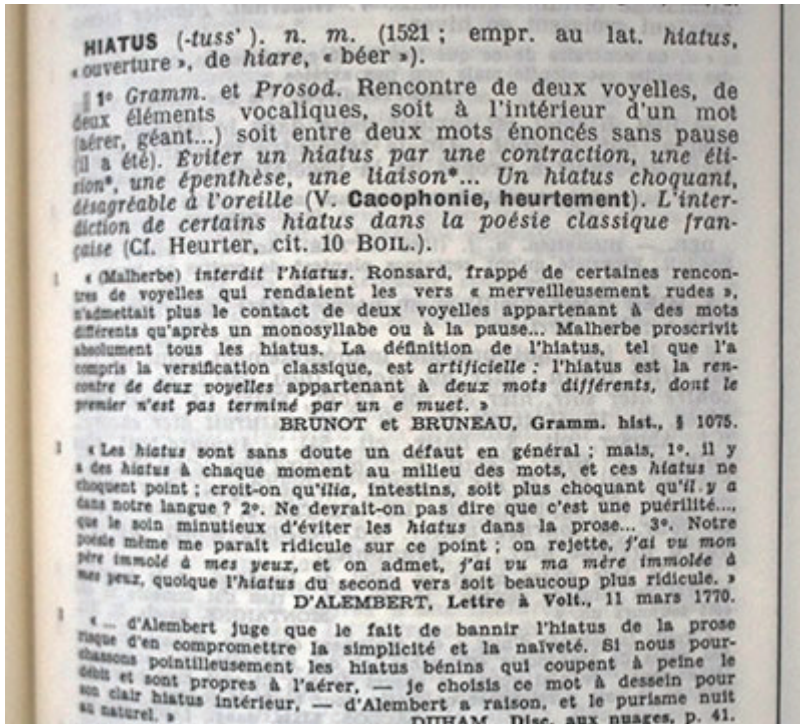
(¹) Il s'agit bien d'un poème inspiré par cette rencontre ; de fait, la jeune femme de la photo, foulard blanc et manteau bleu, porte un manteau blanc dans ce poème (et nulle mention de foulard) et la scène se passe en mai. J'ai mis aussi, dans le regard de cette jeune femme, un « air rebelle » qu'elle ne semble pas posséder sur la photo (ce serait plutôt de la curiosité, qu'en dites-vous ? Quoi que...). Qu'importe, pour moi, il n'était que de traiter le thème de la découverte, sur une image oubliée, d'un instant passé inaperçu sur le coup – et même longtemps après.

Hiatus, y es-tu ?

(Publié le 6 septembre 2020)

Ah, les hiatus (lire : lé-z-i-a-tus) ! Que de tracas, que de tourments ont-ils apportés aux poètes de tous bords ! En tout cas, aux poètes soucieux de l'harmonie de leur versification... Mais au juste, pourquoi tant de problèmes et d'abord, qu'est-ce qu'un hiatus ?

Un hiatus, c'est, selon le Robert en 6 volumes, la « Rencontre de deux voyelles, de deux éléments vocaliques, soit à l'intérieur d'un mot (aérer, géant...) soit entre deux mots énoncés sans pause (il a été). ». La langue française est riche



d'hiatus ; nombre de mots, à commencer par... hiatus lui-même, contiennent un hiatus. Le Robert cite aérer et géant mais il est facile au lecteur d'allonger la liste : nuage, aïeul, zoo, boa, Louis, réaliser, ouvrier, etc. Or, l'hiatus, longtemps passé quasi inaperçu en poésie, a fini par se faire remarquer pour ce qu'il serait, soit disharmonieux, soit difficile à lire, soit les deux.

Il faut reconnaître que certains hiatus ne sont pas des plus jolis. Malherbe l'avait sans doute noté, qui a proscrire l'hiatus. Mais le bonhomme a dû déchanter. Parce que bannir l'hiatus aurait entraîné la suppression d'une quantité considérable de mots. Il lui a fallu en rabattre et exclure – ce fut le début d'une longue série d'exceptions – les hiatus à l'intérieur des mots.

Quant à ceux que l'on forme en associant deux mots, là encore, les supprimer radicalement aurait rendu l'écriture quasi impossible. Pour le coup, la définition de l'hiatus selon Malherbe est devenue complètement artificielle et donc sans rapport avec la réalité.

Le poète Jacques Charpentreau, dans son « Dictionnaire de la poésie française », définit l'hiatus comme il se doit mais avec une nuance de taille ; il parle en effet de la « rencontre désagréable de deux voyelles » et donne en exemple : « Je vais à Athènes ». Outre que l'exemple en question ne me paraît nullement « désagréable », cette notion n'est en aucun cas liée à l'hiatus. Ce n'est qu'une question de jugement. Convenons plutôt qu'en poésie, l'hiatus doit être évité s'il est désagréable. Et c'est bien là que le bât blesse. Beaucoup de poètes font fi de l'hiatus et l'emploient – sans même s'en rendre compte !

Comment l'auteur de ces lignes traite-t-il les hiatus ?

On l'aura compris, je ne traque pas systématiquement les hiatus. Je veille, à l'écriture, parfois à la relecture, à éviter et/ou supprimer les hiatus qui me semblent rompre l'harmonie du poème. Mais avec nuances ! Voici les règles que j'ai adoptées.

1. Je néglige systématiquement les hiatus à l'intérieur d'un mot. Évidemment, si le mot me déplaît je ne l'emploie pas...

2. Deux sons-voyelles séparés par un signe de ponctuation ne font pas un hiatus. Dès lors que ledit signe induit une pause à la lecture (c'est conforme à la définition du Robert), l'hiatus est, sinon éliminé, en tout cas fortement atténué.
3. Dans les alexandrins, un hiatus peut apparaître à l'hémistiche parce que je fais aussi rimer les vers de douze syllabes à cet endroit. Dans ce cas, difficile, voire impossible de supprimer l'hiatus.
4. Certaines expressions (« il y a »), certaines formules (proverbes : « Qui aime bien... ») contiennent des hiatus. Si l'on tient à employer ces éléments, l'hiatus sera livré avec !
5. Dans les autres cas, je fais au coup par coup. Mais sans jamais comptabiliser quoi que ce soit. Ainsi, certain poème (le trouverez-vous ?) contient une quinzaine d'hiatus, tel autre aucun (cela dépend aussi bien sûr de la longueur du poème). En résumé, j'essaie de virer les hiatus gênants (difficiles à lire, désagréables à l'oreille) et je ne me soucie pas des autres.

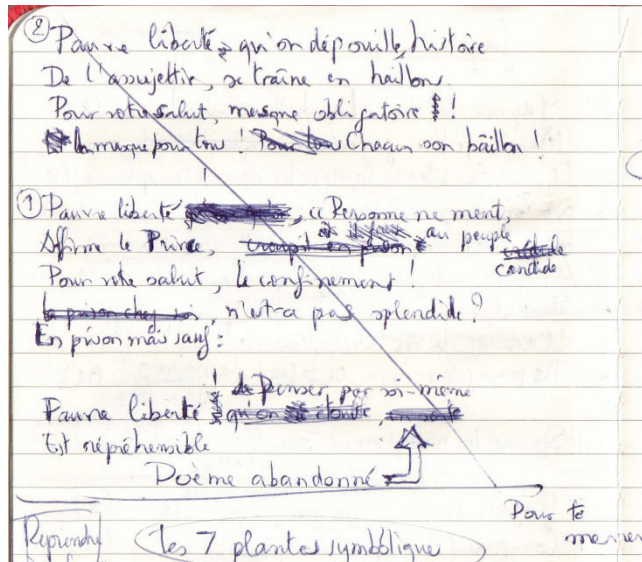
Seule une lecture à voix haute du poème fini permet de se rendre compte de l'effet obtenu. Dès lors que cet effet est satisfaisant, pourquoi changer ? Je reconnais toutefois que la pratique de l'écriture poétique classique contemporaine amène au fil du temps à réduire les hiatus. Peut-être l'oreille est-elle plus sensible aux hiatus – et donc plus sévère à leur égard ? Peut-être aussi que l'expérience conduit le poète à trouver d'instinct d'autres formulations, sans hiatus...

J'ai récemment (fin août 2020) revu tous mes poèmes, haïku et senryû exceptés, afin de corriger les hiatus où cela me semblait nécessaire et où c'était possible. C'est la deuxième vague de corrections que je fais en ce sens. Au passage, quelques vers entiers ont disparu, remplacés bien sûr par d'autres, à des endroits que j'avais repérés et que je m'étais promis de reprendre un jour. Mais tout poème doit avoir acquis à un moment donné sa forme définitive. Je crois que je ne reviendrai plus sur les hiatus ; ceux qui restent... resteront et c'est ainsi !

Poème abandonné

(Publié le 28 octobre 2020)

En feuilletant mon carnet d'écriture, celui qui est assigné à domicile (l'autre, plus petit, se balade avec moi), je suis tombé sur quelques vers mort-nés. Deux quatrains qui doivent dater un peu – disons, d'après leur contenu et leur position dans le carnet, du printemps dernier.



Je vous livre ce haut de page.

(2) Pauvre liberté, qu'on dépouille, histoire
De l'assujettir, se traîne en haillons.
Pour votre salut, masque obligatoire !
Le masque pour tous ! Chacun son bâillon !

(1) Pauvre liberté. « Personne ne ment,
Affirme le Prince au peuple candide.
Pour votre salut, le confinement ! »
En prison mais sauf : n'est-ce pas splendide ?
Pauvre liberté ! Penser par soi-même
Est répréhensible

Poème abandonné

Les numéros en début de strophes montrent que la première écrite devait se placer après la deuxième ; la troisième n'a été qu'à peine ébauchée. Quant à la brève remarque, qu'on peut qualifier de finale, elle est explicite : Poème abandonné.

Pourquoi, bien des mois après et alors que les événements liés au Covid 19 n'en finissent pas de durer, avec la même gestion calamiteuse et les mêmes mesures inefficaces et liberticides, évoquer aujourd'hui ce morceau de poème qui ne sera probablement jamais publié ? Peut-être pour rappeler que la poésie est à la fois dérisoire, spécialement dans les périodes de crises graves (qui ne se sent pas en sécurité se moque bien d'Érato et de Calliope !) et à la fois indispensable dans sa magistrale inutilité.

Les poètes sont-ils des visionnaires (parce qu'ils passent, dit-on, le plus clair de leur temps à rêver à un monde meilleur) ? Je l'ignore, ce que je sais c'est que je n'ai guère changé mon point de vue, non par principe (« Seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis ») mais parce que j'avais et j'ai encore le sentiment que ce virus aura servi de prétexte pour asservir gentiment les peuples de cette planète. Relisez-les : quand j'écrivais ces quatrains de décasyllabes en rimes alternées, de quoi parlai-je ? De la liberté assassinée, des symboles de cette histoire (évidents, les symboles !) : enfermer les gens pour les mettre en sécurité (« En prison mais sauf ») et les faire taire par le port obligatoire d'un accessoire aussi inutile que dangereux (« Chacun son bâillon ! »).

La troisième strophe prenait un ton encore plus explicite (« Penser par soi-même / Est répréhensible »). Peut-être ai-je décidé de briser là pour ne pas en rajouter. J'avais déjà publié plusieurs poèmes (lisibles bien entendu sur ce site, voyez la section « Poèmes du virus ») qui exprimaient clairement, crois-je, ces mêmes idées. Je regrette (un peu) l'abandon de ce poème. Même dérisoire, comme je l'écrivais ci-dessus, la poésie a toute sa place quand il s'agit d'éveiller les consciences.

J'ai fait ce que j'ai pu pour ça – en tout cas, ce que j'ai cru bon de faire. Sans le « poème abandonné » du printemps 2020. Espérons qu'il ne sera pas nécessaire d'écrire d'autres poèmes de la même veine, pourvu que les consciences

s'éveillent. Seul l'Amour inconditionnel sera efficace dans la lutte qui a déjà commencé. D'autres, parmi mes poèmes, le disent sans détour. Je vous laisse le soin de les découvrir si le cœur vous en dit.

À nous de prendre en main notre avenir.

Lire l'alexandrin

(Publié le 19 novembre 2020)

Le Canard enchaîné n° 5217 du 4 novembre 2020, p. 6, fait un petit compte rendu d'un bouquin de Bernhard Engel et Jean-Paul Carminati : Le Son de lecture (Éditions du Faubourg). On peut y lire :

(...) Pour la poésie, se méfier de l'alexandrin, envoûtant mais qui peut engendrer, sans précaution, un rythme monotone. Conseil aux réciteurs : « casser la métrique », « ne pas introduire une petite musique, dire les vers avec le ton le plus naturel possible, comme si on s'adressait à quelqu'un dans une conversation quotidienne ». Un livre qui donne de la voix !

Eh bien, c'est moi qui suis resté sans voix à la lecture de ces pauvres conseils. Hélas ! Tout ce qu'il faut surtout ne pas faire est écrit là.

Le poète, quand il écrit des vers (alexandrins ou autres mètres), tient évidemment grand compte de ce qui fait la spécificité du vers : longueur, rythme, rime entre autres. Il prête grande attention aux effets à sa disposition : rejets, contre-rejets, césure, etc. Le vers est (ou devrait être) musique, de la musique sans notes (c'est une définition déjà proposée dans ces pages, que le lecteur aura rencontrée s'il les lit régulièrement) et cette musique des mots dépend des vers.

Bien sûr qu'il faut faire preuve de discernement à la lecture d'un poème mais suivre les lamentables conseils ci-dessus mène à la catastrophe ! Si, comme le disent les auteurs, a priori l'alexandrin est « envoûtant », il n'y a aucune raison qu'il engendre un « rythme monotone » mais si c'est le cas, si le lecteur (à haute voix) a cette impression, suivre ces conseils va certes peut-être casser le « rythme monotone » mais, et ça c'est assuré, en massacrant tout le travail d'écriture du poète.

On s'en doute d'ailleurs en lisant ces mots : « ne pas introduire une petite musique ». Mais bien sûr que si ! Avec pondération, tout en finesse, mais vive la musique des mots ! La suite ne déçoit pas : « dire les vers avec le ton le plus naturel possible, comme si on s'adressait à quelqu'un dans une conversation quotidienne ». Quelle idée ! La poésie est littérature, ce n'est pas « une conversation quotidienne ». La spécificité de la poésie versifiée, métrée et rimée, et c'est encore plus net avec l'alexandrin, est justement de se démarquer du langage du quotidien – tout en tâchant de ne pas tomber dans l'académisme ou l'artificiel à outrance (ce sont en tout cas les écueils que j'essaie d'éviter).

Laminer ainsi les vers... ! En lisant d'un coup, sans pause, deux vers avec rejet ou contre-rejet, au prétexte que la phrase commencée au vers un se poursuit au vers deux est pure hérésie. Il faut impérativement marquer la pause à la fin de chaque vers pour mettre en valeur la rime. Il va de soi que ladite pause sera respectée différemment selon les cas. Une ponctuation forte (point, par exemple) autorise une pause longue. Une ponctuation modérée (point-virgule), une pause... modérée. Mais l'absence de ponctuation à la fin du premier vers d'une série de deux ne doit jamais servir de prétexte pour lire d'un coup les deux vers en question ! Même là, il faut marquer une pause, certes très légère, voire quasi imperceptible mais une pause tout de même. À chacun de trouver ses nuances.

Rien n'est insipide comme ces pièces de théâtre du répertoire classique, qu'elles soient comédies ou tragédies, jouées par des acteurs qui, pour faire naturel, respectent le genre de conseils que donne le bouquin cité dans l'article du Canard. On peut aimer ou ne pas aimer, mais les pièces du répertoire classique écrites en vers, souvent en alexandrins d'ailleurs, l'ont été par des auteurs qui attachaient une grande importance à la musique des mots et aux effets obtenus par le rythme du mètre. Elles sont faites pour être jouées en respectant ces intentions et tant pis si elles y perdent en « naturel ». La même chose est valable pour toute forme de poésie basée sur les règles de la poésie classique contemporaine.

Au passage, on notera (j'ignore si le bouquin cité y fait référence) que ces acteurs ou ces « diseurs » de poésies que j'évoque ignorent souvent tout des diérèses et les omettent dans la plupart des cas, démolissant un peu plus, si c'est possible, le travail d'écriture du poète. Attitude logique de la part de ces saboteurs de poésie ; la diérèse, quand elle s'applique à des mots où elle n'a plus cours de nos jours, a un côté artificiel loin des « conversation(s) quotidienne(s) » ! Mais les quelques poètes (j'en fais partie) qui s'obstinent à respecter les diérèses partout où elles doivent l'être, le font parce qu'elles rythment admirablement le vers – certes au détriment, répétons-le, du naturel mais c'est un choix. Je l'ai écrit il y a quelques années déjà, quand j'ai commencé la versification et je n'ai pas changé d'avis. La diérèse contribue à agrémenter la « petite musique » décriée dans le livre de messieurs Engel et Carminat.

« Le son de lecture », c'est son titre, est peut-être « un livre qui donne de la voix » mais, pour la poésie en tout cas, c'est une voix de fausset !

Tout, tout, tout, vous saurez tout...

(Publié le 1^{er} février 2021)

La langue française m'émerveille souvent. Ses nuances, sa subtilité, son harmonie (pour celles et ceux qui sont sensibles à la musique des mots) en font de la bonne matière pour versifier. Mais la France est le pays, dit-on, du cartésianisme... Admettons. Du coup, au nom de la logique donc, j'aimerais, dans cette courte note, utiliser cette particularité (vraie ou supposée) pour faire une mini (ô combien !) réforme de l'orthographe.

Tout : vous allez tout savoir sur... tout.

« Tous » et « Toutes » sont adjectifs et noms. En tant qu'adjectifs, ils s'accordent évidemment avec le nom qu'ils qualifient. Ainsi écrira-t-on :

Tous sont venus. Ils sont tous venus. Toutes sont venues. Elles sont toutes venues.

signifiant par là qu'aucun(e) n'est resté(e) en retrait. Tous et toutes, c'est la totalité.

« Tout », quant à lui, existe comme nom :

Tout est bien.

mais « Tout » est également adverbe. Or, un adverbe est invariable :

Ils sont tous surpris.

signifie : Tous (sans exception) sont surpris (comme dans l'exemple ci-avant : Ils sont tous venus) mais :

Ils sont tout surpris.

signifie : Ils sont grandement surpris. « Tout » équivaut alors à « très », « beaucoup ». Toutefois, au féminin, la règle de l'invariabilité adverbiale est prise en défaut car « Tout » devient dès lors « Toute » quand l'adjectif qui suit commence par une consonne, le « e » final étant un « e » pour l'euphonie (il n'a aucune fonction grammaticale). Ainsi :

Elle est tout étonnée. Elle est toute surprise.

Notez dans le premier cas le « Tout » (car « étonnée » commence par une voyelle) et le « Toute » dans le second cas (car « surprise » commence par une consonne).

Attention, à partir de là, j'innove... La voilà bien, ma mini-réforme de l'orthographe ! On doit écrire, en bon français :

Elle est tout étonnée. Elle est toute surprise.

et au pluriel :

Elles sont tout étonnées. Elles sont toutes surprises.

Suivez-moi bien. Dans le premier cas, « Tout » reste en l'état puisque l'adjectif « étonnées » commence par une voyelle. Mais dans le second cas, vu que « surprises » commence par une consonne, « Tout » devient « Toutes ». Et c'est là que j'interviens : « Toute », d'accord, mais pas « Toutes » (avec le « s ») ! Le « e » de « Toute », je l'ai dit, n'est là que pour la prononciation ; or le « s », lui, n'a rien à faire avec la prononciation ! Ôtez le « e » :

Elles sont tout surprises.

et ça ne colle pas. Remettez le « e » et oubliez le « s » :

Elles sont toute surprises.

et c'est parfait. Je propose donc (et je fais ainsi, même si je dois être le seul !) de ne jamais employer « Toutes » comme adverbe. D'autant que, avantage supplémentaire et non négligeable, l'absence du « s » permet de distinguer « Toute » adverbe de « Toutes » adjectif. Ainsi :

Elles sont toute surprises = Elles sont grandement surprises.

et :

Elles sont toutes surprises = Toutes sont surprises (sans exception).

Conséquemment, si vous rencontrez dans une poésie des Cahiers un « Toute » (sans « s ») suivi d'un adjectif au pluriel, ne criez pas à l'erreur ; il s'agit d'un « Toute » adverbe. Bon, j'ai vérifié et je n'ai jamais eu l'occasion à ce jour d'utiliser cette tournure mais vous le saurez au cas où...

Hein ? Qu'en dites-vous ?

Définitions

(Publié le 7 mars 2021)

Cette note est le résultat de brèves recherches sur la Toile, savoir : 1. quelle définition du mot poésie proposent quelques sites axés sur la langue française, et 2. quelle définition ont donné de la poésie quelques poètes (plus ou moins) connus.

J'ai volontairement limité cette recherche (logiquement qualifiée pour le coup de « brève »). Nulle volonté ici d'être exhaustif, tâche par ailleurs quasi impossible. Mais que ces deux ou trois tentatives de définition d'un genre encore et toujours... à définir vous portent ou pas à considérer la poésie d'un œil nouveau ou différent, au moins puissent-elles avoir eu le mérite de vous distraire pendant leur lecture.

Définition de la poésie selon quelques sites

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : Genre littéraire associé à la versification et soumis à des règles prosodiques particulières, variables selon les cultures et les époques, mais tendant toujours à mettre en valeur le rythme, l'harmonie et les images.

Exionnaire : Forme littéraire utilisant de manière harmonieuse les rythmes et les sonorités.

L'Universalis : Art d'utiliser les sons, les rythmes d'une langue pour exprimer une émotion, une sensation.

La langue française : Genre littéraire associé à la versification et soumis à des règles prosodiques particulières, variables selon les cultures et les époques, mais tendant toujours à mettre en valeur le rythme, l'harmonie et les images.

Larousse : Art d'évoquer et de suggérer les sensations, les impressions, les émotions les plus vives par l'union intense des sons, des rythmes, des harmonies, en particulier par les vers.

Le Monde : Art de faire des ouvrages en vers.

Le Parisien : Art du langage visant à exprimer, évoquer, suggérer quelque chose, par le rythme, l'harmonie ou l'image.

Le Robert : Art du langage, visant à exprimer ou à suggérer par le rythme (vers ou prose), l'harmonie et l'image. / Manière propre à un poète, à une école, de pratiquer cet art.

Les Définitions : Il s'agit de la manifestation de la beauté ou du sentiment esthétique par le biais des mots, que ce soit en vers ou en prose. Quoi qu'il en soit, son usage le plus habituel concerne les poèmes et les compositions en vers.

L'internaute : Art littéraire jouant sur les sons, les rythmes et les images.

Notre Temps : Art de faire des œuvres en vers.

Orthodidacte : Le mot poésie désigne un genre littéraire qui associe les mots, les sons, les rythmes pour créer des images et des émotions. L'esthétisme a une très grande importance en poésie. La musique et la poésie sont deux formes artistiques proches l'une de l'autre.

SchoolMouv : La poésie est un genre littéraire composite, qui se renouvelle sans cesse, ce qui le rend difficile à définir.

Wikidia, l'encyclopédie des 8-13 ans : La poésie, de façon générale, est l'art de créer des textes, dits poèmes, qui évoquent fortement des impressions, des émotions, etc.

Wikipédia : La poésie est un genre littéraire très ancien, aux formes variées, écrites généralement en vers mais qui admettent aussi la prose, et qui privilégient l'expressivité de la forme, les mots disant plus qu'eux-mêmes par leur choix (sens et sonorités) et leur agencement (rythmes, métrique, figures de style).

Wiktionnaire : Art de faire des ouvrages en vers. / Art et manière de faire des vers, de la simple versification. / Qualités essentielles au genre poétique.

Définition de la poésie selon quelques auteurs

Sources : (*) = Site de France-Culture, (**) = Site d'École Petite Section, (***) = Site Zone littéraire

al Malik (Abd), 2006 (*) : 'Tu m'as appris à dire je suis tu m'as dit : « Le noir, l'arabe, le blond ou le Juif sont à l'homme ce que les fleurs sont à l'eau. »

Alain (***) : Le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers.

Anonyme (***) : Le poète se souvient de l'avenir.

Aristote (***) : La poésie est quelque chose de plus philosophique et de plus grande importance que l'histoire.

Artaud (Antonin) (***) : La poésie, c'est de la multiplicité broyée et qui rend des flammes.

Barbey d'Aurevilly (***) : Dans toute poésie, il y a une lutte secrète entre l'infini du sentiment et le fini de la langue dans laquelle cet infini se renferme sans se limiter.

Baudelaire (***) : La poésie n'a pas d'autre but qu'elle-même. / Tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, de poésie, jamais.

Butor (Michel), 1997 (*) : Évidemment les poètes ce sont des gens qui travaillent sur les mots et qui les maintiennent en vie alors que les mots dans la vie quotidienne, dans la conversation quotidienne s'endorment, se sclérosent.

Carrier (Roch) (***) : La poésie, c'est de la pensée en train de naître.

Chedid (Andrée), 1979 (*) : Pour moi la poésie n'est pas quelque chose de coupé de la vie, c'est la pleine réalité. Enfin c'est la réalité qui comprend l'existence et cette essence de vie qui frémit au fond de nous.

Cocteau (Jean), 1960 (*) : Et bien c'est le mariage du conscient et de l'inconscient et de ces noces terribles et bizarres naissent des monstres qui sont les œuvres, monstres quelquefois exqu coaste.

Césaire (Aymé) (***) : La connaissance poétique est celle où l'homme éclabousse l'objet de toutes ses richesses mobilisées.

de Staël (Mme) (***) : La poésie doit être le miroir terrestre de la Divinité, et réfléchir, par les couleurs, les sons et les rythmes, toutes les beautés de l'univers.

Depestre (René) : La poésie, c'est notre père qui arrive un soir sous une pluie torrentielle, et qui nous chante une complainte qu'il a composée pour une petite cuillère en argent. Notre père voulait arrêter la pluie de septembre avec une petite cuillère, et la pluie a retourné son esprit comme un vieux pantalon. La poésie, c'est un père haïtien qui perd la raison pour une petite cuillère mise en chanson sous une pluie qui pousse avec rage tout près de notre enfance !

Depétris (Jean-Pierre) (**) : La poésie, ça sert à voir avec les oreilles.

Duhamel (Georges) (**) : La poésie, c'est quand le silence prend la parole.

Goethe (***) : On devrait souhaiter à tout homme sensé une certaine dose de poésie.

Hugo (Victor) (**) : La poésie est un monde enfermé dans un homme.

Joubert (Joseph), 1866 (***) : On ne peut trouver de poésie nulle part, quand on n'en porte pas en soi.

L'Anselme (Jean) (**) : La poésie, on ne sait pas ce que c'est, mais on la reconnaît quand on la rencontre.

Mallarmé (Stéphane) : La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence: elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle.

Prévert (Jacques) (**) : La poésie, c'est ce qu'on rêve, ce qu'on imagine, ce qu'on désire et ce qui arrive, souvent. / (***) La poésie, c'est un des plus vrais, un des plus utiles surnoms de la vie.

Queneau (Raymond) (**) : La poésie, c'est de savoir dire qu'il pleut quand il fait beau et qu'il fait beau quand il pleut.

Reverdy (Pierre), 1968 (*) : Elle s'allège de son poids de terre et de chair, s'épure et se libère de telle sorte qu'elle devient de souffrance pesante du cœur, jouissance ineffable d'esprit c'est ça la poésie.

Saint-John Perse, 1960 (*) : Poésie, sœur de l'action et mère de toute création. Elle est l'animatrice du songe des vivants et la gardienne la plus sûre de l'héritage des morts. / (***) Poète est celui-là qui rompt avec l'accoutumance.

Seghers (Pierre), 1969 (*) : La poésie c'est quelque chose que l'on a sur le cœur. Je crois qu'un poème est une œuvre d'art et il n'y a pas d'œuvre d'art sans nécessité de connaissance réelle d'un langage, c'est une matière un langage. J'aime aussi une certaine musique, un mouvement, une respiration dans le vers, dans le langage.

Senghor (Léopold), 1983 (*) : Les Peuls du Sénégal définissent la poésie () (*) : « Des paroles plaisantes au cœur et à l'oreille ». En Afrique, la poésie est l'art le plus complet. C'est le langage le plus expressif qui passe par les sens pour aller jusqu'à l'âme.

Trenet (Charles), 1966 (*) : Je crois que la poésie c'est des rêves de bonne qualité c'est l'art de rêver et de faire rêver aussi. Dans le fond la poésie est un fluide qui ne s'échange qu'entre poètes mais tout le monde est poète.

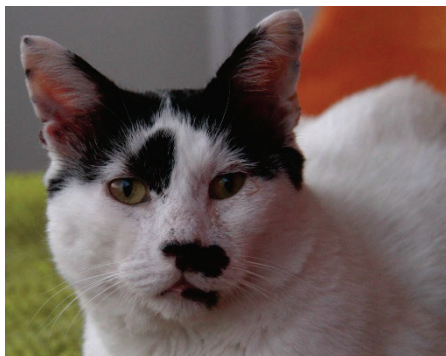
Valéry (Paul) (**) : La poésie, c'est le langage dans le langage.

Vrigny (Roger), 1973 (*) : La poésie c'est la création de langage. Créez du langage et vous serez poète, un point c'est tout.

Chats

(Publié le 17 avril 2021)

Un chat a croisé mon chemin... Ma fille a rencontré l'animal lors d'une escapade en Beaujolais (c'était déjà un bon signe), un fort beau chat noir et blanc – un chat yin et yang, comme m'a dit une amie naturopathe. Avec ma fille, je suis allé à la rencontre de Pumba (c'est son nom), chat dit « de mairie », c'est-à-dire stérilisé par les soins de la



commune ; le voyant errer sur la place du lieu, son ex-proprétaire avait fini par l'adopter mais il y avait mésentente avec un des chats de la maison. Voilà pourquoi le *miroir*, âgé de 9 ans, était candidat à l'adoption...

Notre prise de contact fut excellente : ce chat est en tous points adorable, je l'ai donc prié de venir s'installer chez moi et, ma foi, il s'y trouve bien.

Pourquoi, me direz-vous, évoquer tout ça ? Eh bien, d'abord parce que, depuis la venue de Pumba début avril, je constate que rien n'a changé dans le monde des chats, moi qui en ai eu plusieurs au fil de mes vies successives – mais qui vivais sans leur compagnie depuis presque 10 ans. Rien n'a changé, les chats restent de grands maîtres en relaxation, ils vivent le moment présent sans l'avoir jamais appris puis ils débordent d'amour ; pour peu qu'on veuille bien leur en donner à notre tour, les moments d'échange sont de grands moments...

Ensuite, et c'est là peut-être la justification de cette petite note, parce que, du coup, j'ai commencé l'écriture de quelques poèmes sur le chat. En près de 10 ans d'écriture poétique, j'en avais fait un, Chats (daté du vendredi 24 janvier 2014) et je n'étais revenu sur le sujet qu'avec Octobre au parc, (més)aventure d'un chat amateur d'oiseaux (daté du samedi 20 octobre 2018) et avec Aymé, le chat de Rémi des « Poèmes à chanter » (daté du mercredi 13 mai 2020). Mais la présence d'un matou ne pouvait que m'inspirer quand, le soir, je prends carnet et stylo pour jeter quelques vers (et les rimes qui vont avec, évidemment) sur le papier. Le chat sur les genoux, sur quoi écrire sinon sur la présence chaleureuse, dans tous les sens du terme, de Sa Majesté ? Et je me suis dit que ces nouveaux poèmes pourraient bien devenir le thème du vol. VIII des *Cahiers des Poésies de mon cœur*... Je sais, le vol. VII est encore en cours d'écriture mais, justement, le vol. VII accueille les poèmes de « La Séquence parisienne 2 » écrits à Paris voilà 5 ans, en mai 2016. Alors si ces poèmes-là ont attendu 5 ans avant d'être publiés (ils le seront dans un mois, vers fin mai), mes poèmes sur le chat sauront prendre patience. Puis c'est là ma méthode habituelle, d'écrire et de mettre de côté ; la date de signature de nombre de poèmes – quasiment tous en vérité – est (parfois de longtemps) postérieure à la date réelle d'écriture.

Les poèmes, c'est comme le bon vin, Beaujolais compris : il faut savoir attendre car les uns comme les autres s'affinent avec le temps. Un poème qu'on relit un, deux, trois ou six mois après l'avoir écrit, doit émouvoir (ou faire rire, ou, etc.) pareillement qu'au moment de sa rédaction. Sinon, c'est qu'il ne mérite pas d'être livré en pâture au public, pas plus qu'un vin qui a tourné ne mérite qu'on le boive.

Voici, à titre indicatif, les titres des trois poèmes déjà écrits, sous réserve, vous l'avez compris, de modifications : Jeu, N'éveillez pas mon chat s'il dort et Sonnet de mon chat.

À suivre...

Note : Pumba, souffrant d'un cancer avancé à l'oreille droite, a été euthanasié dimanche 6 novembre 2022. C'était un chat exceptionnel, un ami sans faille, un « océan d'amour » pour reprendre les termes de sa première propriétaire. Pour l'avoir côtoyé pendant son trop court séjour chez moi, je sais que le 6 novembre, son âme a quitté son corps sans vie pour poursuivre son chemin au-delà de ce bas-monde.

La machine à haïku

(Publié le 20 juin 2021)

J'ai déjà évoqué les machines en poésie ; voyez la note « La machine à poésie » du 16 novembre 2015 – mais il s'agissait d'une transcription d'un article de P. Jourde.

Dans les années 70 est paru un épatant petit bouquin de Robert Beauvais : « L'hexagonal tel qu'on le parle ». J'en revois la couverture (celle représentée ci-contre) mais, hélas, l'ouvrage, prêté, ne me fut jamais rendu. Prêté à qui, voilà la bonne question. Si je m'en souvenais, je l'aurais réclamé. Il y a vraiment des gens sans-gêne (et/ou sans tête)...



Bref, dans ce livre, critique pleine d'ironie du néo-français qui commençait à se manifester dans le pays qui ne s'appelait plus la France mais l'Hexagone (d'où le titre), outre un véritable dictionnaire français-hexagonal, figurait un tableau génial qui, par combinaisons, permettait de pondre instantanément une quelconque phrase en hexagonal, certes dépourvue du moindre sens mais qu'importe, il ne s'agissait que de faire dans l'esbrouffe. C'est en repensant à ce tableau que j'ai eu l'idée de la machine à haïku. Au demeurant, P. Costa, dans son « Petit manuel pour écrire des haïku », donne (un peu) le ton, le délire en moins, quand il dit qu'il est bon de collectionner des « bouts » de haïku, autrement dit des séries de 5 ou 7 syllabes qu'on pourra dès lors réutiliser à bon escient.

La machine à haïku est simple, si simple que chacun peut s'en fabriquer une... La méthode de base prévoit d'aligner n séries de 5 syllabes et n autres de 7 en veillant à la cohérence des deux. Par exemple, si la série de 5 évoque des noms au pluriel, il faudra que la série de 7 ait des verbes au pluriel. La série de 5 pourra, si elle est bien faite, être utilisée en ligne 1 ou en ligne 3 mais rien n'empêche de créer une nouvelle série de 5 pour la troisième ligne. Attention à la cohérence verbes-compléments ! (Je parle de la cohérence grammaticale ; pour le sens, on s'en fiche, que ce soit baroque, c'est là l'intérêt). De nombreuses variantes sont possibles et plus n est grand, plus il y a de possibilités, bien sûr. Ainsi, possédant une copie de votre machine à haïku et à condition de la consulter discrètement, vous pourrez épater votre entourage et sortir un haïku prétendument improvisé. Nul doute que quelque tête pensante s'en emparera et vantera le côté zen (par exemple) de votre mini chef d'œuvre. Zen ou autre niaiserie : (re)lisez Costa ou voyez mon intro au vol. V des *Cahiers*.

Voici maintenant, à titre de démonstration, un tableau basique réalisé en dix minutes.

Machine à haïku	
Les gros coups de vent Les gens qui ont peur Trois pommes dorées Les petits oiseaux Les champignons crus	Cherchent souvent à manger Préfèrent sans aucun doute Jouent tranquillement avec Écoutent avec respect Se font embobiner par

Et c'est parti ! On pourra, avec ces éléments simplissimes, déclamer ce genre de choses :

*Les gros coups de vent / Préfèrent sans aucun doute / Les petits oiseaux.
Trois pommes dorées / Jouent tranquillement avec / Les champignons crus.
Les champignons crus / Cherchent souvent à manger / Les petits oiseaux.
Les gens qui ont peur / Écoutent avec respect / Les gros coups de vent.
Les petits oiseaux / Se font embobiner par / Les gros coups de vent.*

Évidemment, les résultats sont inégaux, entendez que certains haïku sont plus vraisemblables que d'autres. Mais je me permets de rappeler que ce tableau a été réalisé en moins d'un quart d'heure... Un travail plus poussé (dix ou quinze entrées, une série dédiée à la troisième ligne alors qu'ici, la série de 5 syllabes fait pour les lignes 1 et 3, deux séries de 7 syllabes, une pour les verbes transitifs directs, une pour les indirects, etc., on peut tout imaginer) donnerait des résultats nettement plus spectaculaires.

À vous de jouer !

Que le lecteur, amateur de haïku, ne s'offusque pas... Je suis moi-même un fervent adepte du « poème court japonais » et j'en ai fait un volume des Cahiers des Poésies de mon cœur. Cette note n'est pas faite pour dénigrer le haïku mais pour sourire un peu, accessoirement pour se payer la fiole des branleurs de cervelle qui s'extasient de la moindre bêtise et, pourquoi pas finalement, pour suggérer une méthode qui, appliquée avec discernement, peut fonctionner pour peu que l'auteur y mette de son cœur, de son âme et de sa plume. Car la poésie, fut-ce du haïku, demande certes de la sincérité, de l'émotion, du sentiment et l'envie d'émouvoir, de faire pleurer ou de faire rire, mais aussi beaucoup, beaucoup de travail.

Rébellion

(Publié le 10 octobre 2021)

Malherbe écrivait : « Un poète n'est pas plus utile à la société qu'un bon joueur de quilles ». Certes : le poète, tout comme la poésie, est donc inutile. Est-ce bien sûr ? (Puis quand bien même, faut-il être utile à la société pour exister ?)

Car il me semble que les poètes tout autant que les poétesses (peut-être davantage pour elles) pour inutiles qu'on puisse prétendre qu'ils soient, ont au moins cette qualité : ils ne donnent jamais dans la soumission – à de très rares exceptions près. Si j'en parle aujourd'hui, c'est qu'à aucun moment de mon existence, je n'ai vécu dans une société aussi soumise à des consignes d'une rare stupidité au prétexte de lutter contre une prétendue pandémie, de toute façon maintenant inexistante (2 cas pour 100 000 habitants selon le réseau Sentinelle). Et par-dessus tout, je n'ai jamais croisé autant de gens, comment dire, à peu près conscients de ce qui se passe tout en acceptant d'appliquer ces règles idiotes et dangereuses et, défaut rédhibitoire, discriminatoires. Et ce qui prouve, si besoin était de le prouver, que cette soumission est bien installée, c'est que de surcroît, ces règles sont parfaitement illégales au regard du droit français et international.

Les poètes ne se soumettent jamais, sauf, pour les poètes soucieux de la musique des mots, aux règles de la poésie classique – et encore, en les amendant souvent ou en en créant de nouvelles pour que leurs vers chantent encore plus. Bien sûr, il y a eu des « poètes officiels », il y a eu des « poèmes sur commande », etc., mais ce n'est que broutilles face à l'ensemble de la profession. Qu'on se souvienne de Théophile (de Viau), emprisonné pour son insolence, de Christine de Pizan, veuve d'un mari adoré, sans ressources et première femme de lettre connue à avoir vécu de sa plume, de Renée Vivien, lesbienne affirmée, de Victor Hugo, chantre de l'abolition de la peine de mort, des poètes de la Résistance, Aragon en tête, Jean Cassou et ses sonnets appris par cœur faute de pouvoir les écrire en prison, etc.

J'ai rédigé au printemps 2020 les « Poèmes du virus ». J'avais alors une vision des choses quelque peu différente de celle qui est mienne en octobre 2021 mais pour ce qui est de la rébellion, antonyme s'il en est de la soumission, rien n'a changé. **La Chronique de la Grande Peur ou : La Bête** en est un bel exemple. Quant au poème **Rebelles**, daté de septembre dernier, le titre est suffisamment évocateur.

Est-ce mon état de poète ? Non, je ne suis pas dans la rébellion parce que je suis poète mais la poésie est un excellent moyen de parler de rébellion. Elle n'a jamais été aussi nécessaire que maintenant. Pour autant, je mets la littérature (et donc la poésie) à la place qui est la sienne : si les mots peuvent aider à changer, sinon le monde, en tout cas les choses présentes, ils restent des mots. Je suis donc poète mais également être humain et citoyen libre et qui entend le rester. C'est à ce titre que je dénie à quiconque le droit de me dire ce que j'ai à faire de mon corps, de mon cœur, de mon esprit et de mon âme — et encore moins au tas de crapules qui tente de diriger ce pays. En prose, je dis probablement les choses plus directement qu'en vers mais cherchez et vous trouverez les mêmes idées dans les poèmes de ce site.

Que la poésie parle de l'amour, de l'amitié, de la mort et surtout de la vie, c'est là son rôle. Qu'elle traite des problèmes de société est tout aussi important. En tout cas, moi je continuerai à le faire. Dans la rébellion.

Une anthologie

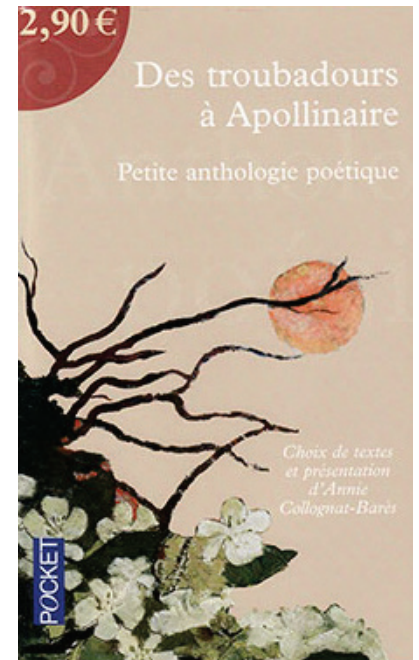
(Publié le 26 novembre 2021)

Je possède quelques anthologies de la poésie française. Je sais les bienfaits – et les limites – des anthologies. Leur moindre mérite est de faire connaître sans trop d'efforts les poètes ignorés du lecteur ; c'est peut-être là leur seul mérite, d'ailleurs, mais ce n'est pas rien. On peut toujours leur reprocher de réduire l'œuvre d'un poète méritant à deux ou trois pièces, une dizaine, voire un peu plus pour les ténors du genre, il n'en demeure pas moins qu'un seul poème du poète inconnu peut suffire à le faire apprécier du lecteur et peut l'inciter à partir à la découverte de celui-ci, naguère ignoré.

Si les anthologies ont leurs incontournables, comme on dit, elles ont aussi, hélas, leurs oublié(e)s, j'entends par là : ces poètes (et surtout ces poétesses) quasi systématiquement omis de la liste des ayants-droits de la poésie. Les femmes ont beaucoup souffert de cette détestable habitude et il a fallu Françoise Chandernagor et son anthologie justement intitulée « Quand les femmes parlent d'amour » pour que je découvre Anne de la Vigne – ce n'est qu'un exemple, je pourrais en citer d'autres.

J'aimerais rendre ici un bref hommage à Annie Collognat-Barrès, auteur d'une anthologie titrée « Des troubadours à Apollinaire ». Pourquoi ce coup de chapeau ?

Eh bien, figurez-vous que cette dame a produit la seule anthologie (à ma connaissance) incluant un poète que j'aime par-dessus tout, j'ai nommé : Alphonse Allais (pp. 203, 204 et 205 de l'édition parue chez Pocket).



J'ai une grande admiration pour Allais, auteur prolifique, mystificateur de génie et inventeur de genres poétiques nouveaux – que l'on songe au poème en vers néo-alexandrins, vers qui riment à la première syllabe (« C'est bien leur tour ! » écrivait Allais) et dont le nombre de syllabes importe peu, l'essentiel étant que le poème comporte le nombre de vers prévu... fois douze (!). On l'aura compris, Allais ne se prenait guère au sérieux, ce qui ne l'empêchait pas de versifier sérieusement. Son style n'est jamais négligé et il est capable du meilleur, jamais du pire. Prosateur avant tout, rédacteur en chef de la revue du Chat Noir de Rodolphe Salis, Allais le poète mérite amplement une place dans les anthologies, place qu'il n'a jamais. La raison en est simple et je viens de la dire : Allais ne se prenait pas au sérieux et rien ne dérange autant les auteurs d'anthologies quand ils font partie (c'est souvent le

cas) de ces universitaires en mal de copie, aussi les exégètes de service qui ont bien du mal avec cette poésie faite avant tout pour rire, que celles et ceux qui ne se prennent pas au sérieux. Le genre compassé n'était pas celui d'Allais, qu'il en soit remercié. La poésie d'Allais est imperméable à toute forme d'analyse, elle est joie, rire et sourire et la chose contraire fort les branleurs de cervelle.

J'ai rendu hommage à ma façon à Alphonse Allais ; mes Mini-Fables sont les filles (cadettes) de ses fables-express, mes deux Maboulites sonomèleuses s'inspirent de sa « maboulite holorimeuse » pour leur nom et de son goût marqué pour le trituration de mots pour leur contenu et mes Trois courts poèmes sont sous-titrés « Juste histoire de rigoler comme aurait dit Alphonse Allais ». Puis j'ai la faiblesse de croire que nombre de poèmes écrits par l'auteur de ces lignes n'auraient pas déplu au maître, je pense par exemple au Sonnet de mon âne.

Merci donc à Mme Collognat-Barrès. Puisse son anthologie avoir donné envie à de nombreux lecteurs de partir à la découverte de la poésie d'Alphonse Allais – et de sa prose itou, elle vaut aussi le détour.

P. S. : Je dois pour être honnête mentionner dans cette note l'anthologie d'André Velter, « Les poètes du Chat Noir ». Il va de soi qu'Allais y occupe une place de choix mais comment aurait-il pu en être autrement pour celui qui a collaboré pendant plusieurs années à la revue du fameux cabaret qu'il fréquentait assidûment ?

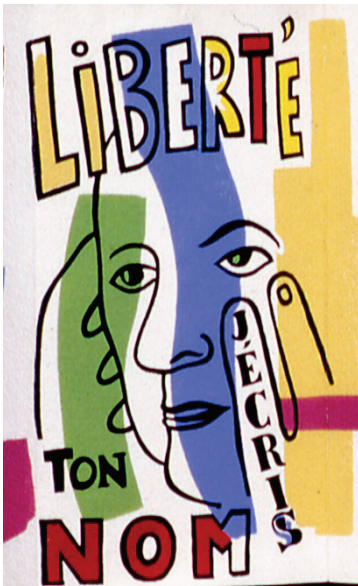
Liberté !

(Publié le 31 janvier 2022)

Les événements qui ont secoué la planète depuis début 2020 – et qui la secouent encore, même si les dessous de la grosse farce du Covid19 commencent à émerger, ont certes eu un impact sur le monde artistique, impact social, souvent peu glorieux : certains artistes ont donné dans le panneau et ont à minima laissé faire les crapules politiques à l'origine de ce grand bazar, par leur attitude conciliante ou par leur passivité pour les plus craintifs. Bon, fort heureusement, nombre de créateurs ont réagi, qui avec humour, qui avec dérision, qui avec mordant, etc. Mais le but de cette petite note n'est pas de dresser un bilan dont je ne possède de toute façon pas les éléments.

J'aimerais simplement parler ici de mon propre retour d'expérience. En quoi ces événements ont-ils changé le poète qui me visite de temps en temps ?

Je n'ai pas constaté grand-chose sur la forme – en tous cas, pas pour le moment, autrement dit je continue à avoir une préférence pour la poésie versifiée, métrée et rimée (la « poésie classique contemporaine ») et pour le genre du haïku et du senryû. Et je déplore autant qu'avant les méfaits des poètes approximatifs aux vers bancals et, pire, sans harmonie.



Sur le fond, je crois qu'il y a des choses à dire (que le lecteur me pardonne par avance cette auto-analyse). Or donc, j'ai dû, poussé par les événements, avancer à grands pas sur mon chemin de vie. Avancer en toute confiance et en toute sérénité, avec persévérance, patiemment, et finalement avec bonheur... Puisse le visiteur en avoir fait autant ! Sans entrer dans les détails (car les détails me regardent et n'ont pas à être révélés), j'ai, dans le désordre, lâché prise en maintes circonstances, abandonné des couches (ou posé des valises si vous préférez), appris à me fier davantage à mon intuition qu'à ma raison, gagné en autonomie après avoir saisi que la dépendance est une des clés du système où nous sommes encore, compris enfin que le mental (ou l'ego, c'est le même bonhomme) est un obstacle au développement de l'âme. Bref, je me suis confirmé en rébellion. Le lecteur qui aura pris le temps de se balader parmi les poésies de ce site doit se dire que cela lui rappelle quelque chose... Il aura raison, plusieurs poésies disent en vers ce que je viens d'écrire en prose : *Rebelles* (7 septembre 2021) et *Il m'en aura fallu du temps* (29 décembre 2021), pour se contenter de ces deux exemples. Mais c'est bien l'ensemble des poésies récentes qui, me semble-t-il, a profité

de cette extraordinaire période d'évolution. Une belle période, finalement, pour qui en a usé pour se réveiller – ou pour s'éveiller davantage pour les moins somnolents. J'ose espérer que vous en faites partie.

Enfin, je me réjouis d'avoir su m'opposer dès le début à la quasi-totalité des mesures grotesques prises par les voyous aux commandes (plus pour longtemps j'espère) de ce pays (et du reste du monde). La plus symbolique, vous l'aurez deviné, est bien évidemment la prétendue obligation du port du masque, mesure stupide, inutile, pire : dangereuse. Ce bâillon ridicule m'a dès le début horripilé. Que le lecteur me croie sur parole (c'est le cas de le dire) : outre la sensation d'étouffer – on l'aurait à moins –, c'est simplement mon âme qui n'a pas supporté d'être ainsi empêchée de respirer librement ; ne me demandez pas comment je l'ai ressenti, je l'ai ressenti, c'est tout, et sans la moindre ambiguïté ni le moindre doute. Mon âme m'a parlé et elle n'a pas fait de détour. Exit donc le bâillon. Mais un poète peut-il accepter qu'on le bâillonne ? Peut-on imaginer Calliope ou Érato avec un bandeau sur la bouche ? Quant au passeport franco-français, mesure honteuse, illégale et discriminatoire, qui (et a fortiori un poète) pourrait accepter de le créditer au prétexte de « retrouver sa liberté » ? (Ne souriez pas, j'ai entendu ce genre d'ineptie).

Justement : vive la liberté ! Les poètes authentiques, entendez : ceux qui ne se contentent pas uniquement d'écrire de la poésie mais ceux qui vivent en poésie, ne l'abandonneront jamais. Jamais ils n'accepteront de la voir reculer « Pour votre sécurité », jamais ils ne la laisseront dépérir dans « Le meilleur des mondes », un monde surveillé, fliqué, bref : connecté (c'est la même chose de nos jours), jamais ils ne feront la moindre concession qui puisse la brimer. Les poètes authentiques en prennent l'engagement, ils l'écrivent en vers chantants ou ils en font des haïku et, surtout, ils vivent chaque jour qui passe l'esprit libre, sans haine, sans rancœur, sans colère. Et sans bâillon ni passeport.

Retour de lecture

(Publié le 18 février 2022)

J'ai offert récemment le dernier opus des *Cahiers* à mon « frère en humanité », Vincent, chauffeur de cars, réchauffeur de cœurs... Je savais que rien ne lui ferait tant plaisir, lui qui apprécie les vers quand ils savent chanter et lui qui est en total accord avec les idées que portent les miens. Puis quand on est dans la confiance, dans l'échange et dans le partage, la réciprocité est de mise, entendez par là que j'ai eu autant de bonheur à lui offrir ce livre qu'il en a eu à le recevoir. L'Univers est bien fait.



Comme Vincent n'est pas présent régulièrement à la gare routière, j'avais déposé « La Séquence parisienne 2 » sous enveloppe dûment scellée à un endroit où le futur récipiendaire, prévenu par texto, pouvait au passage le récupérer. Or, il se trouve qu'une personne travaillant à l'endroit susnommé s'est permis d'ouvrir l'enveloppe et de feuilleter le bouquin. Mais nulle infâmie ici : cette personne est de toute confiance, Vincent était même ravi de la chose, pour moi, j'en étais enchanté aussi. Le partage, toujours le partage... Puis je ne vais sûrement pas me plaindre quand on lit un de mes bouquins !

De plus, c'était pour moi l'occasion, trop rare, d'avoir un retour de lecture. J'ai donc demandé à ma lectrice imprévue si elle avait quelque impression, des remarques, des critiques (je prends tout ce qu'on me dit du moment qu'on est sincère, pour autant je n'en tiens quasiment jamais compte – mais ne le répétez pas). Sa réponse fut quelque peu déroutante ; outre le traditionnel : « Oui, c'est bien », maintes fois entendu et qui veut tout dire et ne rien dire (mais que je préfère sans hésiter à : « Bouh, c'est nul »), elle m'expliqua que certains passages lui avaient échappé... Des mots, semble-t-il, qu'elle ne saisissait pas, peut-être des tournures. Voilà qui m'a laissé perplexe. Écrirais-je dans une langue trop difficile à comprendre ? Certes, j'emploie certains vocables rares et/ou précieux que j'aime à glisser de-ci de-là quand c'est justifié, également certains effets de style (inversions, etc.) propres à la poésie versifiée. Mais c'est peu sur l'ensemble. Or, mon interlocutrice semblait vraiment embêtée. Était-ce de son incompréhension ou était-ce de l'aveu qu'elle m'avait fait – simplement parce qu'elle ne voulait pas me contrarier ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, j'ai dit par ailleurs que l'écriture et la lecture poétiques n'étaient pas du français parlé et je le redis : la lecture poétique nécessite de savoir deux ou trois choses qui lui sont propres (une page de ce site lui est d'ailleurs consacrée). Il n'empêche, ma lectrice de passage a eu un peu de mal avec le vol. 7 des *Cahiers*. J'ose espérer que cela ne la découragera pas de lire de la poésie.

Quant à « lire de la poésie », j'aimerais pour finir citer Mme de Staël (il s'agit d'un extrait de : « De l'Allemagne ») via B. Delvaille dans « Mille et cent ans de poésie française », avant-propos, p. XIX.

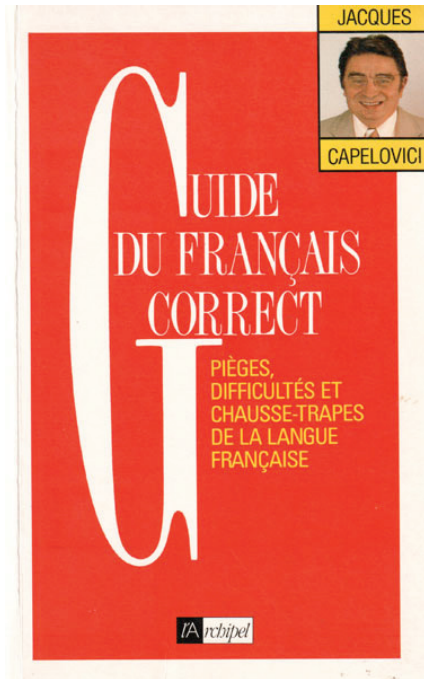
La poésie française, étant la plus classique de toutes les nations modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers de Venise ; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les vers de Calderon et Camoëns. Shakespeare est autant admiré par le peuple en Angleterre que par la classe supérieure. Des poèmes de Goethe et de Bürger sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe ; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux bourgeois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent.

Qu'en pensez-vous ?

Les liaisons dangereuses

(Publié le 30 juin 2022)

Dans le « Guide du français correct » de Jacques Capelovici, paru aux éditions de l'Archipel en 1992, l'auteur, de la page 162 à la page 165, fait le point sur les liaisons en français. On sait combien le sujet tient à cœur aux poètes – en tout cas aux poètes sensibles à l'harmonie et à la musique des mots.



La règle qui dit qu'on doit faire toutes les liaisons ne saurait certes être remise en cause. Pour autant, l'auteur nous rappelle qu'il est des liaisons... à ne pas faire, justement.

On trouvera ci-après l'article de maître Capelo. Le lecteur notera probablement quelques cas que l'auteur de ces lignes ignorait (ou avait oublié), certains paraissant fort bizarres tant on a perdu l'habitude de dire ainsi. Quant à suivre les consignes du célèbre érudit que fut Jacques Capelovici, chacun fera comme il l'entend – pourvu, pour ce qui me concerne, que la lecture poétique n'en soit pas affectée.

Liaison

Voici quelques principes de base qu'il est recommandé de connaître :

1. Consonnes additives de liaison

Si le verbe terminé par une voyelle précède son sujet il ou elle, ainsi que son complément y ou en, on a recours à une consonne de liaison, à savoir « t » ou « s ». D'où : Il neige et Neige-t-il ? Elle a vu et A-t-elle vu ? Va ! Vas-y ! et Va-t-en ! Mange ! et Manges-en !

2. Changement de son des consonnes finales de liaison.

a) Comme en allemand, deux sonores finales deviennent sourdes :

— le « d », qui se prononce « t », comme dans Un grand homme (« grantom »), Il s'en prend à moi (« prentamoi »), Quand il pleut (« kantilpleut ») ;

— le « g », qui se prononce « k » dans Bourg-en-Bresse (« Bourkembresse »), Un long article (« lonkarticle »), Un sang impur (« sankimpur ») dans le refrain de la Marseillaise, ainsi que dans le style oratoire.

b) Inversement, une sourde finale devient sonore, à savoir la consonne « s », qui se prononce « z » : Trois ans (« troizan »). Cette remarque s'applique au « x » : six ans (« sizan »).

3. Consonnes groupées en fin de mot.

a) Au singulier, la liaison se fait sur l'« r », même s'il est suivi d'une ou deux consonnes : Ver(t) ou bleu (« vèroubleu »), Mor(t) ou vif (« morouvif »), For(t) étrange (« forétrange »), Cor(ps) à corps (« korakor »).

b) Au pluriel, ces mêmes mots font la liaison sur « s » : Arts et métiers (« arzémétier »).

4. Exemples de liaison obligatoire.

a) Entre l'article et le nom ou l'adjectif : Les acteurs, Des images, Un étrange individu.

b) Entre l'adjectif possessif et le nom ou l'adjectif : Tes enfants, Son autre époux.

c) Entre l'adjectif démonstratif et le nom ou l'adjectif : Ces étonnants insectes.

On notera l'emploi de cet devant un masculin commençant par un son vocalique : Cet écrivain.

- d) Entre l'adjectif qualificatif et le nom : Un grand acteur, Un petit écureuil, De beaux animaux, De longues heures (« h » dit « muet »).
- e) Entre l'adjectif numéral cardinal et le nom ou l'adjectif : Quatre-vingts acheteurs, Deux cent vingt orangers, Trois cents avions.
- f) Entre le pronom personnel au pluriel et le verbe : Nous allons, Vous irez, Ils ont.
- g) Entre le verbe auxiliaire et le participe passé : Elle est arrivée, Elles ont écouté, Ils avaient aimé.
- h) Entre un verbe quelconque et tout autre mot : Ils vont à Pau, Elle peut apprendre, Nous avons une villa, Allez-y !
- i) Entre la préposition et l'article défini, le nom, l'adjectif ou le verbe : Dans une semaine, En une minute, En approchant.
- j) Entre la conjonction de subordination et le mot qui la suit : Quand on peut.
- k) Entre l'adverbe et l'adjectif ou le verbe : très amusant, Trop étourdi, Beaucoup étudié.
- l) Entre le nom au pluriel et l'adjectif qui le suit : Des joueurs habiles, Des mains innocentes.

5. Exemples de liaison interdite ou déconseillée.

- a) Entre deux groupes de mots dont l'un est complément de l'autre, surtout quand celui-ci est en tête (inversion) : Dans le ciel gris / évoluait un avion.
- b) Entre un nom au singulier et l'adjectif qui le suit : Un étudiant / appliqué, Un cachet / énorme.
- c) Après la conjonction et : Vingt et / un ans, Vif et / adroit.
- d) Devant certains mots comme oui, onze, onzième : Les / onze joueurs.
- e) Devant un « h » d'hiatus dit « aspiré ».
- f) Entre un infinitif en -er et la voyelle qui le suit : Aller / à l'école, Rester / assis.
- g) Quand il peut y avoir confusion par analogie Des États / unis par des intérêts communs, par opposition aux États-Unis d'Amérique.
- h) Lorsque plusieurs liaisons de même sonorité sont trop rapprochées, on en supprime une par euphonie : Les uns / et les autres, Allez / aux eaux !
- i) Autres cas : Prête-m'en / une ! Vont-ils / arriver ?
- j) Après le quantième du mois.

Pas de liaison prononcée « z » après un quantième du mois terminé par « -s » ou « -x » ainsi que « t » après vingt, car le nombre ne multiplie pas le nom qu'il précède. Dans ces cas, on prononce comme s'ils étaient isolés les nombres deux (deu), trois (troi), six (siss), dix (diss) et vingt (vin). D'où :

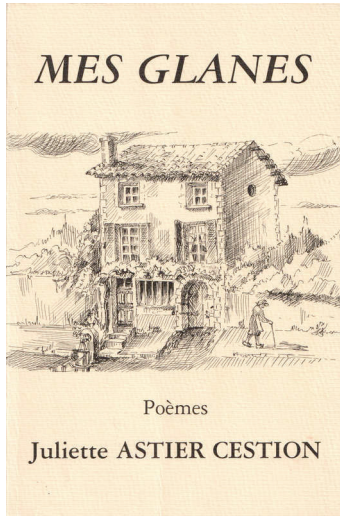
En faisant la liaison : Deux (z) ouvriers, Trois (z) avocats, Six (z) opéras, Dix (z) aviateurs, Vingt (t) outils.

Sans faire la liaison : Le deux / août, Le trois / avril, Le six (siss) octobre, Le dix (diss) avril, Le vingt / août.

Glanes

(Publié le 12 septembre 2022)

Glanes. *n. f.* (XIII^e s.). Poignée d'épis glanés. Action de glaner. (...) *Fig.* Petite quantité.



Ainsi parle le Robert en six volumes... J'avoue, pour connaître le verbe glaner, n'avoir pas eu vent des *glanes* avant de croiser dans un marché aux livres d'occasion le petit bouquin dont vous voyez la couverture ci-contre à gauche.

J'aime la poésie versifiée (je ne vous apprends rien !) quelle qu'en soit l'origine : auteurs connus ou inconnus, peu m'importe si l'intéressé(e) a su marier harmonieusement le fond (et que ses idées me plaisent) et la forme, savoir : la rigueur de la versification classique (contemporaine pour les auteurs récents) afin de faire chanter les mots.

Je suis convaincu que les lectrices et les lecteurs qui m'ont fait l'honneur d'acquérir un de mes bouquins n'auront pas forcément tout apprécié de la même façon ; aussi ne suis-je pas rigoriste (oh que non !) quand j'aborde un livre inconnu. Des pièces peuvent, non pas me déplaire, ce serait rédhibitoire, mais me laisser plus ou moins indifférent, qu'importe s'il y a du bon à prendre ailleurs.

J'ignorais tout de Juliette Astier-Cestion avant de feuilleter ses « Glanes ». Cette Ardéchoise de naissance et Drômoise d'adoption, née en 1907 et disparue en 1980, fut couturière de métier et poétesse par passion. Ce qui m'a enchanté dans son petit recueil, c'est le soin qu'elle a apporté à respecter les règles de la versification à la française, chose admirable quand on peut lire ou entendre tant de prétendus poèmes bancals, qui se voudraient pourtant dans la lignée de la poésie classique. Gloire à qui dit « toute la vérité » pour reprendre tonton Georges, certes, mais aussi à qui la dit en versifiant proprement.



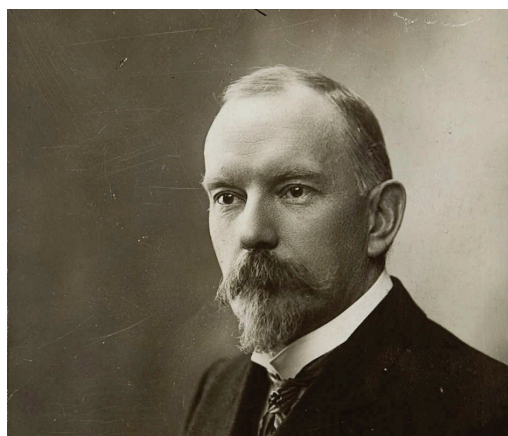
Voilà qui m'a enclin d'autant à l'indulgence quand j'ai rencontré au fil de la centaine de pages de ce livre quelques erreurs de versification : diérèses oubliées (alors que la dame les respectait dans l'ensemble), deux liaisons omises (augmentant donc la quantité du vers) et quelques vers étonnamment boiteux, par exemple de 11 ou de 13 syllabes au milieu d'alexandrins.

Indulgent encore à la lecture de certaines pièces qui m'ont paru un peu trop naïvement écrites. Après tout, ce n'est que mon opinion. Puis dans l'ensemble, je le redis, Juliette Astier-Cestion se lit avec plaisir. Si nombre d'apprentis poètes du XXI^e siècle pouvaient faire aussi bien, ce serait merveilleux. Hélas, ces saboteurs de la poésie, soit s'égarent dans des pseudos-vers sans queue ni tête, soit écrivent approximativement ; or, je l'ai signalé ailleurs dans ces notes, la versification classique contemporaine ne supporte pas l'approximation.

Soyez donc remerciée, madame, qui m'avez interpellée *via* vos « Glanes ». Je me demande parfois si quelque amateur de poésie à venir, flânant entre les stands d'un improbable marché aux vieux bouquins, tombera, un jour lointain, sur un des *Cahiers des Poésies de mon cœur*. Peut-être alors lira-t-il, s'il s'agit du vol. 1, cet Éloge de l'écriture daté du mercredi 12 juin 2013 : neuf ans déjà ! Un poème de débutant qui fait fi du genre des rimes (mais j'ai parlé de cela dans mon petit *Manifeste*) mais surtout, comme avec Mme Astier-Cestion, un message au-delà de l'espace et du temps...

« Des vers ne sont pas une version latine »

(Publié le 20 octobre 2022)



[...]

Qu'y a-t-il à comprendre dans un vers ? Absolument rien. Des vers ne sont pas une version latine. J'aime beaucoup Lamartine, mais la musique de son vers me suffit. On ne gagne pas beaucoup à regarder sous les mots. On y trouverait vraiment peu de chose. Mais c'est trop exiger que de vouloir qu'une musique ait un sens, beaucoup de sens, Lamartine et les décadents se rencontrent sur ce point. Ils ne considèrent que la forme.

[...]

Jules Renard, Journal, 25 janvier 1889,

cité par Jacques Charpentreau,

Dictionnaire de la poésie française, p. 749, article « Poésie »

Je parcours quelquefois (souvent) le Dictionnaire de la poésie française de Charpentreau. C'est une plaisante balade d'un article à l'autre ; l'auteur est certes de parti-pris, comme on dit, dans nombre de cas. Mais qu'importe si sa vision du hiatus (par exemple) diffère de la mienne, pourvu que ce soit bien écrit et qu'il n'y ait pas de mauvaise foi, deux points où Charpentreau est irrécusable.

Et voilà que récemment, relisant l'entrée « Poésie », je tombe sur l'extrait mentionné en ouverture de cette note. Ce sont là des mots qui m'interpellent et c'est une vieille histoire : une fois qu'on a compris que la perfection en poésie est tout bonnement mythique, quoi privilégier ? Le fond ou la forme ? La réponse de Jules Renard – en tout cas comme lecteur – est claire : peu importe le sens, seule prévaut la forme. Comme lecteur je le suivrais peut-être ; comme poète, j'attache quand même un minimum d'importance au fond mais s'il me faut faire un sacrifice, c'est lui qui pâtira. Je n'irai pas jusqu'à écrire ce que je ne pense pas mais je suis prêt à arrondir les angles si la forme y gagne.

Tant de pseudo-poètes, porteur (forcément) d'un message indispensable se contentent de livrer au lecteur (le malheureux, que n'endure-t-il pas ?) leur pensée tout juste issue du « premier jet ». Pauvres de nous ! Faut-il le répéter, la poésie, c'est de la musique avec les mots. Pour écrire avec l'élégance que donne la versification classique (lecteur, pardonne mon audace mais s'il est un seul point où j'ai quelque prétention, c'est bien celui-là, d'écrire en faisant chanter les vers), je rejoins Jules Renard toutes les fois où je compose un poème au sens, disons, secondaire mais toujours bien balancé, si vous m'autorisez cette expression. Que le lecteur le perçoive différemment, c'est là une autre histoire ; pour moi, je suis satisfait du résultat – sinon, à quoi bon le publier ?

Qu'y a-t-il à comprendre dans un vers ? Absolument rien. » Je ne vous suivrai pas jusque là, mon cher Jules, mais sachez que comme vous je trouve la musique de (m)on vers indispensable, y compris, et je l'ai prouvé dans maints poèmes que le visiteur trouvera sur ce site, quand le fond seul considéré n'en demandait pas tant !

Théâtre et poésie

(Publié le 9 janvier 2023)



Passant récemment devant quelque magasin où l'on peut trouver un peu de tout (ou presque), je suis entré... Je suis sorti cinq minutes après avec un gros bouquin des années 80, publié en Suisse, titré : « Jean Racine – Théâtre complet – Illustré de 73 gravures sur bois – Texte intégral ».

Je ne suis pas un fana de théâtre, en tout cas pas sur papier, à l'exception notoire de *Cyrano de Bergerac* que je relis parfois par passages ou dans son entièreté. Or, pourquoi diantre avoir acheté (pour 5 euros au demeurant) les pièces de théâtre de Racine ? J'ai un début de réponse : parce qu'elles sont écrites en vers, matière noble au XVII^e siècle – et fort bien écrites (pour le peu que j'ai pu lire dans la boutique).

Le sieur Racine, né en 1639 (juste un an après le futur Louis XIV) est certes connu pour son théâtre. On sait moins qu'il fut aussi un fameux poète. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs quand on voit la qualité de ses vers destinés à la scène ? Et moi, poète du XX^e siècle mais obstiné à versifier à la mode classique (avec quelques arrangements que j'ai expliqués sur ce site), ne pouvais qu'être séduit par les vers de Racine, c'est une évidence.

Je n'achète pas un livre pour décorer ma bibliothèque. J'ai donc entrepris de lire, avec un peu d'appréhension tout de même, les pièces du maître. Mes craintes portaient sur les thèmes choisis. Racine s'est essentiellement inspiré des poètes de l'Antiquité pour concevoir son théâtre. Ces thèmes peuvent-ils toucher un lecteur de ce siècle, fut-il sensible à la forme ? N'allaient-ils pas générer un pesant ennui après un acte et trois scènes ? Pour vous, je l'ignore mais pour moi, la réponse à ces deux questions est : oui et non (respectivement). On retrouve chez Racine les mythes et les personnages des mondes grec et romain (*Edipe*, *Andromède*, la guerre de Troie, etc.) avec bien sûr, omniprésents, l'amour (souvent sinon toujours contrarié) et l'honneur. Les caractères sont fort typés mais je n'y ai rien trouvé d'outrancier. Puis c'est du théâtre, ce ne sont pas des biographies ! Mais par-dessus tout et comme je l'évoquais ci-avant, quelle écriture ! Des pages d'alexandrins flamboyants, du rythme et de la mélodie sans notes... Voilà qui me rappelle les modestes ambitions d'un poète que je connais bien : faire chanter les mots à travers la versification.

Mais le théâtre de Racine, est-ce bien de la poésie ? Quelle importance ? C'est superbe et ça suffit – c'est également largement ignoré en ces tristes années 2000. Si l'occasion m'est offerte d'assister à une représentation d'une pièce de Racine, j'y courrai. Tiens, il faudra que je me renseigne, peut-être qu'à Lyon...

J'avais découvert voilà bien des années les « Essais » de Montaigne. Pas de poésie ici, exception faite des « Vingt et neuf sonnets de La Boétie » (lire : La Boi-ti et non La Boé-ci, n'en déplaît à tonton Georges et à ses copains d'abord) que l'auteur a insérés. Mais lire Montaigne exige qu'on soit prêt à s'y plonger tout entier. Le jeu en vaut la chandelle (tiens, une expression de l'époque de Montaigne !) mais l'effort doit être consenti quoi qu'il en soit. Rien de tel avec le théâtre de Racine, tout se passe aisément – pour moi en tout cas. Ah, précision : je ne cherche pas à comparer ici ce qui n'est pas comparable. Si j'ai rapproché les réflexions de Montaigne et les vers de Racine, c'est parce qu'ils ont en commun le délaissement que les lectrices et les lecteurs de cette époque lui accordent volontiers. Est-ce par inintérêt ou par ignorance ? Je n'en sais rien. Mais c'est bien dommage !

Note du 16 janvier 2021 : j'ai terminé la lecture du théâtre complet de Racine et je veux juste faire part ici de ma réserve pour les deux dernières tragédies de l'illustre auteur (« Esther » et « Athalie »). Deux raisons à cela : d'une, ce sont des pièces inspirées de la Bible et elles sont à mon goût un peu trop empreintes de bondieuserie – le maître me pardonne cette réflexion qu'il jugerait impie ; de deux, ces pièces comportent des parties chantées et ces passages, probablement adaptés à la mélodie, sont écrits dans des mètres variés, cassant ainsi la belle ordonnance de l'alexandrin. Pour autant, le théâtre de Racine reste dans son ensemble un modèle d'excellence et je persiste à le recommander au lecteur aimant les beaux vers.

Cinq-sept-cinq

(Publié le 19 janvier 2023)

Il m'est arrivé récemment une histoire pas banale : je vois, gisant sur un passage piéton, une carte... Une carte au format de toutes les cartes qui garnissent les portefeuilles, carte de crédit (et rarement carte de débit), carte Vitale, bref, une carte au format carte de visite, la mère, ne l'oublions pas, de toutes les cartes.

Je néglige l'infortunée puis je me ravise et entre deux vésicules, comme j'aime à dire parfois, la ramasse. C'est une carte de magasin marquée « Joyeux Noël ». Le magasin en question étant tout proche, je m'y rends. Là, on m'apprend (je m'en doutais un peu) que c'est une carte-cadeau riche d'encore 16 euros. À qui appartenait-elle ? Mystère, la carte n'a pas de nom et retrouver son légitime (ex-)possesseur est impossible. Du coup, autant en profiter.

Notez que cette intro n'a aucun rapport avec le sujet de cette note ; mais le lecteur me pardonnera, j'en suis certain, de m'être laissé aller à mon envie de raconter... Or, dans les rayons je trouve un petit bouquin intitulé : « Un haïku chaque jour ». Sans même le feuilleter, je l'adopte (pour en finir avec mon court récit, sachez que j'ai pris aussi un livre de nouvelles fantastiques et que le prix de mes deux acquisitions faisait, sans l'avoir vérifié... 16 euros – étonnant !)

J'ai découvert les haïku via quelque anthologie, crois-je me souvenir... Quand je me suis décidé à écrire mes propres « poèmes courts japonais », j'ai acheté l'excellent manuel de P. Costa qui traite de l'art et de la manière d'écrire haïku et senryû – et qui définit (et démythifie) le haïku. Bon, je respecte les règles d'écriture de la prosodie française, la "versification classique contemporaine", c'est naturellement que j'ai d'emblée résolu de respecter les règles du haïku, en particulier le rythme de chacune des trois lignes qui composent l'unique vers d'un haïku : 5, 7 et 5 syllabes. Pourquoi, me direz-vous, être si formel en poésie ? La réponse est la même pour les deux genres (poésie française et haïku) : parce que ces règles sont celles qui permettent au mieux de faire chanter les mots.

Mais quel lien avec mon récit d'intro ? J'y viens. Le petit bouquin susnommé contient donc un haïku par jour, de l'auteur ou de divers haïkistes de langue française, plus quelques haïku tirés de l'œuvre des maîtres japonais du genre – des traductions, donc. Oublions ceux-là ; traduire est un exercice périlleux, et certainement davantage encore s'il s'agit de poésie et de japonais. Quant aux autres... Le lecteur doit se douter de quoi je veux parler.

L'ouvrage parle en quatrième de couverture de « célébration de l'instant » et j'en suis ravi, c'est aussi ma vision du haïku. Je suis plus réservé en lisant, page 11 que le « haïku se nourri(t) pleinement de zen ». Mais basta... J'en viens au but. Pourquoi les auteurs de ce sympathique petit bouquin ont-ils si peu respecté la règle des 5–7–5 syllabes ? Ça démarrerait bien, le haïku du Jour de l'An avait pile poil le compte. Mais dès le 2 janvier...

La règle des 5–7–5 syllabes existe et elle a (selon moi) au moins deux raisons d'être, savoir, d'une part qu'en effet le rythme en question cadence admirablement le poème, d'autre part que toute règle exige de celui qui la suit un effort qui est au final toujours profitable : une contrainte justement consentie oblige à se surpasser.



C'est amusant, j'ai croisé plusieurs haïku à qui il ne manquait qu'un rien pour avoir leur nombre de syllabes. Je me suis d'ailleurs amusé mentalement à rectifier les pièces fautives et, sans surprise, j'ai trouvé le résultat nettement plus réussi que l'original. Oh, ce ne sont pas les deux mots que j'ai ajoutés qui ont transfiguré les poèmes en question, l'essentiel était déjà écrit ⁽¹⁾ mais c'est égal, je me demande pourquoi l'auteur n'a pas fait que son poème ait le compte, ce n'était pas bien compliqué. Encore une fois, il ne s'agit pas de vouloir respecter une règle parce qu'elle est la règle mais parce qu'elle est celle qui donnera le meilleur résultat, celle qui fera chanter admirablement les mots.

Au demeurant, plusieurs de ces pseudo-haïku sont agréables mais les plus agréables d'entre eux sont ceux qui sont cadencés en 5–7–5 (tiens, là, j'ouvre une page au hasard ; à gauche, 4–6–5, à droite 5–7–5 et honnêtement, celui de droite est autrement mieux !)

Deux précisions encore. Je ne compte pas, évidemment. Une oreille faite au rythme des syllabes se rend immédiatement compte si un vers est bancal – en poésie classique ou pour le haïku. Enfin, je sais qu'il existe une « tolérance » au nombre de syllabes du haïku. Mais il s'agit de tolérer, pas de généraliser !

En tout cas, quand j'en écris, mes haïku sont en 5–7–5. Je n'en écris d'ailleurs pas beaucoup en ce moment mais un ou deux de-ci, de-là. Tenez, pour conclure, permettez-moi de vous livrer celui-ci, récemment né :

*Vieille à l'air hagard,
Justement des ans parée
D'avoir temps vécue.*

Le prochain bouquin de haïku n'est pas pour tout de suite mais peut-être viendra-t-il compléter un de ces jours les deux déjà publiés...

⁽¹⁾ (voir page précédente) Mais pas toujours. J'ai lu quelques haïku sans consistance – à mon goût. Cette remarque, certes personnelle, rejoint celle que j'ai faite par ailleurs, savoir que la poésie (genre auquel le haïku appartient indubitablement) souffre souvent de la réputation qu'on lui a faite, qu'il suffit de bons et beaux sentiments pour que ça marche. Or « ça marche » peut-être parfois mais « ça ne touche pas ». Mon sentiment est qu'il faut tendre à l'universalité, autrement dit que le lecteur ait la possibilité de s'y retrouver, et qu'il faut être très attentif à la forme, autant – sinon plus – qu'au fond.

Poésie russe

(Publié le 21 février 2023)

La Russie est un pays qui m'a toujours attiré... Réminiscence de vies antérieures ? Je l'ignore mais c'est un fait ; j'ai écrit il y a dix ans (déjà !) le poème *Métempsychose* qui évoque le pays des tsars et plus récemment (en 2021) *La jeune femme au manteau blanc*, qui se passe en U.R.S.S. ; également la note « Jivago, docteur et poète », de 2020 fait référence à l'U.R.S.S.

On m'a offert jadis un vieux bouquin sur l'U.R.S.S. Ce livre, j'y ai fait allusion dans la note « Le poète et la jeune femme », de 2020. Je l'ai récemment feuilleté et j'y ai (re)découvert un intéressant passage sur la poésie russe. C'est cet extrait que je vous livre ici, sans plus de commentaires (les deux illustrations proviennent du livre).

« L'U.R.S.S., un portait en couleurs », ouvrage collectif, Éditions Odé, octobre 1960

(article d'Arthur Adamov)

On ne doit jamais oublier que de toutes les grandes littératures européennes, la littérature russe est la seule à n'exister véritablement que depuis cent cinquante ans. Bien que la poésie ait atteint dès la seconde moitié du XVIII^e siècle une grande perfection, la prose, ou plus exactement la littérature d'imagination, se contenta pendant longtemps de répéter docilement la leçon des maîtres français et ne fut appelée à une vie indépendante qu'au début du XIX^e siècle. (...)

La tradition orale. — Les origines de la poésie russe se perdent dans la nuit des temps, et il est impossible de dater les premiers documents qui nous sont parvenus. Que dire des Bylines (récits vrais) ou des Stariny (récits d'autrefois) ? Ces sortes de chansons de geste étaient souvent accompagnées de danse et liées presque toujours au culte du soleil ou du dieu de la Lumière, Yazila ou Daj-Bog. Les fêtes et les jeux rituels s'échelonnaient au long de l'année solaire, et l'Église chrétienne adopta comme partout ailleurs le calendrier païen, les chansons païennes et même les anciens dieux : transfiguré, le soleil fut assimilé au Christ. (...)

La poésie lyrique s'est essentiellement exprimée dans les chansons, ces célèbres chansons russes qui contribuèrent beaucoup à la naissance en Occident du mythe de l'âme slave, du charme slave et autres balivernes. Elles possèdent un accent incontestablement original. Leur subtilité vient souvent de ce qu'un air gai accompagne des paroles tristes et inversement. Nietzsche, sans nommer la Russie, parlait de cette antinomie de la musique et des mots, et en notait le caractère bouleversant. (...)

Le Dict de la Bataille d'Igor, la grande épopée du XII^e siècle, nous a été transmis par un seul manuscrit du XV^e siècle (qui fut brûlé pendant l'incendie de Moscou). C'est le récit patriotique, mythologique et lyrique de l'expédition du prince Igor contre les Polovtses, au cours de laquelle le prince et son cousin sont faits prisonniers et la terre russe est envahie par les infidèles. Le poète anonyme présente ainsi son récit : « Voulait-il chanter un héros ? Alors il lançait dix faucons sur un troupeau de cygnes ; ces dix faucons, c'étaient ses doigts savants qu'il posait sur les cordes vivantes, et c'étaient eux qui chantaient la gloire du prince. » L'exceptionnelle poésie du Dict de la bataille d'Igor provoqua de nombreuses imitations, mais aucune n'atteignit à la réelle grandeur de l'original, et Zadonchtchina, poème du XV^e siècle consacré aux exploits de Dimitri Donskoï contre les Tatars, est en fait une affligeante copie.

L'oppression tatare était cruelle, et la haine de l'envahisseur fit naître une poésie parfois inégale, mais vibrante et sincère : « Celui qui n'a pas d'argent est forcé de livrer son enfant. Celui qui n'a pas d'enfant est forcé de livrer sa femme. Celui qui n'a pas de femme est forcé de se livrer lui-même... » (...)

Le romantisme. — C'est encore l'influence étrangère qui préside à la naissance du romantisme. Certes, on lit Derjavine (1743-1816), poète inégal dont l'œuvre, disait Pouchkine, est faite « de trois quarts de plomb et d'un quart d'or » ; mais on lit surtout Karamzine, et Karamzine s'était beaucoup promené en Europe. Il avait rêvé, sur les bords du lac Léman, à la Nouvelle Héloïse et à Childe Harold. À sa suite, les Russes rêvent de plus en plus à l'Occident. Walter Scott, Byron, Goethe, Schiller, voici les poètes russes de cette époque. Leurs œuvres sont connues grâce aux traductions de Joukovski (1783-1852). L'enthousiasme qu'elles suscitent provoque lui-même une réaction, celle des Russes « russisants » qui crient à l'antipatriotisme. La fameuse querelle des slavophiles et des occidentalistes, qui devait agiter toute la littérature, naissait, déjà bruyante. (...)



Et nous sommes déjà en 1799, année de la naissance de Pouchkine. Pourquoi, quand il s'agit de littérature russe, évoque-t-on toujours Pouchkine ? Gogol est évidemment beaucoup plus profond, et Tolstoï plus vaste, sans parler de Dostoïevski. Mais Pouchkine fut le premier, et cela compte, à fixer dans une forme adéquate la langue russe, le premier grand styliste russe. « Pouchkine, écrit Aragon, a ouvert le chemin, forgé l'instrument qui, après cent années, rend possible à la langue russe d'être le moyen d'expression de tout ce que l'homme invente, de tout ce qui lui permet de se dépasser, aussi bien dans la connaissance de la nature que dans celle du cœur humain. »

Pouchkine ne fut pas que cela. Il fut aussi celui qui, selon Mérimée, « rêva d'une liberté à laquelle son pays n'était pas préparé ». Pas encore. « Dante, continue Aragon, écrivant la Divine Comédie dans la vulgaire italienne, présageait la Renaissance et Le Tasse, et l'Arioste, et Michel-Ange, et Vinci... Pouchkine avait devant lui la transformation la plus grande de l'homme, le bouleversement le plus radical des sociétés. »

Son ascendance est curieuse : du côté paternel, une vieille famille russe, du côté maternel, un arrière-grand-père abyssin dont Pierre Ier avait fait un général. Pouchkine connut une vie agitée, se lia avec les sociétés secrètes (notamment les Décembristes), fut exilé, voyagea, devint célèbre, et devait trouver une mort stupide le 27 janvier 1837, au cours d'un duel où il fut tué par l'amant de sa femme, un Français, le baron d'Anthès.

Citons parmi ses œuvres : Rouslan et Ludmilla, (1820) poème encore imprégné de l'esprit du XVIII^e siècle, mais dont les vers ont une fantaisie et une liberté vraiment nouvelles; Boris Godounov, d'où allait être tiré le fameux opéra, et qui témoigne des efforts de Pouchkine pour retrouver les formules du théâtre élisabéthain et les adapter à la scène russe ; Eugène Oniéguine (1830), roman en vers qui présente « un enfant du siècle » et contient des descriptions de la vie quotidienne de cette époque. Ce roman romantique est aussi le premier roman réaliste russe. Dans ses nouvelles, Pouchkine se montre un précurseur de Gogol (le Maître de Poste) et même de Dostoïevski (la Dame de Pique).

Mais le vrai représentant du romantisme — et cela malgré Baratynski qui sut exprimer en termes sincères son désespoir — ce fut Lermontov (1814-1841). Très jeune, il chercha une consolation aux amertumes de la vie dans la poésie. La mort de Pouchkine le bouleversa et il dénonça dans ses vers les vices de la société qu'il en rendait responsable. Il fut par deux fois exilé au Caucase et, triste coïncidence, il fut lui aussi victime d'un duel, laissant, comme Pouchkine, une œuvre considérable. (...)

Gorki (1868-1936). — Sur le chemin de la révolution, Gorki a eu pour précurseur le poète Nekrassov (1821-1877) qui appelait lui-même sa muse « muse de vengeance et de deuil », pour compagnon Alexandre Blok (1880-1921). Celui-ci, après avoir été symboliste, se rallia à la révolution d'Octobre, qui lui inspira notamment un très beau poème :

les Douze. Ces « douze » sont à la fois douze soldats rouges et douze apôtres qui précèdent un Christ communiste couronné de roses.

Après la révolution. — La poésie fut la première expression révolutionnaire. Le papier manquait, et les poètes déclamaient leurs vers dans la rue, à la foule anonyme qui se pressait pour les entendre. De ces poètes, les plus remarquables furent Serge Essénine (1895-1925) et Vladimir Maïakovski (1892-1934).

Essénine chanta avec nostalgie les paysages de sa Volga natale ; il avait épousé la danseuse américaine Isadora Duncan, dont l'influence fut décisive sur l'évolution des Ballets russes. Après un séjour en Amérique, il se sentit un étranger dans son propre pays, cette Russie nouvelle où « sa poésie n'était plus nécessaire », et se suicida.

D'un tempérament tout opposé, enthousiaste, lyrique, sincèrement révolutionnaire, Maïakovski devait pourtant, comme Essénine, se réfugier dans le suicide. Ses poèmes, admirablement rythmés, sont consacrés à la création d'une mythologie. Son poème sur la mort de Lénine est animé d'une réelle grandeur :



Vladimir Maïakovski

*Ni soleil ni éclat de glace.
Tout à travers le tamis des journaux
Est saupoudré d'une neige noire.*

Mais la Révolution peu à peu s'assagit, et le roman reprend une place prépondérante. (...)

Marie Norcen

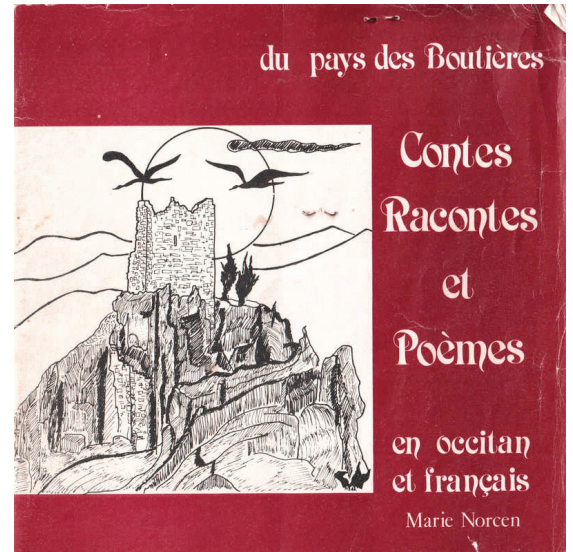
(Publié le 13 mars 2023)

J'ai retrouvé récemment un petit bouquin – une plaquette serait plus juste – égarée parmi mes (très) nombreux livres.

Il s'agit d'un mini-recueil de textes en prose et versifiés, recueil bilingue occitan-français signé Marie Norcen. Le dépôt légal est du 3^e trimestre de l'année 1979. Et comme ce petit livre vient de mon pays, les Boutières, je me suis demandé qui était Marie Norcen. Son nom ne me disait rien ; il faut dire qu'en 1979 j'avais quitté mon village depuis plus de dix ans (j'étais en Allemagne pour servir mon pays – tu parles !).

Qui cherche trouve, surtout à l'heure d'Internet...

Marie Norcen – 1908-2000 – Conteuse, poétesse, écrivain – Marie Norcen est née en 1908, au quartier de Sauveyre à Saint-Martin-de-Valamas. Elle était l'aînée de trois enfants. La famille se déplace à Annonay où elle se découvre une âme d'artiste. Elle étudie l'occitan, dont elle parle le patois. En 1979, elle reçoit le prix de poésie occitane de la ville de Mussidan. Elle anime des soirées dans les Boutières, collecte des contes, publie des poèmes et enseigne l'occitan. Elle collabore aux Cahiers du Mézenc. – Marie Norcen a publié un recueil : « Du pays des Boutières, Contes, Racontes et Poèmes en occitan et en français », Le Cheylard, imprimerie Chevalier, 1979.



(Source : [Portraits d'Ardéchois](#))

Curieux, cette dame a suivi la même route que moi, celle qui l'a menée des Boutières à Annonay.

En feuilletant son livre, je suis tombé sur trois poèmes qui m'ont particulièrement plu. Ce sont eux que je vous livre ci-après dans leurs deux versions.

Un poème faisant l'éloge d'un chat, un beau matou de ferme (probablement) aux pattes gantées de blanc, voilà qui ne pouvait que me plaire !

Lo chat de las blanchas mitas

Qu'es ieu, que siáu lo chat embe las blanchas mitas.

Mon perpont esbauglis sos mon mantel lusent.

Siáu reterchat de loint... per las « chatas mitas ».

Core los champestres, los bartigals ombrens.

Escale los cuberts, fau de cambareletas,

Quand au mièg de la nuèit amauda lo concert.

Siáu lo « Chef Chataras » mene tot sans baguetas,

Monte naut en solo, grand orchestre es dubert.

*Un chataras grisent tira las cordas bassas,
Rauquilhos, bramaire, me vai ben lhiáu tustar.
Escupis grosseiras, e sos ueilhs sont de brasa ;
Qu'es plus la sinfonia, me chaudra lbiu chantar !*

.....

*Lo lendeman matin, una bercha a l'orelha,
Mon mantel tot gastat, lo pet n'es posseiros ;
Anem tot balament, ma mestressa somelha,
Qunta marida nuèit ! Visti mos cossinos...*



(Photo tirée du livre)

Le chat ganté

*Je suis le chat ganté — de blanc — ne vous déplaie.
Le plastron éclatant sous mon manteau de jais.
Mon succès est certain, je cours tout à mon aise
Dans les champs, dans les bois. Je fais ce qui me plaît.*

*Je grimpe sur le toit, je fais des galipettes,
Et quand vient la mi-nuit préludent les accords.
Je suis « Chef Chataras », pas besoin de baguette,
Je module en solo dans un ton demi-fort.*

*Certain matou tigré me donne la réplique ;
Le ton monte, rageur, et de plus en plus haut.
On crache des gros mots, discordante musique ;
Voici venir les coups, hélas mon pauvre dos.*

.....

*C'est le petit matin, un accroc à l'oreille,
Ainsi qu'au beau manteau dont le poil est froissé ;*

*Entrons tout doucement, ma maîtresse sommeil,
Vite ! sur le coussin... Quelle nuit j'ai passé !*

Celui-ci me rappelle (a minima pour son thème) Printemps (Poème naïf) que j'avais écrit en avril 2018.

Lo printemps

*Lo printemps es vengut. Es certain, l'assegure !
L'ai vegut a la prima au pèje dau jardin.
Aviá l'anar fringant e la bona postura ;
M'a gaita de coa d'uèilhs. A ! lo pichot coquin.*

*L'esperaváu un pauc. M'ère botaa lisqueta,
Sus mos pials argentais aviáu mes lo turban,
Lo caban de drap fin, aqueli qu'a capeta.
Lo chapel de palha, embe lo bel riban.*

*El, fasiá lo galant. Aviá pres lo jargaut.
Coriá... leugier... leugier, semblava un perdigaut.
Aprés el, florissian coma de farfantèlas,*

*Pimparèla, cocut, pimpol d'or e serpol.
Los aucèls de prima escharnissons loriol,
A l'ombrenc das pibols florisson primadèlas.*

Le printemps

*Le printemps est venu. Mais oui, je vous l'assure !
Je l'ai vu caché... là, tout au fond du jardin.
Son air était fringant et sa démarche sûre ;
Il m'a fait un clin d'œil. Ah ! le petit coquin.*

*Vois-tu, je t'attendais, et j'ai fait la coquette :
Regarde le ruban sur mes cheveux d'argent,
Drapé très joliment comme pour une fête ;
La fête des beaux jours, celle du gai printemps.*

*Mais, tu fais le galant ! Ton pourpoint est de moire.
Tu marches... si léger... et je ne puis y croire,
Sous tes pas ont fleuri tels de petits lutins,*

*Primevères, soucis, paquerettes, violettes.
Dans le hallier, là-bas, s'égosillent fauvettes,
Mésanges, rossignols, qui modulent sans fin.*

Mon père me parlait souvent des sources de Molines, qui ne tarissaient jamais même pendant les plus fortes chaleurs.

Las fonts d'a Molinas

*La fonteta clara... la terchavam sans fin,
En corent per senta, cheminol e chamin.
Montavam lo corent, aquí dins los clapas,
La veguèram pasmens, al ran das bordigas.*

*Se colava debas au mièg de l'amoreta,
De la baucha gramaa e de la fenolbeta,
Ondejan dins l'erba entre los romeguiers,
Sortià sos los calhaus aval vès los sorbiers.*

*Coma farfantèla anavà a la valat
Leïssent darrier ela ribeiral e golbias.
Lo monier... sa chanal, l'adomejèt content,
E alègra, venguèt a son bial en risent.*

*Lo molin vira plus... E la sorga s'en vai,
S'en vai totjorn debas, sens se preïssat jamai,
Seguent son chaminol, l'aiga tot balament,
Devala vès la mar, embe flume rabent.*

Les sources de Molines

*Nous parcourions les monts, cherchant la source pure,
Nous nous laissions porter par l'esprit d'aventure.
Nous suivîmes ainsi les rives des ruisseaux,
Les chemins et sentiers bordés de blancs bouleaux.*

*Verges d'or, aconit, le dur genévrier,
Se dressaient, escortant le rougeoyant sorbier.
Jaillissant dans les fleurs, tombant en cascabelle,
La source était bien là... chantant sa ritournelle.*

*Elle dansait, légère, ainsi qu'un elfe blond
Qui glisserait, agile, et tournerait en rond,
Allant toujours plus bas, creusant un lit mousseux,
Parmi les sapins verts et les ormes nouveaux.*

*La source des grands bois, belle vierge captive,
Le meunier, sans pitié, l'avait prise, rétive,
Pour broyer le grain roux coulant en larmes d'or.
Le vieux moulin s'est tu... Revivra-t-il encor ?*

Lao She, les poètes et le chat

(Publié le 1^{er} mai 2023)

Lao She (1899-1966) est « un écrivain chinois de la période moderne. Lao She est l'auteur de romans, mais aussi de pièces de théâtre et de nouvelles. Sa langue est proche de celle parlée par les Pékinois, qui fournissent la plupart de ses personnages. » – dixit Wikipédia.

Dans les « Écrits de la maison des rats » (« Écrits dans la paume de la main »), Lao She propose de courts articles, parus précédemment dans des revues ou des journaux. J'ai découvert ce petit bouquin dans un Noz (pub gratuite) et je ne le regrette pas. Parmi les articles de ce livre, je vous propose sans autre commentaire ceux que l'auteur a consacré aux poètes et au chat. Voilà qui ne surprendra pas qui me connaît un peu... Bonne lecture.

Les poètes

Si l'on me demande : « Qu'est-ce que la poésie ? », je suis incapable de répondre. Alors, laissons de côté la poésie pour parler du poète, ce qui revient à parler du héros sans parler de la cause pour laquelle il se bat. Bien qu'étroitement liées, les deux choses sont différentes. En tout cas, il est plus facile de parler du poète que de la poésie.



Il me semble me rappeler que les anciens déclaraient que le poète était un homme possédé. Par quel démon ? Et qu'est-ce que le démon ? Je l'ignore. Selon moi, il faut considérer deux points de vue.

Premièrement, par son comportement, le poète est différent du commun des mortels et facile à reconnaître. Certains sont sales et hirsutes, d'autres aiment les fleurs, les chats et les chiens comme la prune de leurs yeux, d'autres vont siffler dans la montagne, d'autres se promènent sur la plage en récitant des poèmes, d'autres vivent des amours tumultueuses ou se lamentent lorsqu'ils sont délaissés, d'autres encore jettent leur argent par les fenêtres ou s'enivrent en chantant des mélodies... Aux yeux des profanes, leur conduite est indécente, c'est pourquoi on les traite d'excentriques, de maniaques et de propres-à-rien. Pourtant, ces maniaques (ou ces excentriques) sont capables de composer des poèmes que ne pourraient faire ni les gens ordinaires ni les gens les plus distingués. Morts de faim ou de froid, dans le plus total dénuement, ils laissent néanmoins à la postérité des textes qui sont les trésors du pays et de son peuple. Comment est-ce possible ?

Un auteur anglais a dit en substance que l'écrivain doit être de nature féminine. Que faut-il penser de ce jugement ? Je n'ose pas me prononcer. Je ne peux qu'essayer de deviner. Probablement, se fondant sur son expérience, espère-t-il que l'écrivain possède la méticulosité de la femme. Si je devine cela, c'est peut-être parce que cela exprime ma propre vision : je voudrais que les écrivains observent aussi scrupuleusement les choses. La minutie n'est qu'une des conditions que doit remplir le poète. Il existe des différences qu'il convient de considérer. Comment le poète peut-il être méticuleux ? Doit-il être comme l'avare qui, à l'article de la mort, s'inquiète de savoir s'il n'y a pas deux mèches plutôt qu'une qui brûlent dans la lampe à huile à la tête de son lit ? Brûler une mèche de trop suffit à faire pleurer l'avare. Il n'y a là rien d'étonnant. Hélas, je crains qu'il n'existe pas en ce monde un poète qui puisse se comporter ainsi ! Le talent d'une personne peut être fort sur certains points et faible sur d'autres. Il n'est pas possible d'écrire un poème d'une main en tenant un boulier de l'autre. Peut-être parce que, par son apparence, il ne ressemble pas aux autres et parce qu'il ne s'intéresse pas, comme tout un chacun, aux problèmes de la vie quotidienne, le poète est-il fort et faible à la fois, et plus sensible à certains aspects des choses qu'à d'autres. On entend parfois dire que le poète possède quatre yeux et peut, dans un flocon de ouate porté par le vent, discerner un vieillard chenu ou, dans un grain de sable, découvrir tout un monde. Toutefois, ses yeux peuvent-ils distinguer un vrai billet de banque d'un faux, on est en droit de se le demander.

Ses yeux peuvent voir la vérité comme ils peuvent voir la beauté d'un paysage. Il souhaite de tout son cœur que le monde progresse et que les gens soient heureux. Tels les saints et les philosophes, il méprise ou n'a pas le temps de s'arrêter aux accrocs de sa robe et oublie de s'incliner en joignant les mains pour saluer ceux qu'il rencontre. C'est pourquoi on le considère comme un fou. Il peut négliger ces petits gestes dépourvus d'importance, mais il ne transige pas avec l'essentiel. Quand les autres se réjouissent et dansent, il joue les trouble-fête en venant leur annoncer un danger, et quand ils rient joyeusement, il pleure à chaudes larmes. Enfin, lorsque la société est vraiment en danger, il peut se sacrifier pour une juste cause en se jetant à l'eau ⁽¹⁾ ! Si ses petits gestes quotidiens le font mépriser et considérer comme un fou, il en va de même de son sacrifice qu'on attribue à sa folie. Même s'il n'a pas l'occasion d'aller jusqu'au sacrifice suprême, il peut mourir de faim après avoir refusé de flatter un personnage puissant ou de s'incliner pour gagner ses cinq boisseaux de riz ⁽²⁾. Il ne possède rien, sinon quelques poèmes. La poésie ne peut pas l'empêcher de mourir de faim bien que ses poèmes constituent pour son pays une gloire éternelle. Le poète souffre-t-il du froid et de la faim ? Pas nécessairement, puisqu'il est possédé !

Il nous serait probablement possible de découvrir un poète qui, bien qu'aimant l'argent comme la prune de ses yeux, puisse écrire de la poésie. Cela nous amène au deuxième point que je comptais discuter. Le poète en pleine création se comporte un peu comme un fou. Ce qu'on appelle « inspiration » est peut-être en réalité la possession. Quand le poète est inspiré (on pourrait aussi bien dire « possédé »), il peut renverser la bouteille de vinaigre, tourner à grande vitesse autour de son lit, se rendre à la porte du temple en se demandant s'il doit « pousser » ou « frapper⁽³⁾ », ou encore boire une coupe d'alcool et mettre sens dessus dessous tout ce qui l'entoure. Éveillé, il récite ; endormi, il chante. Il peut s'agiter pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, oubliant de dormir et de manger. Il met en jeu toute son énergie et fait vibrer tous ses nerfs. Il oublie l'argent, même s'il l'aime en temps ordinaire. Il oublie le boire et le manger, il oublie tout, pour que de son esprit ou de son subconscient sorte ce qui existe de plus noble et de meilleur ! Les mots les plus beaux, les sons les plus suaves emplissent ses poèmes. Même si, en temps ordinaire, il aime l'argent, il s'en désintéresse alors totalement, et si quelqu'un vient lui parler d'argent, l'inspiration est anéantie sans espoir de retour. Lorsqu'il est inspiré, il écarte tout ce qui lui est cher puisque rien ne peut être pour lui aussi précieux que la poésie. Tout ce qui n'en est pas lui est étranger. Le poète et l'avare ne peuvent coexister. Oublier de se laver le visage et de rencontrer ses amis est dans la logique des choses. Ainsi, en temps ordinaire, le poète peut paraître un peu fou. En tout cas, lorsqu'il est inspiré, même s'il n'est pas fou les autres jours, il est obligé de le devenir. C'est le fou le plus heureux, le plus douloureux, le plus naturel, le plus noble, le plus adorable, le plus grandiose ! Il ne faut pas, pour devenir poète, rester sale et hirsute et se vêtir de guenilles. Ce serait facile, mais dépourvu d'intérêt. Pour devenir poète, il faut être possédé. On ne peut être poète qu'en risquant sa vie pour le salut de la vérité, de la beauté et du bonheur. Si tu ne vois que ce qui est devant ton nez et possèdes un cœur de petite souris, alors restes-en là. Veux-tu toujours jeter la pierre au poète, ou veux-tu devenir poète ?

Écrit le jour de la fête des Poètes

Dagongbao de Chongqing, 30 mai 1941

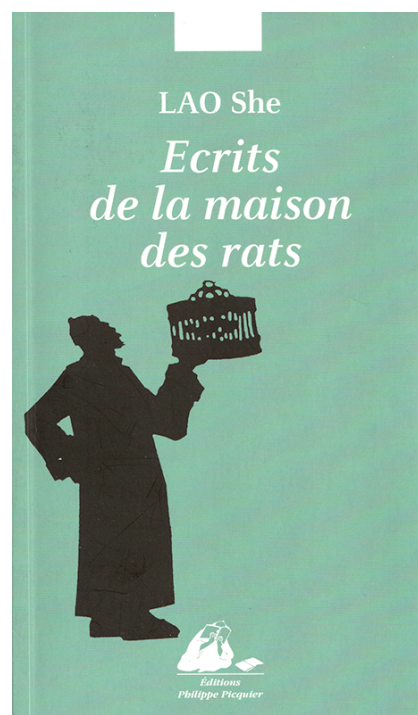
(1) Allusion au poète Qu Yuan (289-343), qui se suicida en se jetant dans la rivière Miluo pour protester contre la situation du pays. La fête des Bateaux-Dragons commémore son suicide.

(2) Allusion au poète Tao Yuanming (365-427), qui perdit son poste dont le salaire était de dix boisseaux de riz pour avoir refusé de s'incliner devant l'envoyé de son supérieur. « Refuser de s'incliner pour dix boisseaux de riz » est devenu une expression proverbiale.

(3) Allusion au poète Jia Dao. Son poème : L'oiseau est posé sur la branche au bord de l'étang. Au clair de lune, le moine frappe à la porte, provoqua une discussion célèbre. Pousse la porte n'aurait-il pas mieux convenu que frappe à la porte ? Encore aujourd'hui, tuiqiao (pousser-frapper) signifie « choisir ses mots avec le plus grand soin ».

Le chat

Le chat a un caractère étrange. On peut dire qu'il est sérieux, car il est vraiment très sage par moments. Il cherche un endroit chaud pour se coucher et dort toute la journée, libre de tout souci. Il ne demande rien à personne et, lorsque l'envie lui prend de partir se promener, il lui arrive de disparaître une journée et une nuit. On a beau l'appeler, il ne revient pas. Se promener est chez lui une nécessité, sinon comment pourrait-il s'éclipser si longtemps ? Toutefois, lorsqu'il entend bouger un rat, il fait scrupuleusement son métier. Le regard fixe, retenant sa respiration, il peut rester immobile pendant des heures à attendre que la bête apparaisse.



Lorsqu'il est heureux, il peut être le plus chaleureux et affable des compagnons. Il vient se frotter contre vos jambes et tend le cou pour se faire caresser. Il arrive aussi que, pendant que vous écrivez votre manuscrit, il saute sur la feuille et la parcourt en y imprimant la petite fleur à cinq pétales de ses pattes. Il peut aussi miauler en variant à l'infini le rythme et le registre afin d'éviter la monotonie. Quand il ne miaule pas, il ronronne pour se divertir. En revanche, s'il n'est pas content, personne ne peut trouver les mots pour lui faire entendre raison. Il n'émet pas le moindre son et ne dessine pas la moindre fleur sur le papier. Il est vraiment indomptable !

Oui, il est indomptable ! Dans un cirque, on peut faire travailler des lions, des tigres, des éléphants, des ours et même des ânes pourtant réputés idiots. Tous ces animaux sont capables d'exécuter leur numéro, mais a-t-on jamais vu un chat dressé dans un cirque ? (Hier seulement, pour la première fois, j'ai ouï dire que dans un cirque en Union soviétique, on faisait travailler des chats. Je ne l'ai bien sûr pas vu de mes propres yeux.)

Ce petit animal est véritablement étrange. Quelle que soit la prévenance dont vous puissiez faire preuve à son égard, il ne sortira jamais se promener dans la rue avec vous. Tout l'effraie et il ne pense qu'à se cacher. Pourtant, il peut être extrêmement brave, et pas seulement face aux petits

insectes et aux souris ; il n'hésite pas à engager le combat avec un serpent et on peut fréquemment voir sa lèvre enflée lorsqu'il a été piqué par une guêpe ou un scorpion.

À la saison des amours, le tintamarre empêche toute la rue de dormir. Les mialements aigus percent les tympans et chacun se dit que le monde serait plus paisible si les chats n'existaient pas.

Pourtant, quand une chatte met bas deux ou trois boules de coton, on ne peut pas la haïr. Consciente de ses devoirs de mère, elle renonce même à se promener dans la maison.

Le matou quant à lui n'a pas un sens aussi aigu de ses responsabilités. Il se désintéresse totalement de sa progéniture. Lorsqu'il ne dort pas, il monte sur le toit et pousse des mialements désordonnés pour provoquer les chats du voisinage. Dès que l'occasion se présente, il se lance dans la bagarre. Avec son pelage ébouriffé et sa face lacérée, il manque quelque peu de dignité. Heureusement, comme il ne se regarde jamais dans la glace, il peut continuer à marcher d'un pas altier, la tête haute, en miaulant très fort. Il rentre en coup de vent, avale une bouchée et repart au combat. Parfois, alors qu'on ne l'a pas vu depuis quarante-huit heures et qu'on le croit disparu à jamais, il revient en boitant, tel un soldat après la défaite, et se présente dans la cuisine pour réclamer sa pitance.

Quinze jours après leur naissance, les chatons sont vraiment adorables. Encore chancelants sur leurs pattes, ils ont déjà appris l'espièglerie. La queue de maman, une plume de poulet sont leurs joujoux préférés. Ils s'amusent du matin au soir, culbutant sans cesse et se relevant aussitôt pour culbuter à nouveau. Leur tête heurte la porte, les pieds de la table et les têtes de leurs frères. C'est douloureux, mais ils ne pleurent pas.

De plus en plus téméraires, ils élargissent peu à peu leur terrain de jeu, au grand dam des plantes de la cour. Sautant sur les pots de fleurs, ils mettent à mal les tiges transformées en balançoires. Ils sont si pleins de vie et si adorables dans leur naïveté que personne n'ose leur administrer la correction qu'ils mériteraient. Pourtant, on aime aussi les fleurs. La contradiction est difficile à résoudre.

Maintenant que les souris et les rats ont presque tous été exterminés, on se trouve confronté à un nouveau problème : quelle peut être l'utilité des chats ? En effet, privés de leur nourriture favorite, ils risquent de chercher le moyen d'attraper les poussins et les canetons pour mettre fin au régime végétarien. Cela n'est-il pas préoccupant ?

Quelques-uns de mes amis aiment les chats. Je ne sais donc pas si ce problème les préoccupe beaucoup. Je me rappelle qu'il y a vingt ans à Chongqing, les chats étaient précieux et coûtaient cher. Il fallait alors les enfermer dans des cages pour les protéger de la férocité des rats qui pullulaient et ne demandaient qu'à les dévorer. Il paraît que les rats se font maintenant rares à Chongqing. Alors, qu'advient-il des chats ? Ne les enferme-t-on plus dans des cages ou ont-ils tout simplement disparu ? Pour répondre, il faudra que je me renseigne.

Un souvenir me revient : il y a trente ans, j'ai mangé du chat sur un paquebot français. Ne comprenant pas le menu écrit en français, je ne savais pas quelle viande j'avais commandé. Sans être excellente, cette viande était mangeable et le goût n'avait rien de particulièrement bizarre. Devrait-on embarquer tous les chats sur un bateau français ? J'hésite sur la réponse à donner.

La baisse de statut des chats engendre quelques petits problèmes, mais je ne m'inquiète pas trop pour leur sort. Nous pouvons nous poser la question : si la campagne d'extermination des rats n'avait pas obtenu d'aussi bons résultats, le prestige des chats se serait-il effondré de la même façon ? Réfléchissons : l'extermination des rats n'est-elle pas plus importante que l'amour des chats ? Il me vient parfois à l'idée que, le jour où tout sera mécanisé dans le monde, les ânes et les chevaux risquent d'avoir un problème. Pourtant, pouvons-nous pour l'amour des ânes et des chevaux renoncer à la mécanisation ?

Xinguancha (Nouvel Observateur), n° 16, août 1959

La belle amie

(Publié le 18 juillet 2023)

Au gré de mes errances dans les magasins « où l'on trouve de tout », bouquins compris, j'ai déniché certain jour un coffret de trois jolis livres intitulé : « Les plus grands classiques de la Poésie Chinoise ». Ces ouvrages sont publiés par

« China Intercontinental Press ». Ils sont abondamment (et fort agréablement) illustrés, imprimés sur du papier qui rappelle le papier pelure et signés de Xu Yuanchong, lettré notoire, professeur à l'université de Pékin et auteur d'une cinquantaine d'œuvres littéraires en chinois, anglais et français. Il a aussi traduit plusieurs classiques français en chinois.

Né en avril 1921, ce vénérable monsieur est décédé centenaire le 17 juin 2021.

Le premier de ces trois opus, « Poèmes choisis et illustrés du Livre de

la Poésie » (ou « Shi Jing »), date du VI^e siècle avant J.-C. ; c'est un contemporain de l'Iliade et de l'Odyssée. La paternité de ces textes est attribuée à Confucius lui-même.

C'est le premier des poèmes de ce livre qui m'a incité à publier cette courte note.

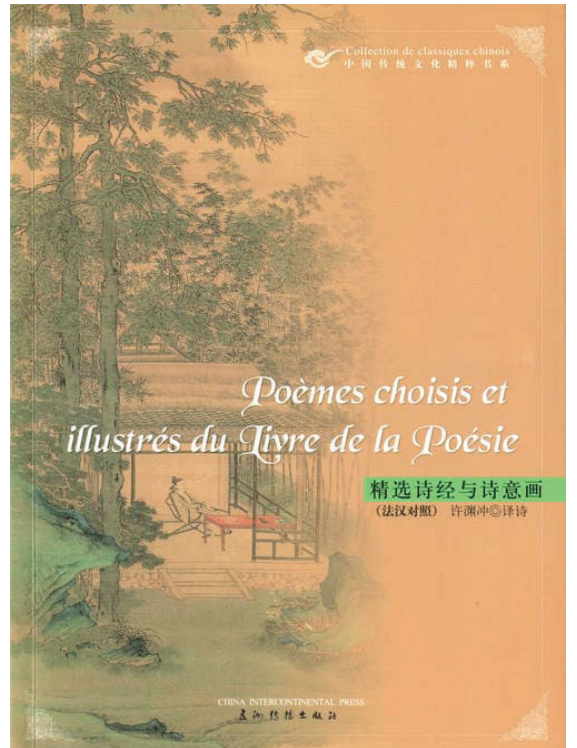
Ce poème est appelé « La belle amie » et je trouve que la traduction de Xu Yuanchong est une vraie merveille. Traduire est en soi un acte périlleux ; aussi, imaginez ce que peut donner la traduction d'un poème (bien plus ardu à traduire que de la prose) et, de plus, du chinois au français... Xu Yuanchong a réussi l'exploit de proposer un poème qui sonne fort bien dans la langue de Molière. Faute de maîtriser un tant soit peu le chinois, je ne peux évidemment savoir à quel point il s'est éloigné de l'original mais qu'importe, le poème obtenu est une réussite. Je ne saurais trouver les mots justes pour expliquer cela ; je trouve que ce poème porte en lui tout l'esprit de la poésie chinoise dans le respect des règles essentielles de la poésie française. Songez que ce poème est parfaitement métré (en vers de quatre syllabes) et tout aussi bien rimé ! (Les chipoteurs qui la ramèneraient avec l'alternance des rimes masculines et féminines sont priés d'aller voir ailleurs si j'y suis).

Voici le texte de « La belle amie ».

*Au bord de l'eau
Crient deux oiseaux ;
L'homme a envie
De belle amie.*

*Le cresson roule
Dans l'eau qui coule ;
On fait la cour
De nuit et jour.*

*L'amie refuse ;
L'homme s'accuse,
Il tourne au lit
De-là, de-ci.*



*Que l'amant cueille
Les longues fenilles !
Qu'il joue la lyre !
L'amie l'admire.*

*Qu'on mange longs
Ou courts cressons !
La cloche sonne ;
L'amie se donne.*

Inutile d'en dire davantage ; je laisse le lecteur sur l'impression que lui aura faite ce poème.

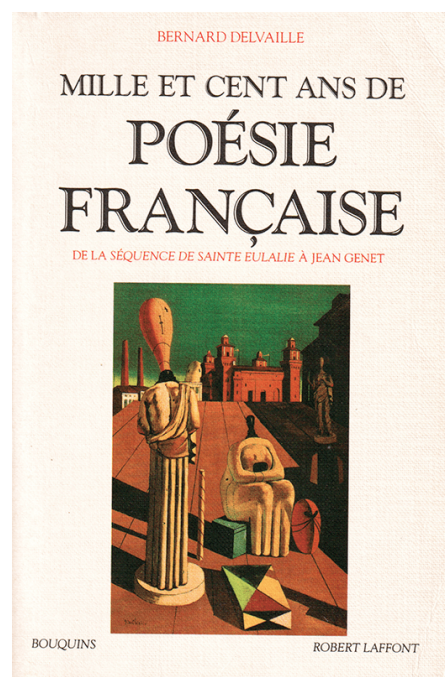
Paul et Anna

(Publié le 16 août 2023)

Je me suis souvent demandé pourquoi la poésie était un peu l'enfant pauvre de la littérature... J'entends par là que la poésie passe pour être un genre « difficile » et « pas fait pour n'importe qui ».

Bref : « La poésie ? Ce n'est pas pour moi, je n'y comprends rien ! »

Je ne prétends pas savoir absolument pourquoi la poésie est trop fréquemment rejetée mais disons que j'ai un début de semblant de réponse. Permettez-moi de vous en faire part.



Prenons deux anthologies. Ah, les anthologies ! Elles permettent certes de découvrir quelque auteur malmené par la postérité – et par les éditeurs, car un poète, aussi talentueux soit-il, n'a guère de chance de trouver des lecteurs s'il est ignoré des éditeurs. Curieusement, les anthologies bénéficient (à tort) d'une des qualités attribuée (à raison) aux bons dictionnaires, j'ai nommé l'objectivité. Or, rien n'est subjectif comme une anthologie. Toute anthologie est signée et le lecteur devra passer par les choix de son auteur. Tiens, au passage, je veux rendre un modeste hommage à Charpentreau pour son « Dictionnaire de la poésie française », fort bien fait et complètement subjectif de l'aveu de son auteur, mais d'une subjectivité assumée.

Donc, prenons deux respectables anthologies et cherchons ce qu'on peut y lire concernant Paul et Anna...

« Mille et cent ans de poésie française » est l'œuvre de Bernard Delvaille (éditions Robert Laffont). Quant aux

deux volumes de l'« Anthologie de la poésie française » de la Pléiade, ils sont signés de multiples auteurs ; celui qui nous intéresse ici est Michel Collot pour la partie XX^e siècle.

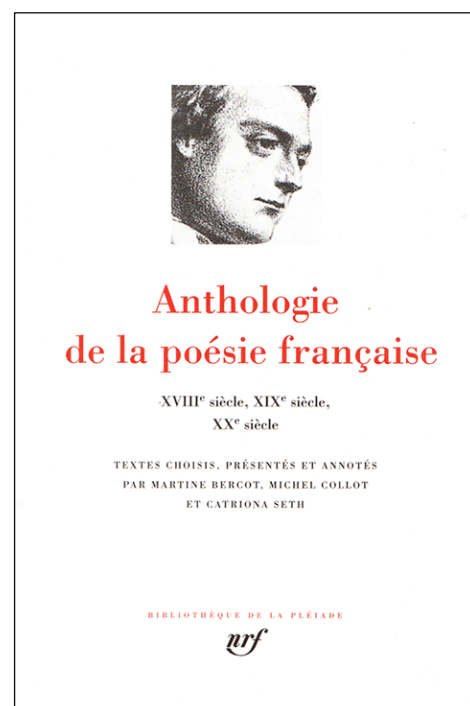
J'ai eu cette curiosité, de chercher dans ces deux estimables ouvrages, les sections consacrées à Paul (C Claudel) et à Anna (de Noailles).

Chez Delvaille, Paul Claudel a droit à 21 pages, Anna de Noailles à 3 pages. À la Pléiade, on compte respectivement 11 pages pour Claudel et... 1 page pour Noailles. Dans ces conditions, comment voulez-vous que la poésie soit considérée ? Entendons-nous bien : le visiteur qui passe sur cette page et qui est un incondicional de Claudel est le bienvenu mais qu'il veuille bien reconnaître que les poèmes (sans versification) du susnommé n'ont pas le charme et encore moins la sonorité des vers de madame de Noailles. La poésie, c'est de la musique sans notes. N'est-ce pas cette musique qui séduit le lecteur ? Mes souvenirs d'école me ramènent à des poésies rythmées, chantantes (ah, ce bon La Fontaine !) et c'est ce chant qui m'est resté et qui m'a probablement incité à versifier comme je le fais. Et pour vous ? La poésie est-elle musique ?

Accessoirement – mais est-ce si accessoire ? – vous avouerai-je qu'en lisant Claudel, je m'ennuie à cent sous de l'heure ? Bon, me direz-vous, il ne s'agit que de mon ressenti, sauf que je ne suis certainement pas le seul dans ce cas.

Dans ces conditions, pas étonnant d'entendre : « La poésie ? Ce n'est pas pour moi, je n'y comprends rien ! »

Certes, la versification n'est pas une recette magique. Les vers sans rythme, les rimes pauvres à foison et par-dessus tout, l'absence de conviction ne peuvent qu'engendrer des poèmes sans grand intérêt. Pour autant, si on avait promu



davantage la poésie avec des vers et qui a des choses à dire, des choses simples, des sentiments, des situations que toutes et tous partagent, l'amour, l'amitié, la mort, la vie surtout, peut-être que la poésie serait mieux considérée.

Pourtant l'honorable M. Claudel est un amateur face à la caste des pseudo-poètes de la fin du XX^e siècle, ces branleurs de cervelles au langage incompréhensible. On l'aura compris, je n'apprécie pas Claudel, cependant l'homme reste lisible. Mais que dire des charlatans qui osent ce genre d'inepties :

*pour consoler l'angle perdu
dont je porte le deuil*

il faut qu'une enfance agonise...

Ou :

*.... Jaune
vous déporta.
Désert gris nous absout.
Regard posé
nous absout.*

Un dernier ?

qu'est-ce qui nous fait vivant

*la main se lève noire
la bouche est pleine du tu*

*chacun rêve d'une moitié
un toi mis à nu*

Le troisième sans ponctuation, ça fait plus chic. Mais là où l'Apollinaire et Aragon savaient y faire, qui dire du guignol auteur de ces vers lamentables ?

Je sais que c'est difficile à croire mais ces exemples sont réels, je les ai empruntés à l'anthologie de la Pléiade. J'ai omis le nom des auteurs pour ne pas faire de battage autour de ces fossoyeurs de la poésie. Je n'ai présenté là que des extraits (je tiens à la santé mentale de mes lecteurs) mais qu'on se rassure : les versions intégrales restent totalement incompréhensibles pour le commun des mortels, bref : c'est pire.

Et voilà peut-être pourquoi de malheureux lecteurs s'écrient : « La poésie ? Ce n'est pas pour moi, je n'y comprends rien ! »

Vive la versification, le rythme des vers qu'on scande et les rimes qui les font chanter. Vive les poèmes clairs, joyeux ou tristes mais vivants !

P. S. : Le visiteur lira avec intérêt, je n'en doute pas, la note qui reprend l'article de Pierre Jourde : « La machine à poésie ».

Ambitions...

(Publié le 7 janvier 2024)

Faut-il être ambitieux pour écrire ? D'ailleurs, que signifie au juste « l'ambition » ? Le Robert précise : « Désir ardent, recherche passionnée de gloire, d'honneurs, de fortune, de succès ».

Amusons-nous à détailler ces différentes formes de l'ambition.

La gloire... Passons. Seul le naïf peut persister à croire qu'elle dépend du talent – tout comme la réussite en termes plus généraux. Quand on se penche un peu sur l'histoire de la poésie, et à condition de suivre les bonnes pistes, on trouve quantité de poètes, plus encore de poétesses, auteurs de poésies charmantes, admirables parfois... et complètement inconnu(e)s. C'est que ces gens-là n'ont pas eu l'heur de plaire à un éditeur de leur vivant (combien de poètes connus ont publié leurs premiers poèmes à compte d'auteur ?) – et pas davantage au XXI^e siècle. Le temps est un redoutable fossoyeur de talents.



Les honneurs : personnellement, ce n'est pas là que je situe l'honneur mais le Robert a pris grand soin de mettre le mot au pluriel. Il s'agit donc *des* honneurs qu'un poète ambitieux peut espérer et même attendre. Les hochets ont toujours su en séduire quelques-uns. J'ai le même discours à propos des « prix littéraires ». Si la littérature relève de l'art, parler de prix me paraît aberrant. Mais ce n'est que mon modeste avis.

La fortune, dieu merci, ne m'intéresse guère. J'ai de quoi vivre en quantité suffisante. Au demeurant, ce n'est pas un mince avantage que d'être libéré de ce souci. J'ignore qui ne vit que de poésie aujourd'hui mais je gage que le nombre doit être fort proche de zéro.

Le succès en poésie dépend, je le répète, de la bonne volonté d'un éditeur. Certes, nombre de poètes édités sont talentueux et méritent ce privilège ; pour autant, à côté de ces chanceux, d'autres estiment qu'ils sont injustement négligés. Il faut avouer que la publication, dans telle ou telle collection, de niaiseries sans nom (je pense entre autres aux escrocs de la poésie contemporaine, versificateurs minables et fossoyeurs de la poésie) peut donner un sentiment d'injustice.

Et maintenant ? Quand on a la chance comme moi (voir ci-dessus) de ne rien attendre de la fortune, il est une voie royale pour garder (ou retrouver) la sérénité. Il suffit d'oublier toute ambition – au sens premier où la définit le Robert. Mais il écrit aussi qu'elle peut exister « en bonne part », autrement dit qu'il est des ambitions profitables à celle ou celui qui les a. Pour le poète, plus modestement pour moi en tout cas, il s'agit de l'ambition d'écrire du mieux possible, en mêlant harmonieusement la forme et le fond. Au final, je suis en paix parce que je n'attends rien des autres. Certes, j'apprécie qu'un de mes poèmes fasse l'objet de commentaires favorables mais je ne suis pas perturbé s'il est déconsidéré ou négligé. Après tout, chacun ses goûts. Ami(e)s qui poétisez, soyez sincères, travaillez – l'écriture poétique classique nécessite beaucoup de travail – et ne vous souciez pas du reste. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas affronter le regard (voire le jugement) des autres, ces lectrices et ces lecteurs potentiels. Mais ne cherchez nulle reconnaissance, c'est une des choses les moins partagées au monde. À ce prix, vous serez tranquille et continuerez d'écrire comme vous l'entendez.

« Elle a vécu, Myrto... »

(Publié le 20 janvier 2024)

Serait-ce audacieux de ma part de présumer que vous avez complété cet hémistiche d'alexandrin avec : « ... la jeune Tarentine » ? C'est qu'il s'agit là du vers probablement le plus connu d'André Chénier, troisième vers du poème intitulé justement « La jeune Tarentine ».

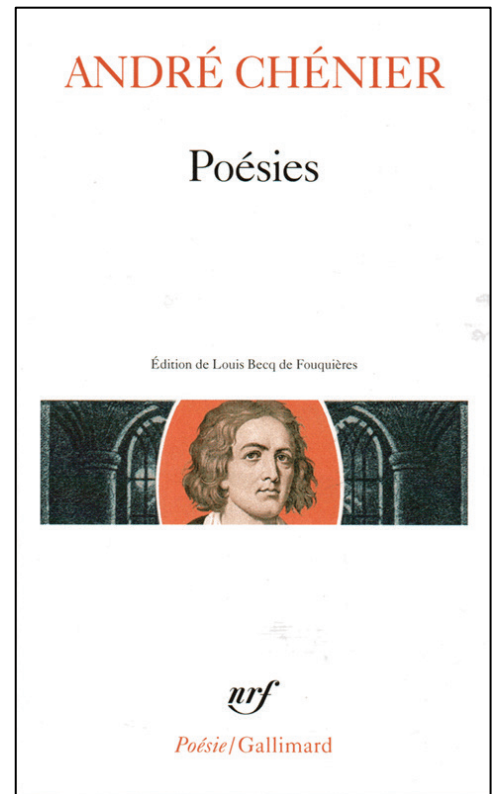


Un peu comme Félix Arvers, célèbre pour son sonnet (« Mon âme a son secret... »), André Chénier est victime de cette espèce de raccourci qui réduit le poète à peu de choses, ici donc un vers fameux entre tous.

Mais André Chénier, latiniste et helléniste (il lisait les auteurs antiques dans le texte) en a écrit bien d'autres, des poèmes ! (Et de la prose également). Cet amoureux de la Liberté a vécu au temps de la Révolution française et il a payé cher ses convictions ; né le 30

octobre 1762 à Constantinople, il est mort guillotiné à Paris le 7 thermidor de l'an II (25 juillet 1794) à 31 ans.

Pourquoi cette petite note sur Chénier ? Je viens de terminer la lecture de son œuvre poétique, parue (entre autres) chez Poésie/Gallimard. Cette édition est le fac-similé de celle de Louis Becq de Fouquières, publiée par Charpentier et Cie en 1872 et en parcourant ce livre, j'ai remarqué deux poésies que je voudrais vous livrer ici.



La première est extraite des Élégies, livre I – Méditations – Voyages et elle porte le numéro XXII. Elle figure à la page 207 de l'édition sus-mentionnée. J'ai été étonné (et ravi) de lire sous la plume de Chénier cette idée que j'ai développée moi-même, savoir que la technique est indispensable mais qu'elle doit s'accompagner obligatoirement d'une intention, d'un sentiment ou d'une émotion à partager. Voici ce poème.

*L'art, des transports de l'âme est un faible interprète ;
L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.
Sous sa fécondité le génie opprimé
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
Soit que le doux amour des nymphes du Permesse
D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,
L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
Où l'air est poétique et respire des vers ;
Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;
Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,*

*Quand son nom sera grand sur les doctes collines,
 Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
 Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
 Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer ;
 Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
 Son coeur dicte ; il écrit. À ce maître divin
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
 Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
 Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre de fleurs,
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage,
 Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
 Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;
 Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
 L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
 De sables douloureux si ses flancs sont brûlés ;
 Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
 Ne voyant que des maux sur la terre où nous Sommes ;
 Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes,
 Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
 Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.
 Vainement la pensée est rapide et volage :
 Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
 Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
 Il fixe le passé pour lui toujours présent ;
 Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
 Refeuilleter sans cesse et son ame et sa vie.*

Quant au second extrait, il me rappelle là encore ce que j'ai écrit à ma façon à deux reprises. Il s'agit des poèmes **Mettons tout de suite les choses au point** (du vol. 1) et **Mettons une fois de plus les choses au point** (du vol. 4). À son tour, voici ce poème, extrait des Poésies diverses et fragments, numéro XI, page 436.

*Or venez maintenant, graves déclamateurs,
 D'almanachs, de journaux, savants compilateurs ;
 Déployez pour mes vers vos balances critiques,
 Flétrissez-les du sceau des lettres italiques ;
 Citez faux de grands noms, épouvantails des sots ;
 Aux lourds raisonnements joignez de lourds bons mots ;
 Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
 Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire.
 Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux.*

*Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
Mon Dieu ! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élegie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain.
Jamais à votre front ne porte votre main !
Vous sauriez une fois combien les doctes veilles
Sur votre tête auguste allongent vos oreilles.*

Puisse cette note inciter le lecteur à lire André Chénier.

Femmes et poétesses

(Publié le 21 février 2024)

Connaissez-vous Hélène Picard et Sabine Sicaud ?

Non, probablement... Il n'y pas de mal à cela ; pour Mme Picard, je serais aussi ignorant que vous (si c'est le cas) si je n'avais pas lu l'anthologie de Françoise Chandernagor, « Quand les femmes parlent d'amour » (le 11 février 2018, j'ai rédigé une note à propos de ce livre). J'ai récemment relevé les noms de plusieurs de ces poétesses afin de chercher sur la Toile si des recueils par elles écrits étaient disponibles. Maigre récolte, au demeurant... Mais je suis arrivé, au fil de ma balade virtuelle, sur le site d'un petit éditeur : les éditions des Véliplanchistes (!).



Là, j'ai trouvé un petit recueil d'Hélène Picard : « Petite ville... Beau pays... », quelques poèmes composés quand la poétesse séjournait à Privas, en Ardèche donc, où son mari Jean avait été nommé secrétaire général de la préfecture. Le livre original a été imprimé sur place en 1907. Je connais Privas pour y avoir passé deux ans à l'époque maintenant lointaine où j'étais à l'École normale. Ci-contre, le portrait d'Hélène Picard, extrait des Muses françaises d'Alphonse Séché (1908).

Le livre réédité par les Véliplanchistes (! bis) est de fort bonne facture ; il comprend deux suppléments : une préface de Francesca Maffioli (aïe...) et des photos de Privas, des cartes postales datant de l'époque où les poésies ont été écrites.

La préface est donc due à Mme Maffioli, de l'université Paris Lumières. On y trouve l'habituel charabia des universitaires de service. J'ai par ailleurs, dans ces notes, dit à plusieurs reprises ce que je pense de ces préfaces ; voir par exemple : La véritable histoire d'Ez le Sage et Critique en folie. Et comme les éditions des

Véliplanchistes font dans le féminisme, l'auteur emploie les « écrivaine » et autres « auteure » sans modération, mots d'une laideur incomparable et qui plus est, insultes à la langue française. Le lecteur intéressé pourra se reporter à ma note : Du genre des mots. On trouve même dans cette préface (si, si, je n'invente rien) « l'être humain.e » ! Au secours !

Fort heureusement, il y a les poésies d'Hélène Picard. Écrites essentiellement en alexandrins mêlés parfois – rarement – d'hexasyllabes, elles m'ont enchanté. En voici un court extrait, le début du poème « À ma maison », sous-titré « Cours du Temple » et dédié au mari de la poétesse.

*Ma maison vous avez des rideaux aussi blancs
Que des bottes de lis ou que de l'innocence.
Vous avez des rideaux attentifs et tremblants
Qui s'inclinent autour d'une douce présence.*

Oublions la préface et apprécions les vers d'Hélène Picard. C'est mieux que l'inverse.

Sabine Sicaud est une poétesse du début du XX^e siècle, hélas décédée très tôt (1913-1928). Elle fut en relation avec Anna de Noailles qui ne manqua pas de l'encourager. Malgré son jeune âge, ses vers sont admirables. Certains me font penser à ceux de Francis Jammes, un voisin proche puisque la poétesse était de Villeneuve-sur-Lot et Jammes était un Béarnais d'Orthez. D'ailleurs, je me demande s'il n'est pas question de lui quand elle évoque dans un vers « le grand poète de chez nous ». L'édition des Véliplanchistes propose de découvrir cette poétesse méconnue via un herbier, savoir une série de poèmes sur les arbres, les arbustes, les plantes, etc. Sabine Sicaud était très proche de la nature – ce qui explique probablement, même si ce n'est qu'en partie peut-être, qu'elle ait tant plu à Anna De Noailles.

Là encore, tout commence par une préface de Wendy Prin-Conti, nettement plus lisible que celle du recueil d'Hélène Picard (qui n'y est pour rien). Mais là aussi, le plus important, ce sont les ravissants poèmes de l'auteur.



Une odeur de vanille, insistante, si douce...

Les fèves sont en fleurs !

Un papillon, puis deux, entre les jeunes pousses –

Déjà ce long parfum plein de douceur...

Je ne saurais manquer à l'occasion de la découverte de ces deux poétesses méconnues (à l'exception d'Hélène Picard qui figure donc dans l'ouvrage de Françoise Chandernagor) de déplorer une nouvelle fois la toute petite place qu'occupent les femmes dans les anthologies de poésie, à l'exception des plus connues – et encore... J'écrivais dans la note 55 (Paul et Anna) : « Chez Delvaille, Paul Claudel a droit à 21 pages, Anna de Noailles à 3 pages. À la Pléiade, on compte respectivement 11 pages pour Claudel et... 1 page pour Noailles. » Quant à espérer y trouver Hélène Picard ou Sabine Sicaud... Honte aux responsables de ces oublis délibérés ! Il faut dire que nombre d'anthologies sont commises par des universitaires, parasites de la littérature et généralement auteurs ratés ; sans compter que ces braves gens sont très souvent des hommes. Ça n'aide pas. Pourtant, la poésie écrite par des femmes est remarquable dans la plupart des cas !

Si vous connaissez des poétesses oubliées, n'hésitez pas à me contacter.

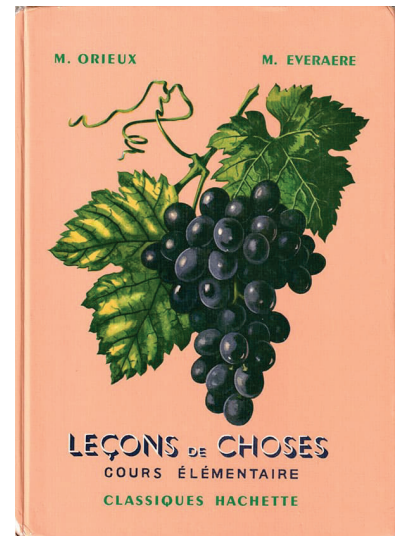
La poésie... partout

(Publié le 25 avril 2024)

J'ai dans mes archives quelques vieux bouquins scolaires, restes d'une époque révolue. Notez bien que je n'en exprime aucun regret. Les choses bougent, c'est ainsi. J'évoque ces vénérables ancêtres car l'un d'entre eux m'a montré que la poésie (si on admet avec moi le vers comme composant essentiel de l'art de Calliope et d'Érato) arrive à se nicher à peu près partout...

Considérez le manuel ci-contre. Pas si vieux que ça d'ailleurs, « l'ancêtre » : son dépôt légal date de mars 1973. Ces « Leçons de choses », comme on les nommait jadis – un nom plutôt curieux, étaient destinées aux cours élémentaires, pas encore CE (1 ou 2). Ah, les fameux Classiques Hachette... !

Quand on feuillette ce livre (de 125 pages quand même), on est stupéfait de la quantité d'informations que les têtes blondes des années 70 (et avant) étaient censées retenir. Le chapitre 1 est naturellement consacré à l'automne et l'ensemble du bouquin dégage une délicieuse impression de ruralité que la France semble bien avoir perdue – en partie tout au moins. Puis on aborde au fil des semaines la question des feuilles (celles des arbres, pas celles en papier des poètes), de la pomme, de la châtaigne, du gland (le mal-aimé), de la noix, etc.



Venons-en à la poésie. Le chapitre 30 : « Fils et textiles » (du groupe : « Le corps humain et sa protection ») contient deux brefs passages qui m'ont ravi. Le premier n'est rien moins que deux jolis octosyllabes, disposés comme il se doit en plus, c'est-à-dire l'un sous l'autre ; le second forme un bel ensemble de 5 + 7 syllabes, soit les deux tiers d'un haïku, autant dire qu'il n'y a plus qu'à imaginer les cinq dernières syllabes... L'image ci-contre à gauche vous livre ces deux perles. Il est fort possible au demeurant, sinon probable, que d'autres « vers » soient disséminés

involontairement dans ce livre mais je n'ai pas cherché. Rappelez-vous pourtant : c'est une démarche que je m'étais amusé à faire quand j'ai écrit les « Tranches de vie » de Marie Leucate.

*Les fils de laine ou de coton
Sont faits de brins tordus ensemble.*

Relisez ces deux vers. Ne méritent-ils pas cette appellation ?

Quant au haïku tronqué (qui connaissait les haïku dans les années 70 ?) :

*On tond les moutons
Chaque année au mois de juin*

comment pourrions-nous le finir ? Peut-être, à l'instar du haïku n°263 qui figure dans Haïku & senryû, série 11, en ajoutant simplement la source – qui le mérite bien :

*On tond les moutons
Chaque année au mois de juin
(Cours élémentaire.)*

Comme quoi Philippe Costa, dans son manuel pour écrire des haïku, n'a pas tort quand il dit que l'inspiration peut n'être que secondaire et que le don d'observation compte tout autant, sinon plus. Comme quoi encore, il appert que

certains rythmes de la langue française (notamment ceux de 5, 7, 8, 10 et 12 syllabes) semblent être naturellement (quoiqu'inconsciemment) privilégiés même et y compris par les gens qui ne s'occupent pas de poésie.

Les recueils des *Cahiers des Poésies de mon cœur* sont disponibles en commande directe chez lulu.com.

